DE
LA RELIGION,
PAR
UN HOMME DU MONDE.

LE

DÉVOTION,

PAR

UN HOMME DU MONDE.

DE
LA RELIGION,
PAR
UN HOMME DU MONDE;

Où l'on examine les différens ſyſtêmes des Sages de notre ſiecle, & l'on démontre la liaiſon des principes du Chriſtianiſme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des États.

Nous ne devons pas nier des vérités démontrées, parce qu'il en réſulte des difficultés inſolubles à la raiſon humaine.

DESCARTES.

SECONDE PARTIE,

De DIEU & de quelques-uns de ſes Attributs, du mal phyſique & du mal moral.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DE

LA RELIGION,

PAR

UN HOMME DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

De Dieu, de quelques-uns de ſes attributs, du mal phyſique & du mal moral.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'exiſtence de Dieu eſt une conſéquence néceſſaire de la conviction que l'homme a de ſa liberté; de la volonté & de la liberté dans Dieu; réunion des preuves qui ne nous permettent pas de douter de l'exiſtence de l'Être infini.

Qu'est-ce que Dieu ? C'eſt une queſtion à laquelle on répond communément par le

Qu'eſt ce que Dieu ?

détail des qualités que nous appercevons dans l'idée de l'Être infini. On prétend que ces attributs ſe contrediſent, & par conſéquent qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans le même ſujet. C'eſt ce que je me propoſe d'examiner par la ſuite.

Une ſeule phraſe des Livres de Moïſe nous donne une définition plus exacte de la Divinité : « *Je ſuis celui qui eſt.* » (*a*) En effet, quelque ſyſtême qu'on adopte, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître un Être néceſſaire, exiſtant par lui-même. Cette propoſition eſt la conſéquence immédiate de la certitude que nous avons de notre exiſtence ; car le néant n'a pu nous donner l'être.

La matiere eſt-elle l'Être néceſſaire ? C'eſt le ſyſtême du fataliſme déjà réfuté.

Cet Être néceſſaire eſt-il la matiere douée d'un mouvement éternel, de ſes propriétés, de ſon énergie &c ? La réfutation du ſyſtême du fataliſme ſuffiroit pour démontrer l'exiſtence de *Dieu*, c'eſt-à-dire, d'un Être néceſſaire, diſtinct & ſupérieur à la matiere.

Preuves poſitives de l'exiſtence de Dieu. Elles ne peuvent être tirées que de nous mêmes. Pourquoi ?

Mais cette vérité eſt trop importante pour qu'on puiſſe ſe diſpenſer, dans un traité de la

(*a*) Exode, chap. 3, v. 16.

Religion, de l'établir par des preuves positives.

Ces preuves ne peuvent être tirées que de nous-mêmes, & de la conſidération des objets extérieurs. J'en ai déjà dit la raiſon; ce que le ſens intime nous apprend de notre exiſtence, eſt le principe de toutes nos connoiſſances.

Sommes-nous compoſés de deux êtres? Doute de M. Loke, fondé ſur la puiſſance infinie de Dieu. Renvoi.

Sommes-nous compoſés de deux êtres, l'un ſupérieur à la matiere, principe du ſentiment, de la penſée, de l'intelligence & de la volonté, qui reçoit par une communication qui nous eſt inconnue les impreſſions de la matiere organique que nous nommons notre corps, qui les compare, les combine, & agit de ſon côté ſur cette matiere, pour produire les mouvemens que nous nommons *ſpontanés*, en vertu d'une communication dont nous ne pouvons aſſigner d'autre cauſe que la volonté du Légiſlateur univerſel; ou l'être qui ſent, qui penſe, qui veut en nous eſt-il lui-même une portion de la matiere organique? Celui des Philoſophes modernes qui a le plus contribué à accréditer ce doute, eſt M. Loke; ſes objections ſont tirées de la puiſſance infinie de Dieu.

» Nous avons (dit-il (*a*)) des idées de la

(*a*) Traité de l'entendement humain, Liv. 4, chap. 3.

» *matiere* & de la *penſée ;* mais peut-être ne » ſerons-nous jamais capables de connoître » ſi un être purement matériel penſe ou non, » par la raiſon, qu'il nous eſt impoſſible de » découvrir par la contemplation de nos » propres idées, ſans la révélation, ſi Dieu » n'a pas donné à quelque amas de matiere » diſpoſée comme il le trouve à propos, la » puiſſance d'appercevoir & de penſer, ou s'il » a joint & uni à la matiere ainſi diſpoſée, » une ſubſtance immatérielle qui penſe. «

Il n'eſt pas temps d'agiter cette queſtion ; mais le même Auteur emploie un chapitre entier (*a*), à prouver que la raiſon nous démontre, par le ſentiment de notre propre exiſtence, que la matiere n'eſt point l'Être exiſtant par lui-même, la cauſe premiere de tout ce qui exiſte.

Analyſons les raiſonnemens de M. Loke ; ils ſerviront à nous éclairer, non-ſeulement ſur la queſtion qui eſt la matiere de ce chapitre, mais ſur celle même que ce Philoſophe ne s'eſt pas permis de décider.

(*a*) *Ibid.* Liv. 4, chap. 10.

§. I.

Premiere preuve de l'exiſtence de Dieu, que M. Loke tire de la penſée & de l'intelligence que nous ſentons en nous-mêmes, & des objections de l'Auteur du Syſtême de la Nature, contre cette preuve.

M. Loke démontre que la matiere n'eſt point l'être exiſtant par lui-même.

» QUOIQUE Dieu ne nous ait donné aucune idée de lui-même qui ſoit née avec » nous, quoiqu'il n'ait gravé dans nos ames » aucuns des caracteres originaux qui nous » puiſſent faire lire ſon exiſtence; cependant » on peut dire qu'en donnant à notre eſprit » les facultés dont il eſt orné, il ne s'eſt pas » laiſſé ſans témoignage..... Nous ne ſaurions nous plaindre avec juſtice de notre » ignorance ſur cet important article..... » mais encore que l'exiſtence de Dieu ſoit » la vérité la plus aiſée à découvrir par la » raiſon, *& que ſon évidence égale*, ſi je ne » me trompe, *celle des démonſtrations Mathématiques*, elle demande pourtant de l'attention. Du reſte, pour faire voir *que nous ſommes capables de connoître avec certitude qu'il y a un Dieu*, & pour montrer comment nous parvenons à cette connoiſſance, » je crois que nous n'avons beſoin que de » faire réflexion ſur nous-mêmes.....«

» C'eſt, je penſe, une choſe indubitable » que l'homme connoît clairement & certai- » nement qu'il exiſte, & qu'il eſt quelque » choſe. S'il y a quelqu'un qui en puiſſe dou- » ter, je déclare que ce n'eſt point à lui que » je parle, non plus que je ne voudrois pas » diſputer contre le pur néant....

» L'homme ſait encore, par une connoiſ- » ſance de ſimple vue, *que ce pur néant ne* » *peut non plus produire un être réel, que le* » *même néant ne peut être égal à deux angles* » *droits;*..... & par conſéquent ſi nous ſa- » vons que quelque être exiſte, & que le » *non être* ne ſauroit produire aucun être, » il eſt d'un évidence mathématique, que » quelque choſe a exiſté de toute éternité. » Il eſt de la même évidence que tout être » qui tire ſon exiſtence & ſon commence- » ment d'un autre, tire auſſi d'un autre » tout ce qu'il a & tout ce qui lui appar- » tient.... Il faut donc que la ſource éter- » nelle de tous les êtres, ſoit auſſi la ſource » & le principe de toutes leurs puiſſances & » de toutes leurs facultés; de ſorte *que cet* » *Être éternel doit être auſſi tout-puiſſant.* Outre » cela, l'homme trouve en lui-même de la » *perception* & de la *connoiſſance.* Nous pou- » vons donc encore avancer d'un degré, &

» nous assûrer, *non-seulement que quelque* » *être existe, mais encore qu'il y a au monde* » *quelque être intelligent* .....

» Que s'il se trouvoit quelqu'un assez déraisonnable pour supposer que l'homme est le » seul être qui ait de la connoissance & de » la sagesse, mais que néanmoins il a été » formé par le hasard, & que c'est ce même » principe aveugle & sans connoissance qui » conduit tout le reste de l'Univers, je le » prierai d'examiner à loisir cette censure, » tout à la fois solide & pleine d'emphase, » que Cicéron fait quelque part (*a*) contre » ceux qui pourroient avoir une telle idée : » *certainement personne ne devroit être si sotte-* » *ment orgueilleux, que de s'imaginer qu'il y* » *a au dedans de lui un entendement & de la* » *raison, & que cependant il n'y a aucune intel-* » *ligence qui gouverne les Cieux & tout ce vaste* » *Univers; ou de croire que des choses que toute* » *la pénétration de son esprit est à peine ca-* » *pable de lui faire comprendre, se meuvent au* » *hasard, & sans aucune regle.* «

(*a*) *Quid enim verius quam neminem esse oporteat tam stultè arrogantem, ut in se mentem & rationem putet inesse, in cœlo, mundoque non putet, aut ea quæ vix summâ ingenii ratione comprehendat, nullâ ratione moveri putet?* Cic. de Legibus. Liv. 2.

D'une équivoque de l'Auteur du Syſtême de la Nature.

Ici l'Auteur du Syſtême de la Nature nous arrête. Prenez garde, nous dit-il, que je n'attribue au haſard, ni l'exiſtence de l'homme, ni celle d'aucun des êtres de la Nature. Le haſard n'eſt qu'un mot vuide de ſens. — D'accord ; mais vous reconnoiſſez pour cauſe premiere de tout ce qui exiſte, une nature que vous ne perſonnifiez que pour rendre vos raiſonnemens intelligibles. Quelle eſt cette nature, ſelon vous-même ? La matiere agiſſante par des propriétés qui nous ſont inconnues, deſtituée de ce que nous nommons en nous intelligence. En quoi un tel être, compoſé d'atomes, qui n'ont d'autres regles de leur mouvement, que celles que le concours de ſes parties leur a imprimées, differe-t-il d'un jet d'atomes dont le haſard ſeul détermine la direction ?

Suite du raiſonnement de M. Loke. Dieu eſt immatériel.

Suivons le raiſonnement de M. Loke.

» L'homme ne connoît dans ce monde que » deux ſortes d'êtres.

» Premiérement, ceux qui ſont purement » matériels, qui n'ont ni ſentiment, ni per- » ception, ni penſée, comme l'extrêmité » du poil de la barbe, & les rognures des » ongles.

» Secondement, des êtres qui ont du ſen- » timent, de la perception & des penſées,

» tels que nous nous reconnoiſſons nous-
» mêmes. C'eſt pourquoi dans la ſuite nous
» déſignerons, s'il vous plaît, ces deux ſortes
» d'êtres, par le nom d'*êtres penſans & non*
» *penſans*, termes qui ſont peut-être plus
» commodes pour le deſſein que nous avons
» préſentement en vue . . . . . que ceux de
» *matériel* & d'*immatériel*. «

Ces expreſſions convenoient à un Philoſophe qui doutoit, ſi Dieu n'avoit pu communiquer à une portion de matiere, le ſentiment & la penſée ; cependant quand il s'agit de l'Être infini, de l'Auteur de tout ce qui exiſte, M. Loke confond ces deux idées d'*être penſant* & d'*être immatériel ;* il en donne la raiſon :

» Si donc, dit-il, il doit y avoir un Être
» qui exiſte de toute éternité ; voyons de
» quelle de ces deux ſortes d'êtres il faut
» qu'il ſoit ; & d'abord la raiſon porte natu-
» rellement à croire que ce doit être néceſ-
» ſairement *un être qui penſe*. Car il eſt auſſi
» impoſſible de concevoir que la ſimple ma-
» tiere non penſante produiſe jamais un
» être intelligent qui penſe, qu'il eſt im-
» poſſible de concevoir que le néant puiſſe
» produire la matiere . . . . . Suppoſons que
» la matiere du premier caillou qui nous

» tombe entre les mains ſoit éternelle.....
» Peut-on ſuppoſer qu'il ſe puiſſe donner du
» mouvement à lui-même, n'étant que pure
» matiere, ou qu'il puiſſe produire aucune
» autre choſe ? ... Suppoſons que le mou-
» vement ſoit de toute éternité dans la ma-
» tiere ; cependant la matiere qui eſt un être
» *non penſant*, & le mouvement ne ſauroient
» jamais faire naître la penſée, quelques
» changemens que le mouvement puiſſe pro-
» duire, tant à l'égard de la figure, qu'à
» l'égard de la groſſeur des parties de la ma-
» tiere..... Diviſez la matiere en autant
» de petites parties qu'il vous plaira, (ce
» que nous ſommes portés à regarder comme
» un moyen de la *ſpiritualiſer*, ou d'en faire
» une choſe *penſante*) : donnez-lui, dis-je,
» toutes les figures & tous les différens mou-
» vemens que vous voudrez ; faites-en un
» globe, un cube, un cône, un priſme, un
» cylindre, &c. dont les diametres ne ſoient
» que la 100,000 partie d'un *Gry* (*terme*
» *inventé par M. Loke, pour déſigner la dixieme*
» *partie d'une ligne*). Cette particule de ma-
» tiere n'agira pas autrement ſur d'autres
» corps d'une groſſeur qui lui ſoit propor-
» tionnée, que des corps qui ont un pouce
» ou un pied de diamètre, & vous pouvez

» eſpérer avec autant de raiſon, de produire
» du ſentiment, des penſées & des connoiſ-
» ſances, en joignant enſemble de groſſes
» parties de matiere qui aient une certaine
» figure & un certain mouvement, que par
» le moyen des plus petites parties de ma-
» tiere qu'il y ait au monde. Ces dernieres
» ſe heurtent, ſe pouſſent, s'excitent l'une
» l'autre, juſtement comme les plus groſſes
» parties; & c'eſt-là tout ce qu'elles peuvent
» faire. Par conſéquent, ſi nous ne voulons
» pas ſuppoſer un premier Être qui ait exiſté
» de toute éternité, la matiere n'a pu com-
» mencer d'exiſter. Que ſi nous diſons que la
» ſimple matiere, deſtituée de mouvement, eſt
» éternelle, le mouvement ne peut jamais
» commencer d'exiſter; & ſi nous ſuppoſons
» qu'il n'y a eu que la matiere & le mouve-
» ment qui aient exiſté, ou qui ſoient éter-
» nels, on ne voit pas que la penſée puiſſe
» jamais commencer d'exiſter. «

Si le ſentiment & la penſée ſont eternels dans quelque partie de matiere? Réponſe de M. Loke.

M. Loke s'attache enſuite à réfuter l'opinion de ceux qui regardent le ſentiment & la penſée comme éternels dans la matiere, ou au moins dans quelqu'une de ſes parties.

» Je voudrois demander (à ces Philo-
» ſophes) s'ils croient que toute la ma-
» tiere, c'eſt-à-dire, chaque partie de matiere

» penſe : je ſuppoſe qu'ils feront difficulté de » le dire ; car, en ce cas, il y auroit autant » d'êtres éternels penſans, qu'il y a de par- » ticules dans la matiere, & par conſéquent » un nombre infini de Dieux. Que s'ils ne » veulent pas reconnoître que la matiere ſoit » auſſi bien *penſante*, qu'elle eſt étendue, ils » n'auront pas moins de peine à faire ſentir à » leur propre raiſon, qu'un être penſant ſoit » compoſé de parties *non penſantes*, qu'à lui » faire comprendre qu'un être étendu ſoit » compoſé de parties *non étendues*.

» En ſecond lieu, ſi toute la matiere ne » penſe pas qu'ils me diſent, *s'il n'y a qu'un* » *ſeul atome qui penſe*. Ce ſentiment eſt ſujet » à un auſſi grand nombre d'abſurdités que » l'autre ; car, ou cet atome de matiere eſt » ſeul éternel ou non. S'il eſt ſeul éternel, » c'eſt donc lui ſeul qui, par ſa penſée ou ſa » volonté toute puiſſante, a produit tout le » reſte de la matiere. D'où il s'enſuit que la » matiere a été créée par une penſée toute » puiſſante, ce que ne veulent point avouer » ceux contre qui je diſpute préſentement ; » car, s'ils ſuppoſent qu'un ſeul atome pen- » ſant a produit tout le reſte de la matiere, » ils ne ſauroient lui attribuer cette préémi- » nence que ſur ce qu'il penſe, ce qui eſt

» l'unique différence qu'on ſuppoſe entre cet
» atome & les autres parties de la matiere.
» Que s'ils diſent que cela ſe fait de quel-
» que autre maniere qui eſt au deſſus de notre
» conception, il faut toujours que ce ſoit
» par voie de création. *S'ils diſent que tout*
» *le reſte de la matiere exiſte de toute éternité,*
» *auſſi bien que ce ſeul atome penſant ;* à la vé-
» rité, ils ne diſent pas une choſe tout-à-fait
» ſi abſurde ; mais ils l'avancent *gratis* &
» ſans aucun fondement. Car, je vous prie,
» n'eſt-ce pas bâtir une hypotheſe en l'air,
» ſans la moindre apparence de raiſon, que
» de ſuppoſer que toute la matiere eſt éter-
» nelle, mais qu'il y en a une petite parti-
» cule qui ſurpaſſe tout le reſte en connoiſ-
» ſance & en puiſſance ? Chaque particule
» de matiere eſt capable de recevoir toutes
» les mêmes figures, tous les mêmes mou-
» vemens que quelque autre particule de ma-
» tiere que ce puiſſe être, & je défie qui que
» ce ſoit de donner à l'une quelque choſe de
» plus qu'à l'autre, s'il s'en rapporte préci-
» ſément à ce qu'il en penſe en lui-même.

» En troiſieme lieu, ſi donc un ſeul atome
» particulier ne peut point être cet être
» éternel penſant qu'on doit admettre né-
» ceſſairement, comme nous l'avons prouvé,

» ſi toute la matiere en qualité de matiere,
» c'eſt-à-dire, chaque partie de matiere ne
» peut l'être non plus, le ſeul parti qui reſte
» à prendre à ceux qui veulent *que cet être* ma-
» tériel *penſant* ſoit *éternel*, c'eſt de dire, qu'il
» eſt *un certain amas particulier de matiere* jointe
» enſemble. C'eſt là, je penſe, l'idée ſous
» laquelle ceux qui prétendent que Dieu ſoit
» matériel, ſont les plus portés à ſe le figu-
» rer, parce que c'eſt la notion qui leur eſt
» le plus promptement ſuggérée par l'idée
» commune qu'ils ont d'eux-mêmes, & des
» autres hommes qu'ils regardent comme
» autant d'êtres matériels qui penſent : mais
» cette imagination, quoique plus naturelle,
» n'eſt pas moins abſurde que celles que nous
» venons d'examiner..... C'eſt attribuer
» toute la ſageſſe & la connoiſſance de cet
» Être éternel, à la ſimple *juxte poſition* des
» parties qui la compoſent.....

» Ou toutes les parties de cet amas de ma-
» tiere ſont en repos, ou bien elles ſont en
» un certain mouvement qui fait qu'il penſe.
» Si cet amas de matiere eſt dans un parfait
» repos, ce n'eſt qu'une lourde maſſe privée
» de toute action qui ne peut par conſéquent
» avoir aucun privilege ſur un atome. Si c'eſt
» le mouvement de ſes parties qui le fait

» penſer, il s'enſuivra de là que toutes ſes
» penſées doivent être néceſſairement acci-
» dentelles & limitées ; car toutes les parties
» dont cet amas de matiere eſt compoſé, &
» qui par leur mouvement y produiſent la
» penſée, étant elles-mêmes priſes ſéparé-
» ment, deſtituées de toute penſée, elles ne
» ſauroient régler leurs propres mouvemens,
» & moins encore être réglées par les penſées
» du tout qu'elles compoſent, parce que dans
» cette ſuppoſition le mouvement devant pré-
» céder la penſée, & être par conſéquent ſous
» elle, la penſée n'eſt point la cauſe, mais la
» ſuite du mouvement : ce qui étant ſuppoſé,
» il n'y aura, ni liberté, ni pouvoir, ni
» choix, ni penſée, ni action quelconque
» réglée par la raiſon & par la ſageſſe ; de
» ſorte qu'un tel être penſant ne ſera ni plus
» parfait, ni plus ſage que la ſimple matiere
» toute brute. . . . Suppoſé que cet amas de
» matiere penſant fût toute la matiere, ou
» ſeulement une partie de celle qui compoſe
» l'Univers, il ſeroit impoſſible qu'aucune
» particule connût ſon propre mouvement,
» ou celui d'aucune autre particule, ou que
» le tout connût le mouvement de chaque
» partie dont il ſeroit compoſé, & qu'il
» pût par conſéquent régler ſes propres

» penſées ou mouvemens, ou plutôt aucune » penſée qui réſultât d'un ſemblable mouve- » ment. «

Réſumé du raiſonnement de M. Lok.

C'eſt par ce raiſonnement que M. Loke, après avoir prouvé, par le ſentiment que nous avons de notre exiſtence, celle d'un Être éternel, qui ait donné l'être, ou au moins qui ait ordonné tout ce qui exiſte, prouve encore que le ſentiment, l'intelligence & la penſée ſuppoſent l'exiſtence d'un être penſant, premiere cauſe de ces qualités que nous appercevons en nous par le *ſens intime*, & que cet être conſideré comme le principe du ſentiment, de l'intelligence & de la penſée, ne peut être, ni la matiere, ni aucune partie de la matiere.

Ce Philoſophe comprend ſous ces mots, *l'intelligence & la penſée*, la *volonté* & *la liberté* dont nous jouiſſons dans les actions ſpontanées, comme je l'ai prouvé dans ma premiere Partie. Bornons-nous à ces facultés, pour conſidérer les conſéquences qui en réſultent.

§. II.

§. II.

Application du raiſonnement de M. Loke à la volonté *& à la* liberté *que nous ſentons en nous; ſi nos Sages ont raiſon de prétendre que ces qualités ne peuvent convenir à l'Être infini.*

Application du raiſonnement de M. Loke à la *volonté* & la *liberté* que nous ſentons en nous.

SI l'homme eſt libre, c'eſt-à-dire, s'il exiſte des actions qui n'aient d'autre cauſe que l'impulſion de ſa volonté, s'il a la faculté de choiſir entre les différens motifs qui ſe préſentent à lui à l'occaſion des ſenſations qu'il éprouve, il eſt impoſſible que l'Être dont il tient ces facultés, n'ait lui-même une volonté; car, comment auroit-il communiqué à l'homme une faculté qu'il n'auroit pas? Rien n'eſt plus incompatible que la volonté, avec l'idée que nous avons de la matiere. Où réſideroit cette volonté? Seroit-ce dans un atome? Il n'en eſt aucun que je ne conçoive diviſible, au moins intellectuellement, qui n'ait par conſéquent pluſieurs parties; c'eſt ce qui conſtitue l'eſſence de la matiere, ſelon les idées que nous en avons. Je demande donc ſi la volonté réſideroit dans toutes les parties de cet atome, ou dans une ſeule? Si vous dites que c'eſt dans toutes,

je vous réponds que je ne conçois d'autre union entre les parties de la matiere, que celle qui réſulte de leur poſition & de leur contact ; mais ce contact n'établit entre elles aucune dépendance néceſſaire. Je ne vois donc pas pourquoi la moitié *A* de votre atome n'auroit pas une volonté contraire à celle de la moitié *B*. Si vous dites que je raiſonne contre ma ſuppoſition, en admettant une multiplicité de parties dans un atome : je vous réponds qu'en rejetant la multiplicité des parties, je ne conçois plus dans cet atome, ni étendue, ni ſolidité, ni diviſibilité, ni configurabilité, & par conſéquent, que je n'y vois aucune des propriétés qui conſtituent l'eſſence de la matiere.

L'argument eſt plus fort, ſi vous donnez la faculté de vouloir à toute la matiere ; car alors je découvre un nombre infini de parties qui n'ont d'autre liaiſon entre elles que leur poſition, & par conſéquent incapables de ſe réunir en une ſeule volonté. Vous rejetterez-vous ſur l'*eſpace*, cet être inconcevable, dont pourtant l'exiſtence nous eſt prouvée par le mouvement de la matiere. Cette idée ſemble nous être fournie par S. Paul lui-même, dans ſon Diſcours aux Athéniens : » *C'eſt ce Dieu que vous adorez*

» *ſans le connoître, que je vous prêche.....* (a) : » *c'eſt en lui que nous avons la vie, le mouve-* » *ment & l'être.* « Mais qu'eſt-ce qu'une étendue qui n'eſt pas matiere ? Je ne conçois pas mieux un *eſpace*, une étendue indiviſible, qu'une matiere indiviſible. Je ne peux donc affirmer autre choſe, ſur la nature de l'Être qui eſt l'Auteur de mon entendement, de ma volonté, de ma liberté, ſi ce n'eſt qu'il jouit de ces facultés, puiſque je les ai & que je ne ſuis pas éternel. En ſuppoſant, pour un moment, que cet Être eût pu, par ſa toute puiſſante, communiquer ces facultés à une partie de la matiere, qui fût en moi le principe de ce que j'éprouve par le ſens intime, il eſt impoſſible de penſer qu'elles ſoient eſſentielles à toute la matiere, ni à aucune de ſes parties. La matiere n'eſt donc pas l'être penſant & voulant par eſſence, exiſtant par lui-même, le principe de tous les êtres.

Ici nos Sages m'arrêtent. Vous ſuppoſez en Dieu, me diſent-ils, une volonté & une

Objection. La volonté & la liberté ſont incompatibles avec la nature de l'Etre exiſtant par lui-même.

(a) » *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vo-* » *bis.....* *In ipſo vivimus, movemur & ſumus.* « Diſcours de S. Paul aux Athéniens, Act. des Apôtres. Chap. 17, ℣. 23 & 28.

liberté ſemblable à la nôtre ; mais ces qualités ſont incompatibles avec la nature de l'Être exiſtant par lui-même : elles ne peuvent donc vous être d'aucune utilité pour prouver l'exiſtence d'un Être différent de la matiere.

» Un homme eſt appelé libre (dit l'Auteur » du Syſtême de la Nature (*a*)) lorſqu'il » trouve en lui-même des motifs qui le dé- » terminent à l'action, ou lorſque ſa volonté » ne trouve pas d'obſtacles à faire ce à quoi » ces motifs le déterminent. Dieu ou l'Être » néceſſaire dont il eſt ici queſtion, ne trou- » ve-t-il point d'obſtacle à l'exécution de ſes » projets ? Veut-il que le mal ſe faſſe, ou ne » peut-il l'empêcher : dans ce cas, il n'eſt point » libre, & ſa volonté rencontre des obſtacles » continuels, ou bien il faudra dire qu'il » conſent au péché, qu'il veut qu'on l'of- » fenſe, qu'il ſouffre que les hommes gênent » ſa liberté, & dérangent ſes projets. Com- » ment les Théologiens ſe tireront-ils de cet » embarras ?

» D'un autre côté, le Dieu que l'on ſup- » poſe, ne peut agir qu'en conſéquence des » loix de ſa propre exiſtence : on pourroit

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 4, pag. 112 & ſuivantes.

» donc l'appeler *un Être libre*, en tant que ſes
» actions ne ſeroient déterminées par rien qui
» ſeroit hors de lui ; mais ce ſeroit abuſer
» viſiblement des termes. En effet, on ne
» peut point dire qu'un être qui ne peut
» point agir autrement qu'il ne fait, & qui
» jamais ne peut ceſſer d'agir en vertu des
» loix de ſon exiſtence propre, ſoit un être
» libre ; il eſt évidemment néceſſité dans
» toutes ſes actions. Demandons à un Théo-
» logien, ſi Dieu peut récompenſer le crime,
» & punir la vertu ? Demandons-lui encore, ſi
» Dieu peut aimer le péché, ou s'il eſt libre,
» lorſque l'action d'un homme produit néceſ-
» ſairement en lui une volonté nouvelle ? Un
» homme eſt un être hors de Dieu, & néan-
» moins l'on prétend que la conduite de cet
» homme influe ſur cet être libre, & déter-
» mine néceſſairement ſa volonté. Enfin,
» nous demandons, ſi Dieu peut ne pas vou-
» loir ce qu'il veut, & ne pas faire ce qu'il
» fait ? Sa volonté n'eſt-elle pas néceſſitée
» par l'intelligence, la ſageſſe & les vues
» qu'on lui ſuppoſe ? Si Dieu eſt ainſi lié, il
» n'eſt pas plus libre que l'homme. Si tout ce
» qu'il fait eſt néceſſaire, il n'eſt autre choſe que
» le deſtin, la fatalité, le *fatum* des anciens ;
» & les modernes n'ont point changé de

» Divinité, quoiqu'ils aient changé de nom.
» On nous dira, peut-être, que Dieu eſt » libre, en tant qu'il n'eſt point lié par les » loix de la nature, ou par celles qu'il im- » poſe à tous les êtres. Cependant, s'il eſt » vrai qu'il ait fait ces loix, ſi elles ſont les » effets de ſa ſageſſe infinie & de ſon intelli- » gence ſuprême, il eſt par ſon eſſence obligé » de les ſuivre, ou bien on ſera forcé de » convenir que Dieu pourroit agir en in- » ſenſé. Les Théologiens, dans la crainte » ſans doute de gêner la liberté de Dieu, » ont ſuppoſé qu'il n'étoit aſſervi à aucune » regle..... En conſéquence ils en ont » fait un être deſpotique, fantaſque & bi- » zarre, que ſa puiſſance mettoit en droit de » violer toutes les loix qu'il avoit lui-même » établies. Par des prétendus miracles qu'on » lui attribue, il déroge aux loix de la na- » ture. Par la conduite qu'on lui ſuppoſe, il » agit très-ſouvent d'une façon contraire à ſa » ſageſſe divine, & à la raiſon qu'il a donnée » aux hommes pour régler leurs jugemens. » Si Dieu eſt libre en ce ſens, toute Reli- » gion eſt inutile; elle ne peut ſe fonder » que ſur les regles immuables que ce Dieu » s'eſt preſcrites à lui-même, & ſur les enga- » gemens qu'il a pris avec le genre humain.

» Dès qu'une Religion ne le ſuppoſe point lié » par ſes engagemens, elle ſe détruit elle-» même. «

Analyſons tout ce morceau, en écartant ce qui n'eſt que déclamation.

Avant de répondre à l'objection, on définit la *volonté* & la *liberté*.

Qu'eſt-ce que la volonté & la liberté dans l'homme ; car c'eſt de cette baſe qu'il faut partir, puiſque les lumieres que le ſens intime nous procure ſur notre propre exiſtence, ſont le principe de toutes nos connoiſſances.

J'appelle *volonté*, la puiſſance que nous avons de nous mouvoir par notre ſeule énergie.

J'appelle *liberté*, le pouvoir que nous ſentons en nous, de juger des motifs qui nous déterminent à vouloir, ou à ne pas vouloir.

Sentiment de M. Loke, ſur la liberté de l'homme.

M. Loke (*a*) n'a pas douté de la liberté de l'homme, il s'en explique clairement.

» Chacun, comme je penſe, trouve en ſoi-» même la puiſſance de commencer diffé-» rentes actions, ou de s'en abſtenir, de les » continuer ou de les terminer ; & c'eſt la » conſidération de l'étendue de cette puiſ-» ſance que l'ame a ſur les actions de » l'homme, & que chacun trouve en ſoi-

(*a*) De l'entendement humain. Liv. 2, chap. 21, §. 7.

» même, qui nous fournit l'idée de la *liberté* » & de la *néceſſité.* «

Diſtinction ſubtile de M. Loke.

Cependant ce Philoſophe ſoutient (*a*) que la liberté eſt une faculté de l'ame, tellement diſtincte de la volonté, que l'on ne peut pas plus demander *ſi la volonté de l'homme eſt libre*, que *ſi ſon ſommeil eſt rapide* ou *ſa vertu quarrée;* & pour faire entendre ſa penſée, il fabrique un mot (*volition*) pour exprimer l'uſage que nous faiſons de la faculté que nous avons de vouloir.

Je ne m'arrêterai pas à cette diſtinction qui paroîtroit peut-être trop ſubtile, quelque réalité qu'elle ait en elle-même; car il eſt certain que notre volonté agit, même lorſque nous ſommes déterminés par un motif tellement puiſſant, qu'il nous eſt impoſſible de nous décider autrement: ainſi un homme qui voit le glaive ſuſpendu ſur ſa tête, s'il ne fait ce qu'on exige de lui, ne ſe détermine pas librement, & cependant il a la volonté de faire ce qu'on lui demande; il ſe détermine par ſa propre énergie, d'une toute autre maniere, qu'une balle pouſſée par une raquette parcourt l'eſpace réglé par la force & la direction de ſon mouvement. J'en dis autant

(*a*) De l'entendement humain. *Ibid.* §. 14 & ſuivans.

de celui qui eſt entraîné par une paſſion violente à laquelle il a laiſſé prendre ſur lui un aſcendant trop puiſſant : je ne répéterai pas les obſervations que j'ai faites ſur ce point dans ma premiere Partie.

La *liberté* qui eſt la puiſſance d'agir, ou de ne pas agir, s'applique à la volonté, au moins à ſon exercice, que M. Loke nomme la *volition*.

Je choiſis, pour la prouver, l'exemple même propoſé par ce Philoſophe (*a*).

» Suppoſons, dit-il, qu'on porte un homme » pendant qu'il eſt dans un profond ſommeil, » dans une chambre où il y ait une perſonne » qu'il lui tarde fort de voir & d'entretenir, » & que l'on ferme à clef la porte ſur lui, de » ſorte qu'il ne ſoit pas en ſon pouvoir de » ſortir. Cet homme s'éveille, & eſt charmé » de ſe trouver avec une perſonne dont il » ſouhaitoit ſi fort la compagnie, & avec » qui il demeure avec plaiſir, aimant mieux » être là avec elle dans cette chambre, que » d'en ſortir pour aller ailleurs. Je demande » s'il ne reſte pas volontairement dans ce » lieu-là ? Je ne penſe pas que perſonne s'a- » viſe d'en douter. Cependant, cet homme

(*a*) De l'entendement humain. *Ibid.* Page 10.

» eſt enfermé à clef ; il eſt évident qu'il n'eſt » pas en liberté de ne pas demeurer dans » cette chambre, & d'en ſortir s'il veut ; & » par conſéquent *la liberté n'eſt pas une idée* » *qui appartienne à la volition*, ou à la pré- » férence que notre eſprit donne à une action » plutôt qu'à une autre ; mais à la perſonne » qui a la puiſſance d'agir, ou de s'empêcher » d'agir, ſelon que ſon eſprit ſe détermine à » l'un ou à l'autre de ces deux partis. «

On développe les définitions ci-deſſus.

Ici M. Loke me paroît confondre *la néceſſité* & la *contrainte*. L'homme dont il s'agit ne pourroit pas ſortir quand il le voudroit : un obſtacle s'y oppoſe ; cependant, non-ſeulement il reſte volontairement dans cette chambre fermée, mais cette volonté eſt libre en lui ; car il pourroit ne pas vouloir reſter dans ce lieu, quoiqu'il n'en pût ſortir. Le défaut de liberté ne provient donc jamais en nous de la contrainte extérieure ; mais de la force du motif intérieur qui nous entraîne, & cette force même ne met aucun obſtacle à l'exercice de la volonté qui ſe détermine par ſa propre énergie.

Ainſi rien n'eſt plus faux que cette propoſition de l'Auteur du Syſtême de la Nature : » Un homme eſt appelé libre ..... lorſque » ſa volonté ne trouve point d'obſtacle à

» faire ce à quoi ſes motifs le détermi-
» nent. « C'eſt confondre la liberté extérieure, l'exemption de la contrainte, avec la liberté intérieure. Cette propoſition eſt la même que celle que j'ai réfutée dans ma premiere Partie (*a*) : *S'il exiſtoit dans la nature un être vraiment capable de ſe mouvoir par ſa propre énergie..... Un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter ſeul ou de ſuſpendre le mouvement dans l'Univers ;* elle n'eſt vraie que dans Dieu, qui étant tout-puiſſant, ne peut rencontrer d'obſtacle à l'exercice de ſes volontés.

L'Etre infini eſt-il libre ? On reprend l'objection, & on y répond.

Mais l'Être infini, néceſſité par ſa nature à vouloir ce qui eſt eſſentiellement bon, eſt-il libre ?

Remarquez que je pourrois me diſpenſer de traiter cette queſtion, quand il s'agit de prouver l'exiſtence de Dieu & ſon eſſence diſtincte de la matiere : il ſuffiroit que Dieu fût ſuſceptible de volonté, c'eſt-à-dire, qu'il ſe mût par ſa propre énergie. Si nous ſentons en nous cette faculté, comment pourrions-nous la refuſer à l'Être néceſſaire par lequel nous exiſtons !

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 1, chap. 10, pag. 164.

Reprenons cependant l'objection de l'Auteur du Syſtême de la Nature, pour y répondre avec plus de détail.

[On écarte ce qui regarde le mal phyſique & le mal moral. Renvoi.

J'écarte, quant à préſent, les inductions qu'on tire de l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral. Si Dieu étoit libre, étant ſouverainement bon, n'auroit-il pas arrangé les choſes de maniere que je ne ſouffriſſe aucune des incommodités auxquelles je ſuis aſſujetti?— Peut-être que la matiere organique n'étoit pas ſuſceptible d'un tel degré de perfection?— Mais pourquoi cet Être infiniment juſte, infiniment bon, infiniment puiſſant, ſouffre-t-il que je ſois injuſte? — Parce qu'il t'a fait libre, pour te récompenſer ſi tu fais le bien, pour te punir ſi tu fais le mal. — Mais pourquoi m'a-t-il fait le préſent funeſte d'une liberté qui peut me rendre éternellement malheureux? — Parce que cet état étoit analogue à la nature de ton ame. Paſſons aux autres parties de l'objection.

Différence de la liberté de l'homme & de celle de Dieu

» Demandons au Théologien, ſi Dieu peut » récompenſer le crime & punir la vertu? » Demandons-lui ſi Dieu peut aimer le pé» ché? « — Non ſans doute, & Dieu n'en eſt pas moins libre pour cela. Qu'eſt-ce en effet que la vertu, le crime, le péché, ſinon l'obſervation ou la contravention aux loix qu'il

a établies ? Il a placé les hommes dans la ſociété. Il leur a défendu de faire à leurs ſemblables, ce qu'ils ne voudroient pas qu'il leur fût fait. Telle eſt l'analyſe de la loi naturelle que nous connoiſſons par la réflexion ſur nous-mêmes, ſur nos beſoins, ſur notre exiſtence au milieu d'êtres ſemblables à nous, qui ont les mêmes facultés & les mêmes droits que nous, auxquels nous ne pouvons nuire ſans les mettre en droit de prendre leur revanche. — » Dieu n'étoit pas libre dans » l'établiſſement de cette loi ; car elle ré- » ſulte de l'eſſence des êtres. « — Je conviens du principe : je nie la conſéquence. Il étoit contre l'eſſence des choſes que Dieu, deſtinant les hommes à vivre en ſociété, leur permît de ſe détruire les uns les autres. C'eſt par cette raiſon que la réflexion la plus ſimple ſuffit pour nous découvrir le principe fondamental de la loi naturelle, quoique les efforts de nos paſſions, & ſouvent le défaut de tenue, ne permettent pas toujours au plus grand nombre de ſuivre les conſéquences de ce principe. L'homme n'eſt pas libre lorſqu'il eſt entraîné par une paſſion violente fortifiée par l'habitude, vers un but nuiſible à ſon bonheur ; parce que l'être qui

a la faculté de ſentir, de penſer, de vouloir, que l'homme ſent en lui, étant dans une forte dépendance de la machine organique, à laquelle il eſt uni, eſt en quelque ſorte emporté par le mouvement que l'éducation, les erreurs paſſées, l'habitude, ont imprimé aux eſprits animaux. Ces idées ne conviennent pas à l'Être infini. Il ſe détermine, dans toutes ſes opérations, par un motif tellement puiſſant, qu'il nous eſt impoſſible de concevoir qu'il pût ſe déterminer autrement; mais ce motif exiſte en lui-même, il le ſuit par l'effet de ſa volonté, ce qui ſuffit pour conſtituer ſa liberté. L'homme eſt libre, lorſqu'il ſuit les impreſſions de ſa raiſon, qui lui préſente les motifs les plus puiſſans pour le déterminer; le ſens intime nous l'apprend, & je crois avoir démontré qu'il nous eſt impoſſible d'abandonner ce guide que la Nature nous a donné. L'homme eſt libre dans les premiers accès de la paſſion; & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt coupable de toutes les fautes que l'aſcendant qu'il laiſſe prendre à cette paſſion lui fait commettre. Mais Dieu eſt libre en tout temps, quelque puiſſant que ſoit le motif qui détermine ſa volonté, parce que ce motif eſt en lui, & que rien ne gêne

le plein exercice de ſa volonté toujours juſte par eſſence.

Eſt-il concevable, nous dit-on encore, *que l'action d'un homme produiſe en Dieu une volonté nouvelle ?* — Il ſeroit contradictoire que Dieu ayant fait l'homme libre, la détermination de cet être libre n'influât pas ſur les événemens; mais l'homme ne produit pas pour cela *une volonté nouvelle* en Dieu; car l'Être infini a prévu, de toute éternité, la volonté de l'homme ſans la gêner. Comment Dieu a-t-il prévu la détermination d'une volonté libre ? Je n'en ſais rien; c'eſt l'infini auquel je ne puis atteindre; mais l'eſſence divine ne me permet pas de douter que Dieu n'ait prévu toutes nos actions, toutes nos déterminations.

Preſcience de Dieu des actions libres des hommes, incompréhenſible, mais démontrée.

Il en eſt de même des loix phyſiques. Dieu en eſt l'Auteur : elles ſont conformes aux regles de la ſageſſe; les avantages qui réſultent de ces loix, prouvent qu'il n'a été ni *fantaſque*, ni *bizarre* en les établiſſant; & cependant il les a établies librement, car il s'y eſt déterminé par ſa ſeule volonté. — Si ces loix ſont ſages, comment ſuppoſer qu'il puiſſe y déroger par des *prétendus miracles* ? — Je me propoſe de traiter cette queſtion dans un autre lieu, & de peſer toutes les objec-

Dieu a établi librement les loix phyſiques. Digreſſions ſur les miracles. Renvoi.

tions de nos Sages ſur cette matiere importante. Pourrois-je cependant paſſer ſous ſilence une réponſe qui ſe préſente naturellement à l'eſprit, d'après ce qui vient d'être dit.

Il ſeroit contraire à l'eſſence divine que Dieu dérogeât par caprice aux loix qu'il a établies dans ſa ſageſſe : mais ſi un motif puiſſant l'y détermine, tel, par exemple, que la néceſſité de prouver à l'intelligence humaine la vérité de ſa révélation, par les ſignes les plus éclatans de ſa puiſſance, & de déterminer la volonté de l'homme qu'il a fait libre par les motifs les plus efficaces ; conclurai-je du miracle que Dieu change de volonté ? Non ſans doute ; car je conçois que l'Être infini a prévu de toute éternité les occaſions dans leſquelles ſa ſageſſe le porteroit à déroger aux loix phyſiques qu'il a établies. — Pourquoi cette multiplicité de reſſorts & de mouvemens de la part de l'Être tout-puiſſant qui pouvoit éclairer directement nos eſprits, & écrire ſa loi dans nos cœurs ? — Je répondrai encore à cette queſtion dans un autre lieu ; obſervez ſeulement que votre objection n'eſt, en d'autres termes, que l'argument qu'on tire contre l'exiſtence de Dieu, de

de l'exiſtence trop certaine du mal moral, difficulté inſoluble dans tous les ſyſtêmes.

De la liberté d'indifférence en Dieu. M. de Voltaire réſume les opinions de *Newton* & de *Leibnitz*.

Eſt-il des actes qui ſuppoſent en Dieu une liberté d'indifférence ?

M. de Voltaire a traité cette queſtion d'après les ſyſtêmes contraires de *Newton* & de *Leibnitz*. Il rapporte les objections de part & d'autre :

» (*a*) *Newton* ſoutenoit que Dieu infiniment libre, comme infiniment puiſſant, a fait beaucoup de choſes qui n'ont d'autre raiſon de leur exiſtence que ſa volonté. Par exemple, que les planetes ſe meuvent d'occident en orient, plutôt qu'autrement, qu'il y ait un tel nombre d'animaux, d'étoiles, de mondes, plutôt qu'un autre, que l'Univers fini ſoit dans tel ou tel point de l'eſpace, &c. La volonté de l'Être ſuprême en eſt la ſeule cauſe.

» Le célebre *Leibnitz* prétendoit le contraire, & ſe fondoit ſur un ancien axiome, employé autrefois par *Archimede ; rien ne ſe fait ſans cauſe, ou ſans raiſon ſuffiſante*,

(*a*) Élémens de philoſophie de Newton, 1re. partie, chap. 3, de la liberté dans Dieu, & du grand principe de la raiſon ſuffiſante.

» diſoit-il, & Dieu a fait en tout le meilleur, » parce que s'il ne l'avoit pas fait comme » meilleur, il n'eût pas eu de raiſon de le » faire. — Mais il n'y a point de meilleur » dans les choſes indifférentes, diſoient les » *Newtoniens* : — Mais il n'y a point de » choſes indifférentes, répondoient les *Leib-* » *nitziens*. — Votre idée mene à la fatalité » abſolue, diſoit *Clarke*, vous faites de DIEU » un Être qui agit par néceſſité, & par conſé- » quent un Être purement paſſif; ce n'eſt plus » votre DIEU. — Votre DIEU, répondoit *Leib-* » *nitz* eſt un ouvrier capricieux qui ſe déter- » mine ſans raiſon ſuffiſante. — La volonté » de Dieu eſt la raiſon, répondoit l'Anglois. » — *Leibnitz* inſiſtoit & faiſoit des attaques » très-fortes en cette maniere.

» Nous ne connoiſſons pas deux corps entié- » rement ſemblables dans la Nature, & il ne peut » en être; car s'ils étoient ſemblables, premié- » rement cela marqueroit en Dieu tout-puiſſant » un manque de fécondité & de puiſſance; en ſe- » cond lieu, il n'y auroit nulle raiſon pourquoi » l'un ſeroit à cette place, plutôt que l'autre.

» Les *Newtoniens* répondoient : premiére- » ment, il eſt faux que pluſieurs êtres ſem- » blables marquent de la ſtérilité dans la puiſ- » ſance du *Créateur*; car ſi les élémens des

» choſes doivent être abſolument ſemblables ;
» ſi, par exemple, les élémens des rayons
» éternellement rouges de lumiere doivent
» être les mêmes pour donner ces rayons
» rouges, ſi les élémens de l'eau doivent être
» les mêmes pour former l'eau, cette parfaite
» reſſemblance, cette identité, loin de dé-
» roger à la grandeur de DIEU, m'eſt un des
» plus beaux témoignages de ſa puiſſance &
» de ſa ſageſſe.

» Si j'oſois ajouter quelque choſe aux argu-
» mens d'un *Clarke* & d'un *Newton*, & prendre
» la liberté de diſputer contre un *Leibnitz*, je
» dirois qu'il n'y a qu'un être infiniment
» puiſſant qui puiſſe faire des choſes parfaite-
» ment ſemblables. Quelque peine que prenne
» un homme à faire de tels ouvrages, il ne
» pourra jamais y parvenir, parce que ſa vue
» ne ſera jamais aſſez fine pour diſcerner les
» inégalités de deux corps. Il faut donc voir
» juſques dans l'infinie petiteſſe, pour faire
» toutes les parties d'un corps ſemblables à
» celles d'un autre : c'eſt donc le partage
» unique de l'être infini. Secondement, peuvent
» dire encore les *Newtoniens*, nous combat-
» tons *Leibnitz* par ſes propres armes. Si les
» élémens des choſes ſont tous différens ; ſi
» les premieres parties d'un rayon rouge ne

» ſont pas entiérement ſemblables, il n'y a » point alors de raiſon ſuffiſante, pourquoi » des parties différentes ſont toujours un effet » invariable.

» En troiſiéme lieu, pourroient dire les » *Newtoniens*, ſi vous demandez la raiſon » pourquoi cet atome *A* eſt dans un lieu, & » cet atome *B* entiérement ſemblable eſt » dans un autre lieu, la raiſon en eſt dans le » mouvement qui les pouſſe : & ſi vous de- » mandez quelle eſt la raiſon de ce mouve- » ment, ou vous êtes forcé de dire que ce » mouvement eſt néceſſaire, ou bien vous » devez avouer que *Dieu* l'a commencé. Si » vous demandez enfin pourquoi *Dieu* l'a » commencé, quelle autre raiſon ſuffiſante en » pouvez-vous trouver, ſinon qu'il falloit » que *Dieu* ordonnât ce mouvement pour » exécuter les ouvrages qu'avoit projeté ſa » ſageſſe ? Mais pourquoi ce mouvement à » droite plutôt qu'à gauche, vers l'occident » plutôt que vers l'orient, en ce point de la » durée, plutôt qu'en tout autre point ? Ne » faut-il pas recourir à la volonté du *Créa-* » *teur ?* Mais y a-t-il une liberté d'indifférence ? » C'eſt ce qu'on laiſſe à examiner à tout Lec- » teur ſage ; & il examinera long-temps avant » de pouvoir juger «.

Vous trouvez, ſans doute, des difficultés inſolubles dans cette queſtion, comme dans toutes celles qui touchent à l'eſſence, aux premiers principes des êtres : mais pourquoi ces difficultés vous détermineroient-elles à douter de propoſitions démontrées ?

Ces difficultés inſolubles ne doivent pas nous porter à nier des vérités démontrées.

Prenez garde que M. de Voltaire ſe ſert ici de cette expreſſion, le *Créateur ;* & cependant nous le verrons, dans peu, prétendre que le terme de création préſente une contradiction dans le termes. Je ne me permets pas d'anticiper ſur cette queſtion ; mais les raiſonnemens que je viens de tranſcrire, auroient la même force dans la ſuppoſition d'une matiere éternelle, régie par un Être éternel & infini. Pourquoi telles loix de la Nature exiſtent-elles ? Si vous remontez à la cauſe premiere, vous n'en pourrez aſſigner d'autre que la volonté de l'Etre infini.

Elles ſont les mêmes dans le ſyſtême d'une matiere éternelle. *Nota* le mot, *Créateur*, dans M. de Voltaire.

Remarquez encore que l'homme eſt une image abrégée de l'Être infini. Pourquoi les planetes ont-elles un mouvement périodique d'occident en orient, plutôt que le mouvement contraire ? Vous n'en pouvez aſſigner d'autre cauſe que la volonté de Dieu ; de même qu'il eſt une multitude de mouvemens dont l'homme ne peut aſſigner d'autre

L'homme, image de Dieu.

cauſe que ſa volonté, la néceſſité de ſe déterminer pour un mouvement plutôt que pour un autre.

Ainſi, rien n'eſt plus vrai que l'idée que les livres de Moyſe nous donnent de la nature de l'homme, quand ils nous apprennent que Dieu le créa à ſon image (*a*).

De l'objection *que l'homme a fait Dieu* à ſon image. Réſumé de ce §.

N'eſt-ce pas, au contraire, nous diſent les athées, l'homme qui a imaginé un Dieu ſemblable à lui (*b*) ?

« L'homme (nous dit Montagne) ne peut » être que ce qu'il eſt, ni imaginer que ſelon » ſa portée ; il a beau s'évertuer, il ne con- » noît d'ame que la ſienne ». — Oui, par le *ſens intime* ; car c'eſt ce ſens intérieur qui lui fait connoître ſon exiſtence, ſa volonté, ſa liberté. Mais de cette connoiſſance, il remonte à celui de qui il la tient ; il en conclut que l'Être infini s'eſt déterminé, par ſa ſeule volonté, aux loix qu'il a établies. Quand il ſe tromperoit dans cette conſéquence, quand il ſeroit vrai que, néceſſité par ſa propre nature à agir de la maniere la plus parfaite, l'Être infini n'eût pas été libre d'agir

(*a*) *Ad imaginem Dei creavit illum.* Geneſe. Chap. 1, ℣. 27.

(*b*) Syſt. de la Nat. Tome 1, chap. 2, pag. 40, dans la note.

autrement qu'il n'a fait ; au moins cet Être n'a-t-il pu être contraint par aucune force extérieure. Comment ſuppoſer que celui qui a donné à l'homme la faculté de ſentir, de penſer, & ſur-tout de vouloir, n'eût pas ces facultés ? Quand on voudroit admettre avec Loke, que l'Être infini eût pu les attribuer à une portion de matiere, il ſeroit impoſſible de le confondre lui-même avec la matiere, autrement ces facultés ſeroient de l'eſſence du tout ou de partie de la matiere. Si elles n'étoient de l'eſſence que d'une partie, quel privilege auroit cet atome ſur tous les autres ? Qui lui auroit donné cette prérogative ? Si ces facultés appartenoient eſſentiellement à toute la matiere, tous les êtres qui la compoſent auroient un ſentiment, une penſée, une volonté. Que ſeroit-ce ſi cette volonté étoit libre, comme l'homme le ſent en lui ? Dès-lors, plus d'accord, plus d'harmonie dans l'univers. C'eſt par cette chaîne de raiſonnemens que l'homme eſt conduit de la connoiſſance de ſon exiſtence, de ſa volonté, de ſa liberté, à celle d'un être ſupérieur à la matiere de qui il tient ces facultés.

De cette preuve de l'exiſtence de *Dieu*, qui, à mon avis, eſt la plus forte de toutes, paſſons à celle qu'on tire de l'ordre, de l'harmonie

qui regnent dans l'Univers, de la conformation de tous les êtres, pour le but auquel ils ſont deſtinés, & des loix du mouvement qui ſuppoſent l'exiſtence d'un Légiſlateur; c'eſt ce que l'on nomme les *cauſes finales*.

§ III.

Seconde preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée de l'ordre de la Nature, & des cauſes finales.

Marche de la Nature dans les trois regnes. Extrait du Syſtême de la Nature.

QUI a peint avec plus d'énergie que l'Auteur du Syſtême de la Nature, les effets produits par les loix du mouvement dans les trois *regnes* dans leſquels on diviſe communément la matiere?

Circulation dans les trois regnes.

(*a*) » Dans ce que les Phyſiciens ont nommé » les trois *regnes de la Nature*, il ſe fait, à » l'aide du mouvement, une tranſmigration, » un échange, une circulation continuelle » des molécules de la matiere..... L'Ob» ſervateur attentif voit cette loi s'exécuter » d'une façon plus ou moins ſenſible par tous » les êtres qui l'entourent; il voit la Nature » remplie de germes errans, dont les uns ſe » développent, tandis que d'autres attendent » que le mouvement les place dans les ſpheres,

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 1, chap. 3, p. 34 & ſuivantes.

» dans les matrices, dans les circonſtances
» néceſſaires pour les étendre, les accroître,
» les rendre plus ſenſibles par l'addition de
» ſubſtances ou de matieres analogues à leur
» être primitif. . . .

» Les animaux, après avoir été développés Les animaux.
» dans la matrice qui convient aux élémens de
» leur machine, s'accroiſſent, ſe fortifient,
» acquierent de nouvelles propriétés, une nou-
» velle énergie, de nouvelles facultés, ſoit en
» ſe nourriſſant des plantes analogues à leur
» être, ſoit en dévorant d'autres animaux,
» dont la ſubſtance ſe trouve propre à les
» conſerver, c'eſt-à-dire, à réparer la déper-
» dition continuelle de quelques portions de
» leur propre ſubſtance qui s'en dégagent à
» chaque inſtant. Ces mêmes animaux ſe
» nourriſſent, ſe conſervent, s'accroiſſent,
» ſe fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de
» la terre & du feu. Privés de l'air, ou de
» ce fluide qui les environne, qui les preſſe,
» qui les pénetre, qui leur donne du reſſort,
» ils ceſſeroient bientôt de vivre. L'eau com-
» binée avec cet air entre dans tout leur mé-
» chaniſme, dont elle facilite le jeu. La terre
» leur ſert de baſe, en donnant la ſolidité à
» leur tiſſu : elle eſt charriée par l'air & l'eau
» qui la portent aux parties du corps avec leſ-

» quelles elle peut ſe combiner. Enfin, le feu
» lui-même déguiſé ſous une infinité de
» formes & d'enveloppes, eſt continuelle-
» ment reçu dans l'animal, lui procure la
» chaleur & la vie, & le rend propre à exer-
» cer ſes fonctions. Les alimens chargés de
» tous ces divers principes, en entrant dans
» l'eſtomac, rétabliſſent le mouvement dans
» le ſyſtème des nerfs, & remontent, en
» raiſon de leur propre activité, & des élé-
» mens qui les compoſent, la machine qui
» commençoit à languir, à s'affaiſſer par les
» pertes qu'elle avoit ſouffertes. Auſſitôt tout
» change dans l'animal, il a plus d'énergie
» & d'activité, il prend de la vigueur, &
» montre plus de gaîté, il agit & ſe meut, il
» penſe d'une façon différente, toutes ſes fa-
» cultés s'exercent avec plus d'aiſance..... Les
» mêmes élémens qui ſervent à nourrir, à for-
» tifier, à conſerver l'animal, deviennent, dans
» de certaines circonſtances, les principes &
» les inſtrumens de ſa diſſolution, de ſon
» affoibliſſement & de ſa mort : ils opérent
» ſa deſtruction dès qu'ils ne ſont point dans
» la juſte proportion qui les rend propres à
» maintenir ſon être. C'eſt ainſi que l'eau,
» devenue trop abondante dans le corps de
» l'animal, l'énerve, relâche ſes fibres & em-

» pêche l'action des autres élémens ; c'eſt
» ainſi que le feu admis en trop grande quan-
» tité, excite en lui des mouvemens déſor-
» donnés, deſtructifs de ſa machine ; c'eſt
» ainſi que l'air chargé de principes, peu
» analogues à ſon méchaniſme, lui porte des
» contagions & des maladies dangereuſes ;
» enfin les alimens modifiés d'une certaine
» façon, au lieu de le nourrir, le détruiſent
» & le conduiſent à ſa perte....

» Les plantes qui, comme on l'a vu, ſer- Les végétaux.
» vent à nourrir & réparer les animaux, ſe
» nourriſſent elles-mêmes de la terre, ſe dé-
» veloppent dans ſon ſein, s'accroiſſent & ſe
» fortifient à ſes dépens, reçoivent conti-
» nuellement dans leur tiſſu par les racines
» & les pores, l'eau, l'air, la matiere ignée.
» L'eau les ranime viſiblement toutes les fois
» que leur végétation ou leur genre de vie
» languit ; elle leur porte les principes ana-
» logues qui peuvent les perfectionner : l'air
» leur eſt néceſſaire pour s'étendre & leur
» fournir de l'eau, de la terre, du feu avec
» leſquels il eſt lui-même combiné ; enfin,
» elles reçoivent plus ou moins de matieres
» inflammables, & les différentes proportions
» de ces principes, conſtituent les différentes
» *familles* ou *claſſes*, dans leſquelles les Bo-

» taniſtes ont diviſé les plantes d'après leurs
» formes & leurs combinaiſons ; d'où ré-
» ſultent une infinité de propriétés très-va-
» riées. C'eſt ainſi que croiſſent le cedre &
» l'hyſope, dont l'un s'éleve juſqu'aux nues,
» tandis que l'autre rampe humblement ſur la
» terre ; c'eſt ainſi que d'un gland ſort peu à
» peu le chêne qui nous couvre de ſon feuil-
» lage ; c'eſt ainſi qu'un grain de bled, après
» s'être nourri des ſucs de la terre, ſert à la
» nourriture de l'homme, en qui il va porter
» les élemens ou principes dont il s'eſt accru
» lui-même, modifiés & combinés de la ma-
» niere qui rend ce végétal le plus propre à
» s'aſſimiler avec la nature humaine, c'eſt-à-
» dire, avec les fluides & les ſolides dont elle
» eſt compoſée.

Les minéraux. » Nous retrouverons les mêmes élemens
» ou principes dans la formation des miné-
» raux, ainſi que dans leur compoſition, ſoit
» naturelle, ſoit artificielle. Nous voyons que
» des terres diverſement élaborées, modifiées
» & combinées, ſervent à les accroître, à
» leur donner plus ou moins de poids & de
» denſité ; nous voyons l'air & l'eau contri-
» buer à lier leurs parties ; la matiere ignée
» ou le principe inflammable, leur donner
» leurs couleurs, & ſe montrer quelquefois à

» nu par les étincelles brillantes que le mou-
» vement en fait ſortir. Ces corps ſi ſolides,
» ces pierres, ces métaux, ſe détruiſent & ſe
» diſſolvent à l'aide de l'air, de l'eau & du
» feu, comme le prouve l'analyſe la plus or-
» dinaire, ainſi qu'une foule d'expériences
» dont nos yeux ſont témoins tous les
» jours.

» Les animaux, les plantes & les minéraux
» rendent au bout d'un certain temps à la Na-
» ture, c'eſt-à-dire, à la maſſe générale des
» choſes, au magaſin univerſel, les élémens
» ou principes qu'ils en ont empruntés. La
» terre reprend alors la portion du corps dont
» elle faiſoit la baſe & la ſolidité; l'air ſe
» charge des parties analogues à lui-même,
» & de celles qui ſont les plus ſubtiles & les
» plus légeres; l'eau entraîne celles qu'elle
» eſt propre à diſſoudre; le feu rompant ſes
» liens ſe dégage pour aller ſe combiner avec
» d'autres corps. Les parties élémentaires de
» l'animal, ainſi déſunies, diſſoutes, élabo-
» rées, diſperſées, vont former de nouvelles
» combinaiſons; elles ſervent à nourrir, à
» conſerver, à détruire de nouveaux êtres,
» & entre autres des plantes qui, parvenues
» à leur maturité, nourriſſent & conſervent
» de nouveaux animaux: ceux-ci ſubiſſent

Les trois regnes forment de nouvelles combinaiſons par leur diſſolution.

» à leur tour le même ſort que les premiers.
» Telle eſt la marche conſtante de la Na-
» ture ; tel eſt le cercle éternel que tout ce qui
» exiſte eſt forcé de décrire..... «

Syſtême planétaire, organiſation de l'homme Renvoi.

J'ai rapporté ailleurs ce que le même Auteur nous dit du ſyſtême planétaire, & du méchaniſme admirable de notre organiſation.

Il eſt vraiſemblable que la loi de la gravitation opère tous ces effets.

Tout cela s'opere peut-être par une ſeule loi, celle de la gravitation ou de la tendance des corps vers un centre, loi qui agit ſur toutes parties en raiſon de leur denſité, & qui leur communique le reſſort dont elles ſont ſuſceptibles.

La gravitation ne ſuppoſe, dit-on, aucun ordre dans le mouvement.

» Le Phyſicien, & Newton lui-même (dit le
» même Auteur (*a*)) ont regardé la cauſe de
» la gravitation, comme inexplicable ; ce-
» pendant il paroît qu'on pourroit la dé-
» duire du mouvement de la matiere, par
» lequel les corps ſont diverſement déter-
» minés. La gravitation n'eſt qu'un mode du
» mouvement, une tendance vers un autre :
» à parler ſtrictement, tout mouvement eſt
» une gravitation relative ; ce qui tombe re-
» lativement à nous, s'éleve relativement à

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 1, chap. 2, pag. 22, dans la note.

» d'autres corps ; d'où il ſuit que tout mou-
» vement dans l'Univers eſt une gravitation,
» vu qu'il n'y a dans l'Univers, ni haut, ni
» bas, ni centre poſitif. Il ſemble que la
» peſanteur des corps dépend de leur confi-
» guration, tant extérieure, qu'intérieure,
» qui leur donne le mode de mouvement
» qu'on nomme *gravitation*. Une balle de
» plomb étant ſphérique, tombe prompte-
» ment & tout droit ; cette balle réduite en
» une lame très-mince, ſe ſoutiendra plus
» long-temps en l'air ; l'action du feu for-
» cera ce plomb à s'élever dans l'atmoſphere :
» voilà le même plomb modifié diverſement,
» & dès-lors agiſſant d'une façon toute di-
» verſe. «

Avez-vous bien réfléchi, Monſieur, quand vous avez écrit cette note. *Il n'y a dans l'Univers, ni haut, ni bas, ni centre poſitif.* — D'accord ; mais enfin, il faut que les corps aient une regle fixe & invariable de leurs mouvemens, pour qu'ils produiſent des effets conſtans. Ils l'ont à tel point que nous calculons la plupart de ces mouvemens. Ainſi, ſachant en quel temps votre balle de plomb tombe d'une certaine hauteur, vous connoîtrez combien ſon mouvement ſera retardé quand vous l'aurez réduite en lame, ſi vous

L'expérience démontre l'abſurdité de ce ſyſtême.

connoiſſez le diametre de la lame, & la ſurface que la maſſe aura acquiſe par cette réduction ; car l'étendue de cette ſurface, la réſiſiance qu'elle eſſuie de la part de l'air, ſont les cauſes qui retardent la chûte de ce plomb réduit en lame. Cette loi unique produit tous les effets que nous obſervons dans l'Univers, effets *invariables*, ſelon vous-même. Vous prétendez cependant qu'aucun Légiſlateur n'a point impoſé cette loi à la matiere ; n'eſt-ce pas la contradiction la plus évidente ?

Conſéquence que l'Auteur du Syſtême de la Nature tire de ces prémices.

De ces raiſonnemens, l'Auteur du Syſtême de la Nature tire cette conſéquence.

» (*a*) La Nature n'eſt donc point en nous » une marâtre ; nous ne dépendons point d'un » deſtin inexorable. Adreſſons-nous à la Na» ture, elle nous procurera une foule de » biens, lorſque nous lui rendrons les hon» neurs qui lui ſont dûs : elle nous fournira » de quoi ſoulager nos maux phyſiques & » moraux, quand nous voudrons la conſul» ter : elle ne nous punit, ou ne nous montre » de rigueurs, que lorſque nous la mépriſons » pour proſtituer notre encens aux Idoles » que notre imagination éleve ſur le trône

(*a*) Syſt. de la Nat. *Ibid.* Tom. 2, chap. 7, pag. 230 & 231.

qui

» qui lui appartient. C'eſt par l'incertitude,
» la diſcorde, l'aveuglement & le délire,
» qu'elle châtie viſiblement ceux qui mettent
» ce Dieu funeſte à la place qu'elle devoit
» occuper.

» En ſuppoſant même, pour un inſtant,
» cette matiere morte, inanimée, aveugle,
» ou, ſi l'on veut, en faiſant du haſard le
» Dieu de l'Univers, ne vaudroit-il pas
» mieux dépendre du néant abſolu, que d'un
» Dieu néceſſaire à connoitre, & dont on ne
» peut ſe faire aucune idée, à qui, dès qu'on
» veut s'en former une, l'on eſt forcé d'atta-
» cher les notions les plus contradictoires, les
» plus déſagréables, les plus révoltantes, les
» plus nuiſibles au repos des humains ? Ne
» vaut-il pas mieux dépendre du deſtin ou
» de la fatalité, que d'une intelligence aſſez
» déraiſonnable pour punir ſes créatures de
» leur peu d'intelligence & de lumiere qu'elle
» a voulu leur donner ? Ne vaut-il pas mieux
» ſe jeter dans les bras d'une Nature aveugle,
» privée de ſageſſe & de vues, que de trem-
» bler toute ſa vie ſous la verge d'une intel-
» ligence toute-puiſſante, qui n'a combiné
» ſes plans ſublimes que pour que les foibles
» mortels euſſent la liberté de les contrarier
» & de les détruire, & de devenir par-là

» les victimes conſtantes de ſon implacable » colere. «

On écarte tous les objets étrangers à ce chapitre, pour recueillir les aveux de l'Auteur du Syſtême de la Nature.

J'écarte, Monſieur, tout ce qui, dans cette tirade, n'eſt pas le ſujet de ce chapitre; les difficultés réſultantes du mal phyſique & du mal moral, les attributs de Dieu que vous prétendez contradictoires: je me borne à conſidérer ce qui forme la baſe de votre raiſonnement. David nous dit que l'*Impie a dit dans ſon cœur, il n'eſt point de Dieu*; c'eſt-à-dire, que l'Impie juge de l'exiſtence de Dieu, non par ſa raiſon, mais par ſon deſir. De grace, ne tombez-vous pas dans ce délire? Que l'homme ſouhaite, ou non, qu'un Dieu vengeur des crimes n'exiſte pas, ce deſir pourra-t-il changer l'eſſence des êtres? Cette Nature que vous perſonnifiez, qui *n'eſt point une marâtre*, qui nous punit, qui nous récompenſe, a donc une intelligence, une volonté. S'il eſt ainſi, vous n'avez fait que ſubſtituer un nom à un autre. Voulez-vous qu'elle ſoit *morte*, *inanimée*, *aveugle*, faites-vous du *haſard*, *du deſtin*, *le Dieu de l'Univers*? Vous ſuivez, peut-être, le deſir de votre cœur; mais tous les ouvrages de la Nature deviennent inexplicables pour vous: ce ſyſtême n'eſt, ſelon vous-même, qu'une hypotheſe dont il vous eſt impoſſible de ſoutenir la réalité.

§. IV.

Réſumé de ces deux preuves, tiré de l'Emile de M. Rouſſeau, avec la reponſe aux objections de l'Auteur du Syſtême de la Nature.

Extrait de l'Emile de M. Rouſſeau.

» (*a*) M'ÉTANT, pour ainſi dire, aſſûré de » moi-même, je commence à regarder hors » de moi, & je me conſidere avec une ſorte » de frémiſſement, jeté, perdu dans ce vaſte » Univers, & comme noyé dans l'immenſité » des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, » ni entr'eux, ni par rapport à moi.

» Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt » matiere, & je déduis, de toutes les propriété» tés eſſentielles de la matiere, des qualités » qui me la font appercevoir, & qui en ſont » inſéparables. Je la vois, tantôt en mouve» ment & tantôt en repos (*b*) : d'où j'infere » que, ni le repos, ni le mouvement ne lui » ſont eſſentiels ; mais le mouvement étant

(*a*) Emile, tom. 3. *Converſation du Vicaire Savoyard.*

(*b*) M. Rouſſeau n'a regardé le mouvement que comme accidentel à la matiere. Il démontre même que ſon état naturel eſt le repos. Je crois avoir prouvé que les mêmes conſéquences réſulteroient du mouvement, conſidéré, ſinon comme eſſentiel, au moins comme imprimé de toute éternité à toutes les parties de la matiere.

» une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le » repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien » n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point, » & par cela même qu'elle eſt indifférente au » repos & au mouvement, ſon état naturel eſt » d'être en repos.

» Japperçois dans les corps deux ſortes de » mouvemens; ſavoir, mouvement *commu-* » *niqué*, & mouvement *ſpontané* ou *volon-* » *taire*. Dans le premier, la cauſe motrice eſt » étrangere au corps mû; & dans le ſecond, » elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas » de-là que le mouvement d'une montre, par » exemple, eſt ſpontané; car, ſi rien d'é- » tranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne » tendroit pas à ſe redreſſer, & ne tireroit pas » la chaîne. Par la même raiſon, je n'accor- » derai point non plus la ſpontanéité aux » fluides, ni au feu même qui fait leur flui- » dité. (*a*)

» Vous me demanderez ſi les mouvemens » des animaux ſont ſpontanés. Je vous dirai » que je n'en ſais rien; mais que l'analogie eſt

(*a*) Les Chymiſtes regardent l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement, & le changent en feu.

» pour l'affirmative. Vous me demandez encore comment je ſais qu'il y a des mouvemens ſpontanés ; *je vous dirai que je le ſais, parce que je le ſens.* Je veux mouvoir mon bras, & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment ; il eſt plus fort que toute évidence : autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas..... Cependant cet Univers viſible eſt matiere, matiere éparſe & morte, qui n'a rien en ſon tout de l'organiſation, du ſentiment commun des parties du corps animé, puiſqu'il eſt certain que nous qui en ſommes parties, ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même Univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans le mouvement de l'homme & des animaux. *Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même.* Il y a donc dans ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil, ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou

» que ſi la terre tourne, je crois ſentir une
» main qui la fait tourner..... L'expérience
» & l'obſervation nous ont fait connoître les
» loix du mouvement. Ces loix déterminent
» les effets, ſans montrer les cauſes ; elles ne
» ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du
» monde & la marche de l'univers..... Plus,
» j'obſerve l'action & réaction des forces de
» la Nature, agiſſant les unes ſur les autres,
» plus je trouve que, d'effets en effets, il
» faut remonter à une volonté, premiere
» cauſe ; car, ſuppoſer un progrès de cauſes
» à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du
» tout..... Voilà mon premier dogme, ou
» mon premier article de foi.

» Comment une volonté produit-elle une
» action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais
» rien : mais je trouve en moi qu'elle la
» produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux
» mouvoir mon corps, & mon corps ſe
» meut : mais qu'un corps inanimé & en
» repos vienne à ſe mouvoir de lui-même,
» ou produiſe le mouvement, cela eſt in-
» compréhenſible & ſans exemple. La vo-
» lonté m'eſt connue par ſes actes, & non
» par ſa nature. Je conçois cette volonté
» comme cauſe motrice : mais concevoir la
» matiere productrice du mouvement, c'eſt

» clairement concevoir un effet ſans cauſe,
» c'eſt ne concevoir abſolument rien.

» Il ne m'eſt pas plus poſſible de conce-
» voir comment ma volonté meut mon
» corps, que comment mes ſenſations af-
» fectent mon ame : je ne ſais pas même
» pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus
» inexplicable que l'autre. Quant à moi,
» ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis
» actif, ce moyen d'union des deux ſubſ-
» tances me paroît abſolument incompré-
» henſible, même pour confondre les deux
» ſubſtances, comme ſi des opérations de
» nature différente s'expliquoient mieux dans
» un ſeul que dans deux.

» Le dogme que je viens d'établir eſt
» obſcur, il eſt vrai; mais enfin il offre un
» ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon
» ni à l'obſervation. En peut-on dire autant
» du Matérialiſme ? N'eſt-il pas clair que, ſi le
» mouvement étoit eſſentiel à la matiere, il
» en ſeroit inſéparable; il y ſeroit toujours
» en même degré, toujours le même dans
» chaque portion de matiere; il ſeroit in-
» communicable, il ne pourroit augmenter
» ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même
» concevoir la matiere en repos ? Quand on
» dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſen-

» tiel, mais néceſſaire, on veut me donner » le change par des mots qui ſeroient plus » aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de » ſens; car, ou le mouvement de la matiere » lui vient d'elle-même, & alors il lui eſt eſ- » ſentiel, ou, s'il lui vient d'une cauſe étran- » gere, il n'eſt néceſſaire qu'autant que la » cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons » dans la premiere difficulté..... Dites- » moi, mon ami, ſi quand on vous parle » d'une force aveugle, répandue dans toute » la Nature, on porte quelque véritable idée » à votre eſprit? «

L'Auteur reprend ici les raiſonnemens qu'on tire de la néceſſité d'une direction dans le mouvement de la matiere, & de chacune de ſes parties.

» Si la matiere me montre une volonté, la » matiere mue ſelon certaines loix, me montre » une intelligence : c'eſt mon ſecond article » de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des » opérations d'un être actif & penſant : donc » cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, » m'allez-vous dire? Non-ſeulement dans les » cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous » éclaire, non-ſeulement dans moi-même; » mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau » qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la

» feuille qu'emporte le vent..... Je juge
» de l'ordre du monde, quoique j'en ignore
» la fin, parce que, pour juger de cet ordre,
» il me ſuffit de comparer les parties entre
» elles, d'étudier leur concours, leurs rap-
» ports, d'en remarquer le concert. J'ignore
» pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe
» pas de voir comment il eſt modifié; je ne
» laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpon-
» dance, par laquelle les êtres qui le com-
» poſent, ſe prêtent un ſecours mutuel. Je
» ſuis comme un homme qui verroit pour
» la premiere fois une montre ouverte, &
» qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ou-
» vrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de
» la machine, & qu'il n'eût point vu le ca-
» dran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout
» eſt bon; mais je vois que chaque piece eſt
» faite pour les autres; j'admire l'ouvrier
» dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis
» bien ſûr que tous ces rouages ne marchent
» ainſi de concert, que pour une fin com-
» mune qu'il m'eſt impoſſible d'apperce-
» voir..... Qu'on me parle tant qu'on
» voudra de combinaiſon & de chances;
» que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi
» vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion?
» & comment m'ôterez-vous le ſentiment

» involontaire, qui vous dément toujours » malgré moi ? Si les corps organisés se » combinent fortuitement de mille manieres » avant de prendre des formes constantes, » s'il s'est formé d'abord des estomacs sans » bouches, des pieds sans têtes, des mains » sans bras, des organes imparfaits de toutes » especes, qui ont péri faute de pouvoir se » conserver; pourquoi nul de ces informes » essais ne frappe-t-il plus nos regards ? Pour- » quoi la nature s'est-elle enfin prescrit des » loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord assu- » jettie ? . . . . . «

On rapproche de ces réflexions une prétendue expérience citée par l'Auteur du Système de la Nature.

Je m'arrête ici pour rapprocher de ces réflexions une expérience, dont l'Auteur du Système de la Nature croit pouvoir tirer un grand avantage.

» (*a*) En humectant, dit-il, de la farine » avec de l'eau, & renfermant ce mêlange, » on trouve au bout de quelques temps, à » l'aide d'un microscope, qu'il a produit des » êtres organisés qui jouissent d'une vie dont » on croyoit la farine & l'eau incapables : » c'est ainsi que la matiere inanimée peut » passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un » assemblage de mouvemens.

(*a*) Syst. de la Nat. Tome 1, chap. 2, pag. 23.

» Voyez les obſervations miſcrocopiques » de M. Needham, qui confirment pleine- » ment ce ſentiment. Pour un homme qui » refléchit, la production d'un homme, indé- » pendamment des voies ordinaires, ſeroit- » elle donc plus merveilleuſe que celle d'un » inſecte avec de la farine & de l'eau ? La » fermentation & la putréfaction produiſent » viſiblement des êtres vivans; la génération » que l'on a nommée *équivoque*, ne l'eſt que » pour ceux qui ne ſe ſont pas permis d'ob- » ſerver attentivement la Nature. «

Réponſe.

Je ne me livrerai pas, Monſieur, à vos expériences, qui peuvent, ſans doute, nous procurer en phyſique des découvertes utiles, mais dont vous devez concevoir toute l'incertitude ſur la queſtion que nous agitons. La diviſibilité de la matiere eſt incompréhenſible; elle eſt infinie en petiteſſe, comme en étendue. Qui vous a dit que vous avez fermé votre vaſe avec aſſez de préciſion, pour être aſſûré qu'il n'y ſoit entré aucun germe de cette multitude d'animaux que le microſcope nous fait appercevoir ſur les plus petits inſectes ? Qui vous a dit que ces germes n'exiſtoient pas dans les grains de farine que vous avez enfermés dans votre vaſe ? Avez-vous pompé l'air avec ſoin à l'aide de la

machine pneumatique ? En ce cas, je ne conçois pas que ces animaux puiſſent ſubſiſter, à moins qu'une matiere plus ſubtile que l'air que l'on peut extraire avec nos inſtrumens, ne leur ſuffiſe ; & dans cette ſuppoſition, je conçois poſſible que cette matiere même renferme des germes d'animaux vivans qui ſe multiplient & s'accroiſſent à l'aide de la génération ordinaire : l'argument ſera plus fort, ſi vous avez cru devoir conſerver l'air dans votre vaſe.

Mais enfin, admettons votre expérience : que prétendez-vous me prouver ? Que la fermentation, que la putréfaction peuvent produire des corps organiques ? Je le veux ſuppoſer avec vous. Ce n'eſt pas tout ; il faut me faire connoître que ces animaux jouiſſent du ſentiment, de la penſée, de la volonté que je ſens en moi. Ce ſentiment, cette intelligence que je ne ſuppoſe que par analogie & par conjecture dans le cheval, dans le chien, &c. voulez-vous encore que je l'attribue à vos petits inſectes ? D'accord : mais la liberté & la volonté, je ne la connois en moi que par le ſens intime ; j'ignore ſi elle exiſte dans les autres animaux, & en quel degré elle exiſte. Abuſerez-vous donc toujours de mon ignorance, pour me faire douter de ce que je

ſens en moi, & des conſéquences qui réſultent du ſens intime? Pourquoi faut-il que ce que nous ne ſavons pas, ce que nous ne pouvons découvrir par l'expérience, ni par la réflexion, devienne la baſe de nos raiſonnemens?

Suite de l'extrait de l'Emille.

» Croiroit-on, nous dit le Citoyen de Ge-
» neve, que l'extravagance humaine pût
» être portée à ce point? *Anatus Luſitanus*
» aſſûroit avoir vu un petit homme d'un
» pouce de long enfermé dans un verre, que
» *Julius Camillus*, comme un autre Prome-
» thée, avoit fait par la ſcience alchymique.
» Pracelſe, *de natura rerum*, enſeigne la façon
» de produire ces petits hommes, & ſoutient
» que les Pygmées, les Faunes, les Satyres &
» les Nymphes ont eté engendrés par la Chy-
» mie. En effet, je ne vois pas qu'il reſte dé-
» ſormais autre choſe à faire pour rétablir la
» poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer
» que la matiere organique réſiſte à l'ardeur
» du feu, & que ces molécules peuvent ſe
» conſerver en vie dans un fourneau de ré-
» verbere «.

Abandonnons ces folies que nous n'avons citées que pour faire connoître à quel excès de délire peut ſe porter la raiſon humaine, lorſqu'elle s'écarte du ſeul guide que la Nature nous

ait donné, le *ſens intime* qui nous convainc de notre exiſtence, du ſentiment, de la penſée, de la volonté qui exiſte en nous.

L'Auteur du Syſtême de la Nature eſſaie de répondre à la comparaiſon de la montre.

L'Auteur du Syſtême de la Nature a eſſayé de répondre à la comparaiſon tirée de la montre. Pour qu'on ne me reproche pas de rien diſſimuler, je copierai encore ſes expreſſions :

(*a*) » Je réponds en premier lieu, que nous » ne pouvons douter que la Nature ne ſoit » très-puiſſante & très-induſtrieuſe : nous ad- » mirons ſon induſtrie toutes les fois que nous » ſommes ſurpris des effets étendus, variés, » & compliqués, que nous trouvons dans ceux » de ſes ouvrages que nous prenons la peine » de méditer. Cependant, elle n'eſt ni plus ni » moins induſtrieuſe dans l'un de ſes ouvrages » que dans les autres. Nous ne comprenons » pas plus comment elle a pu produire une » pierre ou un métal, qu'une tête organiſée » comme celle de *Newton*. Nous appelons » induſtrieux un homme qui peut faire des » choſes que nous ne pouvons pas faire nous- » mêmes : la Nature peut tout ; & dès-lors » qu'une choſe exiſte, c'eſt une preuve qu'elle

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 5, pag. 157 & ſuivantes.

» a pu le faire. Auſſi ce n'eſt que relativement » à nous-mêmes, que nous jugeons la nature » induſtrieuſe. Nous la comparons alors à » nous-mêmes; & comme nous jouiſſons d'une » qualité que nous nommons *intelligence*, à » l'aide de laquelle nous produiſons des ou- » vrages, où nous montrons notre induſtrie, » nous en concluons que les ouvrages de la » Nature qui nous étonnent le plus, ne lui » appartiennent point, mais ſont dus à un » ouvrier intelligent comme nous, mais dont » nous proportionnons l'intelligence à l'éton- » nement que ſes œuvres produiſent en nous, » c'eſt-à-dire, à notre foibleſſe & à notre propre » ignorance.

» Je réponds en ſecond lieu, que le Sauvage » à qui l'on portera une ſtatue ou une mon- » tre, aura ou n'aura pas d'idée de l'induſtrie » humaine. S'il en a des idées, il ſentira que » cette montre, ou cette ſtatue, peut être » l'ouvrage d'un être de ſon eſpece, jouiſſant » de facultés qui lui manquent à lui-même. » Si le Sauvage n'a aucune idée de l'induſtrie » humaine & des reſſources de l'art; en » voyant le mouvement ſpontané d'une mon- » tre, il croira qu'elle eſt un animal qui ne » peut être l'ouvrage de l'homme. Des expé- » riences multipliées confirment la façon de

» penſer que je prête à ce Sauvage. Ainſi de
» même que beaucoup d'hommes, qui ſe
» croient bien plus fins que lui, ce Sauvage
» attribuera les effets qu'il voit à un génie, à
» un eſprit, à un Dieu, c'eſt-à-dire, à une
» *force inconnue* à qui il aſſignera un pouvoir
» dont il croit que les êtres de ſon eſpece
» ſont privés. Par-là il ne prouvera rien, ſinon
» qu'il ne ſait ce que l'homme eſt capable de
» produire. C'eſt ainſi que les gens groſſiers
» levent les yeux au Ciel, toutes les fois qu'ils
» ſont témoins de quelque phénomene inuſité.
» C'eſt ainſi que le peuple appelle *miraculeux*,
» *ſurnaturels*, *inouis*, tous les effets étranges
» dont il ignore les cauſes naturelles; &
» comme pour l'ordinaire il ne connoît les
» cauſes de rien, tout eſt miracle pour lui.
» Enfin, c'eſt ainſi que les Théologiens tran-
» chent toutes les difficultés, en attribuant à
» Dieu ce dont ils ignorent, ou ne veulent
» pas qu'on connoiſſe les cauſes véritables.

» Je réponds en troiſieme lieu, que le Sau-
» vage, en ouvrant la montre, & l'examinant
» par parties, ſentira peut-être que ces parties
» annoncent un ouvrage qui ne peut venir
» que du travail de l'homme. Il verra qu'il
» differe des productions immédiates de la
» Nature, à qui il n'a point vu produire de
» roues

» roues faites d'un métal poli. Il verra encore
» que ces parties séparées les unes des autres
» n'agissent plus, comme lorsqu'elles étoient
» assemblées. D'après ces observations, le
» Sauvage attribuera la montre à un homme,
» c'est-à-dire, à un être comme lui, dont il a
» des idées, mais qu'il juge capable de faire
» des choses qu'il ne sait pas faire lui-même.
» En un mot, il fera honneur de cet ouvrage
» à un être connu, à quelque égard, pourvu
» de quelques qualités supérieures aux sien-
» nes; mais il se gardera bien de penser qu'un
» ouvrage matériel puisse être l'effet d'une
» cause immatérielle, ou d'un agent privé d'or-
» ganes & d'étendue, dont il est impossible de
» concevoir l'action sur des êtres matériels:
» au lieu que, faute de connoître le pouvoir
» de la Nature, nous faisons honneur de ses
» ouvrages à un être que nous connoissons
» bien moins qu'elle, & à qui, sans le con-
» noître; nous attribuons ceux d'entre ses
» travaux que nous connoissons le moins.
» En voyant le monde, nous reconnoissons
» une cause matérielle des phénomenes qui
» s'y passent; & cette cause, c'est la Nature,
» dont l'énergie se montre à ceux qui l'étu-
» dient «.

Se peut-il faire, Monsieur, qu'en écrivant Tous ces raisonnemens

roulent ſur une pétition de principe.

ces raiſonnemens, vous n'ayez pas apperçu que vous rouliez ſur une pétition de principe perpétuelle, que vous donniez ſans ceſſe en preuve ce qui eſt en queſtion?

Il eſt poſſible, il eſt vraiſemblable même, que le Sauvage, voyant le mouvement de la montre, & ignorant que le principe de ce mouvement eſt dans un reſſort caché, prendra ce mouvement pour ſpontané, & la montre pour un animal; c'eſt ainſi, comme vous l'obſervez dans une note, que les Sauvages de l'Amérique prirent les Eſpagnols pour des Dieux qui manioient à leur gré les élémens, parce qu'ils ignoroient la cauſe productive des effets de la poudre; c'eſt ainſi que le peuple attribue ſouvent du miraculeux à des effets naturels dont il ignore la cauſe. En ce cas, le Sauvage mettra cette montre dans la claſſe de tous les animaux dont il rapporte l'exiſtence à l'Auteur de la Nature. Mais s'il parvient à découvrir que le mouvement qu'il apperçoit, eſt communiqué à la montre par la force d'un reſſort caché, diſpoſé de maniere à produire cet effet, il en conclura certainement que c'eſt un homme intelligent qui a diſpoſé ainſi le reſſort & les roues qu'il a fait mouvoir. Ne vît-il pas le cadran, ignorât-il la deſtination de cette machine, il

conclura que celui qui l'a fabriquée a eu un but, qu'il l'a deſtinée à un uſage qu'il ignore. Il tirera cette conſéquence de l'ordre des mouvemens, & de la diſpoſition de la machine; & vous prétendez que ce Sauvage jetant les yeux ſur l'Univers, ſur les plantes qui végetent dans le ſein de la terre, ſur les animaux qui la peuplent, ſur ſon propre corps, ſur les impreſſions qu'il en reçoit, & ſur les mouvemens qu'il lui communique lui-même par ſa volonté, ne reconnoîtra pas un Légiſlateur univerſel !

Le Sauvage aura tort, ſans doute, s'il *proportionne l'intelligence de ce Légiſlateur à ſa foibleſſe, à ſon ignorance;* mais lorſqu'il nomme *intelligence* ce qui agit avec ordre par des mouvemens volontaires & ſpontanés, il ſuit la marche de la Nature, il juge de l'exiſtence des êtres par la connoiſſance qu'il a de ſa propre exiſtence. Vous-même, Monſieur, vous nous dites *que vous ne comprenez pas plus comment la Nature a pu produire une pierre, un métal, qu'une tête organiſée comme celle de Newton;* vous concluez cependant de l'un & de l'autre, que *la Nature eſt très-puiſſante & très-induſtrieuſe.* Qu'entendez-vous par ces mots, ſi ce n'eſt que la Nature agit avec intelligence ? En ce cas, toutes les parties de

la matiere ſeroient intelligentes ; plus de tout, plus d'enſemble ; il y auroit autant de Dieux que d'atomes. Cette intelligence exiſte-t-elle dans une partie de la matiere ? Quelle eſt cette partie ? Qui lui a donné ce privilege ? Mais il n'eſt aucune portion de la matiere, aucun atome que je ne conçoive diviſible, & par conſéquent qui ne renferme une infinité de parties ? Voilà donc encore une infinité de Dieux. L'intelligence eſt-elle hors de la matiere ? Elle n'eſt donc pas la matiere ? C'eſt cette Nature *intelligente* que je nomme Dieu. — *Le Sauvage*, dites-vous encore, *ſe gardera bien de penſer qu'un ouvrage matériel puiſſe être l'effet d'une cauſe immatérielle, ou d'un agent privé d'organes & d'étendue, dont il eſt impoſſible de concevoir l'action ſur des êtres matériels.* — Comment *Dieu* immatériel, ou ſi vous voulez, *votre Nature très-puiſſante, très-induſtrieuſe*, agit-elle ſur la matiere ? Je n'en ſais rien. Mais ne voyez-vous pas que c'eſt vous-même qui raiſonnez de Dieu, d'après le méchaniſme de votre être, qui *proportionnez l'intelligence divine à votre foibleſſe, à votre ignorance ?*

Suite de l'extrait de l'Emile. Sa concluſion.

Reprenons le raiſonnement du Philoſophe Génevois.

« Il n'y a pas un être dans l'Univers, qu'on

» ne puiſſe à quelque égard regarder comme
» le centre commun de tous les autres, au-
» tour duquel ils ſont tous ordonnés, en
» ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins
» & moyens, les uns relativement aux autres.
» L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette
» infinité de rapports, dont pas un n'eſt con-
» fondu, ni perdu dans la foule. Que d'ab-
» ſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette
» harmonie de l'aveugle méchaniſme de la
» matiere mue fortuitement? Ceux qui nient
» l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans
» toutes les parties de ce grand tout, ont
» beau couvrir leur galimatias d'abſtrac-
» tions, de coordinations, de principes gé-
» néraux, de termes emblématiques; quoi
» qu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de conce-
» voir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment or-
» donnés, que je ne conçoive l'intelligence
» qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de
» croire que la matiere paſſive & morte a pu
» produire des êtres vivans & ſentans, qu'une
» fatalité aveugle a pu produire des êtres in-
» telligens, que ce qui ne penſe point a pu
» produire des êtres qui penſent.

» Je crois donc que le monde eſt gouverné
» par une volonté puiſſante & ſage: je le
» vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'im-

» porte à ſavoir..... Cet Être qui veut &
» qui peut, cet Être actif par lui-même, cet
» Être infini, quel qu'il ſoit, qui meut & or-
» donne toutes choſes, je l'appelle *Dieu*.
» Je joins à ce nom les idées d'intelligence,
» de puiſſance, de volonté que j'ai raſſem-
» blées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite
» néceſſaire : mais je ne conçois pas mieux
» l'être auquel je l'ai donné ; il ſe dérobe
» également à mes ſens & à mon entende-
» ment : plus j'y penſe, plus je me confonds.
» Je ſais très-certainement qu'il exiſte & qu'il
» exiſte par lui-même ; je ſais que mon exiſ-
» tence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que
» toutes les choſes qui me ſont connues,
» ſont abſolument dans le même cas. J'apper-
» çois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le
» ſens en moi, je le vois autour de moi ; mais
» ſitôt que je veux le contempler en lui-
» même, ſitôt que je veux chercher où il eſt,
» ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'é-
» chappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit
» plus rien.

» Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſon-
» nerai jamais ſur la nature de Dieu, que je
» n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rap-
» ports avec moi. Ces raiſonnemens ſont tou-
» jours téméraires ; un homme ſage ne doit

» s'y livrer qu'en tremblant, & être sûr qu'il » n'est pas fait pour les approfondir «.

§. V.

Que la preuve qu'on tire de l'idée de Dieu, *supposée innée en nous, est moins forte que celles qui ont été exposées; de la diversité des idées des hommes sur la Divinité : conséquence qui en résulte; que la preuve de l'existence de Dieu répond d'avance à l'une des principales objections qu'on éleve contre l'existence d'une Religion révélée.*

La preuve de l'existence de Dieu n'est pas moins forte, quoiqu'il soit peut-être impossible de la démontrer *à priori*.

Il résulte de tout ce qui a été dit dans ce chapitre, que la preuve de l'existence de Dieu, qu'on tire d'une idée de la Divinité qu'on suppose imprimée dans notre ame par la main de Dieu même, est moins forte que celles qui résultent de la contemplation de ses Ouvrages. C'est ce que S. Paul nous enseigne, que *les perfections invisibles de Dieu, sont devenues visibles par la connoissance que ses créatures nous en donnent.*

On peut même douter avec raison s'il existe en nous aucune idée innée, celle même de la Divinité, & par conséquent on peut soutenir contre Clarke & Descartes, qu'il est impossible de démontrer l'existence de Dieu

à priori (*a*), c'eſt-à-dire, par une notion qui vienne immédiatement de cet Être Suprême: mais la preuve en eſt-elle moins forte? Non ſans doute; l'idée de Dieu eſt une conſéquence néceſſaire du ſentiment que nous avons de notre exiſtence, de notre volonté, de notre liberté, de l'impreſſion que font ſur nos ſens tous les objets qui nous environnent.

Il n'eſt pas démontré que tous les hommes aient la même idée de Dieu. Objection de l'Auteur du Syſtême de la Nature.

Il en réſulte, comme l'obſerve M. Loke (*b*), que cette idée peut être différente dans les différens individus de l'eſpèce humaine.

» Des hommes contens, nous dit l'Auteur du Syſtême de la Nature (*c*), » d'une ame » ſenſible, d'une imagination vive, ſe peindront la Divinité ſous les traits les plus » charmans. Ils ne croiront voir dans la Nature entiere, qui ſans ceſſe leur cauſera des » ſenſations agréables, que des preuves ſignalées de bienveillance & de bonté. Dans leur » extaſe poétique, ils s'imagineront apperce- » voir par-tout les empreintes d'une intelli- » gence parfaite, d'une ſageſſe infinie, d'une

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 4, pag. 101 & 102, note au bas de la page 101.

(*b*) De l'entendement humain. Tom. 3, liv. 4, chap. 10.

(*c*) *Ibid.* Tom. 2, chap. 7, pag. 207 & 208.

» Providence tendrement, occupée du bien-
» être de l'homme.....

» L'infortuné n'enviſage, au contraire, la
» Toute-puiſſance Divine qu'avec frayeur. Il ſe
» peint un deſpote jaloux, ne ſcrutant les cœurs
» des mortels, que pour y trouver des crimes à
» punir; il tremble ſous la main qui gouverne
» l'Univers.

» Le fourbe abuſe ſouvent de ces terreurs
» pour conduire les hommes à ſes fins; il attri-
» bue à la Divinité irritée les ravages de la
» guerre, la ſtérilité des moiſſons, les fléaux de
» toute nature qui inondent la terre; bientôt
» il parvient à ériger ſes caprices en oracles.
» Avec quelle facilité de tels fourbes ne perſua-
» doient-ils pas autrefois à des hommes groſ-
» ſiers qu'ils avoient un commerce avec Dieu
» qui leur dictoit ſes volontés? Ne ſont-ils pas
» parvenus, même dans des ſiecles plus éclairés,
» à ſe concilier l'opinion des peuples par une
» regularité feinte, par des hommages exté-
» rieurs rendus à la Divinité, & à ériger enfin
» leurs conſeils en loix? «

On reconnoît ces vérités, & on en tire la preuve de l'exiſtence de Dieu.

Convenons de bonne foi de ces vérités: Qu'en réſultera-t-il? Que les idées que les hommes ſe forment de la Divinité, ſont différentes, ſuivant leurs caracteres, leur ſituation, les maux ou les biens qu'ils éprouvent.

Je le reconnois avec vous : cependant de la diverſité même de ces idées, réſulte une premiere conſéquence, que tous les hommes ſe ſont réunis à reconnoître qu'il eſt impoſſible de ſuppoſer que l'ordre de la Nature pût exiſter ſans un Légiſlateur qui l'eût établi. Pourquoi tous les hommes auroient-ils unanimement tiré cette conſéquence, ſi elle ne réſultoit du ſentiment intérieur de leur exiſtence ? Comment euſſent-ils imaginé un Être ſupérieur à la matiere, ſi le témoignage de leurs ſens, & les conſéquences qu'ils en ont tirées unanimement, n'euſſent frappé tous les eſprits ? Quel homme fût parvenu à perſuader aux autres qu'il avoit commerce avec *Dieu*, ſi la néceſſité de l'exiſtence de cet Être n'eût paru démontrée au moins au plus grand nombre ? D'où vient ce goût que l'homme a naturellement pour le merveilleux, ſinon de la conviction intime qu'il exiſte une premiere cauſe, une intelligence ſuprême qui eſt le principe de tout ce qui exiſte, dont la protection flatte notre amour propre ?

Je dis que ces idées ſe trouvent dans l'eſprit de tous les hommes, comme une conſéquence néceſſaire du ſentiment de leur exiſtence. A quoi ſert en effet de diſputer ſur l'autorité de quelques Voyageurs, ou inat-

tentifs, ou peu éclairés, ou trompeurs, qui prétendent avoir rencontré des peuples Sauvages qui n'avoient aucune idée de la Divinité (*a*). L'Auteur du Syſtême de la Nature n'oſe lui-même s'appuyer ſur de telles autorités : j'ai rapporté, dans un autre chapitre, ſes propres expreſſions. Mais de quel poids pourroit être l'ignorance de ce petit nombre d'hommes, comparée à la conviction de tous les autres ?

Nous pouvons donc dire à tous les hommes, comme S. Paul aux Athéniens : (*b*) » Nous » vous prêchons ce Dieu que vous adorez » ſans le connoître «.

Réponſe à l'une des principales objections contre la révélation, tirée de cette diverſité même.

L'exiſtence de Dieu étant prouvée, les différences qui ſe trouvent dans les idées que les hommes ſe ſont formées de ſa nature, ſemblent répondre d'avance à l'une des principales objections qu'on forme contre la révélation.

Pourquoi, dit-on, une machine ſi bien combinée a-t-elle tant d'imperfections ? Qu'étoit-il beſoin que l'Être infini ſe communiquât à quelques hommes en particulier pour faire entendre ſa volonté aux autres ? Pourquoi

(*a*) Voyez M. Loke qui les cite, Liv. 1, chap. 3.

(*b*) *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* Act. chap. XVII, v. 23.

des prophéties, des miracles, des martyrs, c'eſt-à-dire, des faits qui ont beſoin de preuves pour nous faire connoître ce que Dieu a voulu nous découvrir de ſon eſſence & de ſes loix éternelles? L'Être tout-puiſſant ne pouvoit-il imprimer ces vérités dans nos ames avec des caracteres ineffaçables?

C'eſt une mauvaiſe façon de raiſonner, de nier ce que l'on connoît certainement, parce qu'il n'eſt pas conforme à nos vues bornées, à nos deſirs. Partons de ce qui exiſte; ſi notre propre exiſtence nous convainc de celle de l'Être infini, ſi cependant, comme vous le ſuppoſez, Dieu n'a pas imprimé ſon idée en nous dès la formation de notre être, s'il a voulu que nous fiſſions uſage de la faculté qu'il nous a donnée de réflechir ſur nos ſenſations, pour tirer cette conſéquence de la connoiſſance de nous-mêmes, & de celle que les ſens nous donnent des objets extérieurs, ſi les idées que nous nous formons de la Divinité ſont ſi imparfaites, ſi les paſſions prennent ſur nous un tel aſcendant qu'elles émouſſent la connoiſſance que le ſens intime nous donne de ce qui peut ſeul contribuer à notre bonheur; ne vous paroîtra-t-il pas digne de la juſtice & de la bonté de Dieu, qu'il n'ait pas entiérement abandonné les hommes à eux-mêmes, qu'il

ait employé les moyens que ſa ſageſſe lui a inſpirés, pour éclairer notre raiſon, & nous affermir dans le chemin de la vertu, ſans donner atteinte toutefois, ni à la liberté de l'homme, ni à l'ordre qu'il a établi de toute éternité?

Je ne fais ici qu'indiquer cette conſéquence, que je me propoſe de développer par la ſuite.

CHAPITRE II.

DES différentes opinions des anciens Philoſophes, ſur la Nature Divine; extrait du Traité de Cicéron, de la Nature des Dieux.

Utilité de la recherche des opinions des anciens Philoſophes ſur la Divinité.

IL n'eſt pas inutile de jeter un coup-d'œil ſur ces ſyſtêmes. Quelque abſurdes qu'ils ſoient, ils nous apprendront que les objections renouvellées par nos Sages, ſont celles dont la raiſon & la Religion Chrétienne ont triomphé (*a*); qu'on ne ſe permettroit juſqu'ici

(*a*) *N. B.* J'ai ſouligné dans ma traduction les propoſitions que l'Auteur du Syſtême de la Nature a puiſées dans ces opinions des anciens Philoſophes, ſi ridiculiſées par ces Philoſophes eux-mêmes, qui ſe renvoyoient les traits trop mérités qu'ils ſe lançoient les uns aux autres.

de rappeller que pour faire connoître l'excès de délire dont l'eſprit humain eſt ſuſceptible. Cet expoſé ſervira encore à découvrir les ſources de nos erreurs.

§. I.

Variété des opinions des anciens Philoſophes, ſur l'Eſſence *Divine*.

Tableau abrégé des opinions des anciens Philoſophes ſur la Divinité.

(*a*) » IL eſt (dit Cicéron) une infinité de » choſes ſur leſquelles la Philoſophie eſt en- » core au berceau; mais la plus difficile & la » plus obſcure de toutes les queſtions, comme » vous le ſavez parfaitement, Brutus, quoi- » que la plus importante, puiſqu'elle eſt inti- » mément liée avec la connoiſſance de nous- » mêmes, & qu'elle eſt le principe de toute » Religion, eſt celle qui concerne la nature » des Dieux.

» Les opinions des Philoſophes ſont ſi dif- » férentes ſur ce point, que ce nous eſt une » preuve de la néceſſité de partir de principes » certains pour s'entendre, & de la ſageſſe » du doute philoſophique des Académiciens » qui refuſent leur conſentement à ce qui ne » leur eſt pas démontré.....

(*a*) *Cic. De Natura Deorum*, Liv. 1, n°. 1.

» Le plus grand nombre des Philoſophes
» s'accordent à reconnoître l'exiſtence des
» Dieux ; & ce ſentiment eſt non-ſeulement
» le plus vraiſemblable, mais celui auquel
» nous ſommes entraînés par la nature. *Pita-*
» *gore* en doute, *Diagore de Melos & Théo-*
» *dore de Cyrene oſent le nier ;* mais ceux
» mêmes qui reconnoiſſent l'exiſtence des
» Dieux, ſont ſi diviſés de ſentiment, qu'il
» ſeroit difficile de compter leurs opinions.....
» Il a exiſté, & il exiſte encore des Philoſo-
» phes qui ſoutiennent que les Dieux ne
» prennent aucun ſoin des choſes humaines.
» Si ce ſentiment étoit vrai, quelle pourroit
» être la piété, la ſainteté, la Religion?.....
» Et ſi la piété envers les Dieux n'eſt plus une
» vertu, craignez d'anéantir du même coup
» la bonne foi, de diſſoudre la ſociété en-
» tiere, & d'enlever aux hommes la juſtice,
» cette vertu qui eſt le lien de leur union. Il
» eſt d'autres Philoſophes, & ceux-ci ſont les
» plus célebres, qui penſent que non-ſeule-
» ment ce monde viſible qui nous environne
» eſt gouverné par la providence des Dieux,
» mais que ce ſont eux qui pourvoient à
» tous les beſoins des hommes, qui font ger-
» mer les fruits de la terre, qui reglent l'ordre
» & les variétés des ſaiſons, & amenent à la

» maturité tout ce que la terre produit pour » nos beſoins. Leur ſollicitude eſt telle, ſelon » ces Philoſophes, qu'on diroit qu'ils re- » gardent les Dieux immortels, comme deſ- » tinés par leur nature à pourvoir aux beſoins » de l'humanité.

Combien ces queſtions influent ſur les mœurs.

» Pour éviter tout reproche de partialité, » je vais expoſer les opinions de tous les » Philoſophes ſur la nature des Dieux..... Et » j'invite les Sages à chercher avec moi ce » qu'on doit penſer de la Religion, de la » piété, de la ſainteté, des cérémonies, de » la bonne foi, du ſerment, des temples, » des autels, des ſacrifices ſolemnels, des » auſpices auxquels nous préſidons; car les » opinions qu'on doit ſe former ſur toutes » ces choſes, dépendent de la ſeule queſtion » de l'exiſtence des Dieux immortels.....

Principales objections de nos Sages, miſes dans la bouche de *Velleius*, diſciple d'*Epicure*.

Cicéron place dans la bouche de *Velleius*, diſciple d'*Epicure*, la critique des opinions de tous les anciens Philoſophes ſur la Divinité. » .... *Velleius* plein de cette confiance » qu'ont les diſciples d'Epicure, ne craignant » rien tant que de paroître douter, & comme » s'il deſcendoit immédiatement des inter- » mondes de ſon Maître (*a*) : écoutez, dit-il,

(*a*) Ces intermondes ſont les eſpaces qu'Epicure admettoit entre les mondes infinis qu'il ſuppoſoit dans le tout.

non

» non des chimeres & des contes de vieille,
» tels que ceux que Platon nous en débite
» dans ſon *Timée*, un *Dieu* Ouvrier & Ar-
» chitecte du monde, ou cette vieille de-
» vinereſſe des Stoïciens qu'ils nomment *la*
» *Providence*, un monde animé, ayant des
» ſens, rond, brûlant & perpétuellement
» en mouvement, prodiges plus dignes de
» l'imagination déréglée des ſomnambules,
» que de l'examen des Philoſophes. De quels
» yeux votre *Platon* a-t-il pu conſidérer la fa-
» brique de ce grand ouvrage pour en faire
» *Dieu* l'Architecte ? Où en a-t-il poſé les
» fondemens ? Quels ferremens a-t-il em-
» ployés pour lier le tout ? Quels leviers,
» quelles machines, quels ouvriers ont
» ſervi à ce grand ouvrage ? Comment
» l'air, le feu, l'eau, la terre ont-elles pu
» obéir à la volonté de l'Architecte ? Quelles
» ſont ces cinq formes qu'il imagine propres
» à produire toutes les autres, & du mêlange
» deſquelles réſultent l'ame & les ſens ?....
» Quelles notions de phyſique avoit celui qui
» prétendoit qu'une choſe qui avoit eu un
» commencement, & ne devoit pas avoir de
» fin, ou que ce qui eſt formé de parties liées
» ne ſoit pas ſujet à la diſſolution ?

» Votre Providence, *Balbus*, préſente les

» mêmes difficultés..... Je vous demande à
» l'un & à l'autre, *pourquoi les Architectes du*
» *monde ſe ſont-ils réveillés tout d'un coup,*
» *après avoir dormi pendant tant de ſiecles (a)?*
» *J'entends par ſiecles, non ceux qui réſultent du*
» *cours ſucceſſif des jours & des nuits; car je*
» *conviens qu'ils n'ont pu exiſter avant le monde:*
» *cependant vous ne pouvez vous diſpenſer d'ad-*
» *mettre une Éternité infinie qui n'étoit pas me-*
» *ſurée par le temps, eſpace immenſe dans ſa*
» *durée, & inacceſſible à notre intelligence, qui*
» *ne peut concevoir qu'il exiſte un temps lorſqu'il*
» *n'étoit point de temps. Je demande donc,*
» Balbus, *de quoi s'occupoit alors votre Pro-*
» *vidence; fuyoit-elle le travail? Mais le tra-*
» *vail répugne à la nature d'un Dieu, au-*
» *quel le Ciel, le feu, la terre, la mer obéiſ-*
» *ſent? Quel deſir a porté votre Dieu à orner ce*
» *monde d'étoiles & de flambeaux, comme un*
» *Edile diſpoſe une ſalle de ſpectacle? Vou-*
» *loit-il rendre ſa demeure plus agréable? Pour-*
» *quoi a-t-il attendu ſi tard? Une durée infinie*
» *avoit précédé, pendant laquelle il habitoit dans*
» *les ténebres & comme dans un cachot.....*

(a) *N. B.* Ici ſe trouvent mot à mot les obſervations des Athées de nos jours, auxquelles nous eſpérons ſatisfaire, lorſque nous traiterons des attributs contradictoires qu'ils prétendent découvrir dans l'idée de Dieu.

» *Direz-vous qu'il a fait ces choſes pour les* » *hommes ? Eſt-ce pour les Sages ? En ce cas,* » *ce travail immenſe n'a eu pour but que l'avan-* » *tage d'un petit nombre. Pour les ſots ? Mais d'a-* » *bord, il n'y avoit pas de raiſon de ſi bien traiter* » *les méchans* (*a*). En ſecond lieu, votre Dieu » n'eſt pas parvenu à ſon but, puiſque les ſots » ſont ſans contredit les plus miſérables des » hommes, en cela même qu'ils ſont ſots ; car, » quelle plus grande miſere que la ſottiſe ? » Tandis que les maux aſſiégent l'homme de » toutes parts dans cette vie, les Sages ſavent » les adoucir par la conſidération des biens » dont ils jouiſſent ; au lieu que les ſots ne » peuvent, ni prévenir les maux futurs & les » éviter, ni ſupporter les préſens.

» Ceux qui ont prétendu que le monde eſt » animé, & qu'il eſt ſage, n'ont pas connu la » nature de l'eſprit..... J'admire la ſtupi- » dité de ces Philoſophes qui ont ſoutenu le » monde animé, immortel, & en même temps » heureux & de figure ronde, parce que, dit » *Platon*, il n'en eſt pas de plus belle. Pour

(*a*) *N. B.* Sot & méchant, étoient deux expreſſions ſynonymes dans le ſyſtême des Stoïciens, penſée qui renferme un grand ſens. Ces Philoſophes ſoutenoient auſſi que les *ſots* ou *méchans* ſont eſſentiellement malheureux, de quelques plaiſirs qu'ils jouiſſent en ce monde.

» moi, *le cylindre*, *le quarré*, *le cône*, *la pyra-*
» *mide*, me paroiſſent plus beaux. Quelle vie
» donnent-ils à leur Dieu rond ? De tourner
» d'une telle rapidité qu'on ne peut imaginer
» une égale vîteſſe. Pour moi, je ne vois pas
» comment un eſprit ferme & une vie heu-
» reuſe peut exiſter avec cette rapidité, &
» pourquoi, ce qui nous ſeroit très-incom-
» mode, ne le ſeroit pas à Dieu. La terre
» étant une partie du monde, ſera une partie
» de Dieu ; mais cette terre eſt couverte de
» plages immenſes, inhabitables & inutiles ;
» une partie eſt brûlée par le ſoleil ; une autre
» trop éloignée de cet aſtre, eſt couverte de
» neiges & de frimats : ſi le monde eſt Dieu,
» les parties du monde ſont ſes membres, dont
» quelques-uns ſont brûlés, d'autres glacés.
» Mais, *Balbus*, je veux remonter à la ſource de
» ces erreurs, & de tant d'autres que la philo-
» ſophie a répandues dans le monde.

Thales de Milet. » *Tales de Milet*, qui le premier a examiné
» ces queſtions, a dit que l'eau étoit le prin-
» cipe de toutes choſes ; & Dieu, cet Eſprit
» qui a fait tout avec la ſubſtance de l'eau (*a*).

(*a*) *N. B.* On ne peut s'empêcher d'obſerver ici la relation intime du ſyſtême de la Geneſe, pris à la lettre avec celui des Sages de la Grece : » Au commencement Dieu

» Pourquoi a-t-il ſuppoſé l'eau coéternelle » à Dieu, *ſi les Dieux peuvent exiſter ſans » avoir de ſens, ſi un eſprit peut exiſter ſans » corps.*

» L'opinion d'*Anaximandre*, eſt que les » Dieux ont eu un commencement, qu'ils » ſont nés & morts à de longs intervalles l'un » de l'autre, & qu'il en a réſulté des mondes » innombrables ; mais nous ne pouvons con- » cevoir un Dieu s'il n'eſt éternel. Anaximandre.

» *Anaximenes* qui vint après lui, plaça Dieu » dans l'air. Il prétendit qu'il avoit une ori- » gine, & qu'il étoit immenſe & infini & tou- » jours en mouvement ; comme ſi l'air qui » n'a aucune forme, pouvoit être *Dieu ;* puiſ- » que Dieu a non-ſeulement une forme, mais » la plus belle de toutes : comme ſi la mor- » talité n'étoit pas l'apanage néceſſaire de » tout ce qui a eu un commencement. Anaximenes.

» créa le Ciel & la Terre ; la Terre étoit informe & nue, » les ténebres couvroient la face de l'abîme, *& l'eſprit de » Dieu étoit porté ſur les eaux* «. Thales de Milet eſt mort ſous la cinquante-cinquieme ou la cinquante-huitieme olympiade. Cette derniere date répond à l'an 640 avant Jéſus-Chriſt : ce Philoſophe étoit par conſéquent bien poſtérieur à Moïſe, duquel on peut conjecturer qu'il avoit emprunté ſa doctrine. Voyez les autorités citées dans le nouveau Dictionnaire de Moréri.

Anaxagore. » *Anaxagore*, diſciple d'*Anaximenes*, eſt le » premier qui ait prétendu que l'ordre du » monde nous montroit une intelligence in- » finie qui en étoit l'Auteur. En quoi il n'a pas » vu que le mouvement, principe du ſenti- » ment, ne pouvoit exiſter dans l'infini, & » qu'il ne pouvoit exiſter *de ſenſation dans un* » *être que la matiere ne peut atteindre par aucun* » *point de contact* (*a*). Enfin, s'il veut com- » parer le monde à un animal, il lui faut un » principe intérieur qui ſoit la cauſe de ſon » intelligence & des organes extérieurs qu'on » nomme ſon corps; mais ils rejettent ce » dernier: or, un pur Eſprit, ſans jonction » d'aucun autre être qui excite en lui les ſen- » ſations, paſſe les forces de notre intelli- » gence.

Alemeon de Crotone. » *Alcméon de Crotone* attribue la divinité » au ſoleil, à la lune, aux autres aſtres, & ce- » pendant il l'attribue encore à l'eſprit; il ne » s'eſt pas apperçu qu'il donnoit à l'immor- » talité des êtres mortels.

(*a*) *N. B.* C'eſt le ſens de ſes expreſſions. *Neque ſenſum omninò ullum quo non ipſa natura pulſa ſentiret.* Je me ſuis ſervi des termes même de l'Auteur du Syſtême de la Nature, dont j'ai examiné l'objection dans ma premiere Partie.

» *Pithagore* a penſé que Dieu étoit un eſprit répandu dans l'Univers, dont nos ames étoient diſtraites. Il n'a pas vu que ſon Dieu ſeroit déchiré par des ſéparations perpétuelles, qu'une partie des ames humaines étant malheureuſes, il en réſulteroit qu'une partie de Dieu ſeroit malheureuſe, ce qui eſt impoſſible. Comment l'homme ignoreroit-il quelque choſe s'il étoit Dieu ? *Enfin, ſi Dieu n'étoit qu'un pur Eſprit, quelle union pourroit-on concevoir entre lui & le monde corporel ?* Pithagore.

» *Xénophanne* a donné la penſée à tout ce qui eſt infini, & il a voulu que ce fût Dieu. Mais il eſt aiſé de réfuter ſon ſentiment, comme celui des autres ; ſur-tout, quand il parle d'un infini (matériel) dont les parties ne peuvent ſe réunir pour devenir capables de ſentimens. Xénophanne.

» *Parménide* imagine une couronne lumineuſe qui entoure le Ciel qu'il appelle *Dieu* : vaine fiction dans laquelle on ne peut découvrir, ni la figure divine, ni le ſentiment ; mais il y joint bien d'autres chimeres. Il perſonnifie & met au rang des Dieux, la guerre, la diſcorde, la cupidité (*a*), Parmenide.

(*a*) Ma traduction eſt ici un peu libre, mais je crois avoir

» les vices, les vertus, les imaginations » même des hommes, mille choſes que la » maladie, le ſommeil, l'oubli, le temps » ſeul ſuffiſent pour anéantir. Il place encore » les aſtres au nombre des Dieux. Que ſert » de répondre à un ſyſtême déjà réfuté ?

Empedocle. » *Empedocle*, peu exact en beaucoup d'autres » matieres, l'eſt encore moins en ce qui re- » garde les Dieux. Il établit quatre élémens » qu'il ſuppoſe le principe de toutes choſes, » & il leur attribue la divinité ; ces élémens » que nous voyons naître & s'anéantir, privés » de tous ſentimens.

Protagore. » *Protagore* déclare qu'il ne peut rien dire » de clair ſur les Dieux. Il ne paroît pas » même avoir des ſoupçons ſur cette matiere ; » il ignore pleinement s'ils ſont, s'ils ne ſont » pas, quels ils ſont.

Démocrite. » Que dirai-je de *Démocrite*, qui met au » nombre des Dieux, tantôt les images que » les objets extérieurs tracent dans notre eſ- » prit, tantôt la nature qui nous envoie ces » images, tantôt notre intelligence & nos

---

rendu le ſens de ces expreſſions : *Quippe qui bellum, qui diſcordiam, qui cupiditatem, cateraque generis ejuſdem ad Deum revocat, qua vel morbo, vel ſomno, vel oblivione, vel vetuſtate delentur.*

» connoiſſances ? Ne tombe-t-il pas dans l'er-
» reur la plus groſſiere ? Et lorſqu'il nie qu'il y
» ait quelque choſe d'éternel, parce que rien
» n'eſt ſtable dans le monde, ne renverſe-t-il
» pas du même coup toutes les idées qu'il
» nous donne de la Divinité, pour nous ré-
» duire au pur *athéiſme ?*

» *Diogene d'Apollonie* ne reconnoît d'autre Diogene d'Apollonie.
» Dieu que l'air ? Quel ſentiment peut-on lui
» attribuer, quelle reſſemblance l'air a-t-il
» avec la Divinité ?

» Les variations de *Platon* ſeroient trop Platon.
» longues à rapporter. Il prétend dans le *Ti-*
» *mée* que Dieu ne peut être nommé le Pere
» de ce monde. Il ſoutient dans ſon Livre
» des Loix, qu'il ne faut pas s'occuper à
» chercher ce qu'eſt Dieu : il prétend que
» Dieu n'a point de corps, *ce qui n'eſt pas in-*
» *telligible ; car il en réſulteroit que Dieu*
» *manque auſſi de ſentiment, de prudence ; de*
» *plaiſir, tous avantages qui ſont compris dans*
» *l'idée que nous avons des Dieux.* Il dit en-
» core dans le *Timée* & dans le Livre des Loix,
» que le monde eſt Dieu, que le Ciel, que
» les Aſtres, que la Terre, que les Eſprits,
» enfin, que ceux que les inſtitutions de nos
» ancêtres ont mis au nombre des Dieux, le

» ſont véritablement, toutes propoſitions
» contradictoires.

Xénophon & Socrate. » *Xénophon*, ſans s'étendre autant, tombe
» dans les mêmes excès, en ce qu'il nous rap-
» porte des diſcours *de Socrate*; car il repré-
» ſente ce Philoſophe, ſoutenant qu'on ne
» doit pas demander quelle eſt la forme de
» Dieu, & diviniſant en même temps le ſo-
» leil & l'eſprit, admettant tantôt un Dieu,
» tantôt pluſieurs, ce qui renferme à peu près
» les mêmes abſurdités que nous avons rap-
» portées de *Platon*.

Antiſtene. „ *Antiſtene*, dans le Livre qu'il a intitulé *le*
» *Phyſicien*, dit que le peuple adore pluſieurs
» Dieux, mais que la nature n'en reconnoît
» qu'un, en quoi il renverſe toute la puiſſance
» & la nature des Dieux.

Speuſippe. » Peu différent de ce Philoſophe, *Speuſippe*,
» ſuivant les traces *de Platon* ſon oncle, dit,
» qu'il eſt une force qui régit l'Univers, &
» que cette force eſt animée; & par cette ſeule
» propoſition, il ſemble avoir formé le projet
» de déraciner de nos eſprits les idées que nous
» avons des Dieux.

Ariſtote. „ *Ariſtote*, dans ſon troiſieme Livre de la
„ Philoſophie, ne s'explique pas toujours
„ d'une maniere uniforme. Suivant les traces

„ de *Platon* ſon maître ; tantôt il attribue
„ toute la divinité à une intelligence ſu-
„ prême ; tantôt il dit que le monde eſt *Dieu* :
„ ici il place *Dieu* au deſſus du monde, il lui
„ donne des parties, & le fait, pour ainſi dire,
„ ſe reployer ſur lui-même, pour conſerver
„ & régir le mouvement de l'Univers ; là
„ il ſoutient que le feu du Ciel eſt Dieu, ne
„ s'appercevant pas que le Ciel eſt une partie
„ du monde ; *& dans un autre lieu, il attri-*
„ *bue la Divinité au tout.* Comment le Ciel
„ emporté par un mouvement ſi rapide, pour-
„ roit-il conſerver le ſentiment qui eſt de
„ l'eſſence de *Dieu?* Où placer tant de Dieux,
„ ſi le Ciel même eſt Dieu ? Ne voit-il pas
„ qu'en ſuppoſant Dieu incorporel, il le prive
„ en même temps de ſentiment & d'intelli-
„ gence ? Comment le monde peut-il ſe mou-
„ voir s'il n'a pas de corps, ou comment
„ toujours en mouvement peut-il être heureux
„ & tranquille ?

„ *Xénocrate*, condiſciple d'*Ariſtote*, n'eſt Xénocrate.
„ pas plus ſage ſur ce point, dans les écrits
„ qu'il nous a laiſſés ſur la nature des Dieux,
„ lorſqu'il ne leur donne aucune forme cor-
„ porelle. Il dit qu'il y a huit Dieux, cinq
„ qui habitent les planetes, un qui anime
„ toutes les étoiles fixes qui forment comme

„ des membres épars de la Divinité ; le ſep-
„ tieme eſt le ſoleil, le huitieme la lune ; ſans
„ nous faire entendre par quels ſens ces Dieux
„ peuvent être heureux.

Héraclide du Pont.

„ *Héraclide du Pont*, de la même école de
„ *Platon*, a rempli ſes Livres de contes d'en-
„ fans. Il prétend, tantôt que le monde, &
„ tantôt que l'ame eſt Dieu ; il attribue auſſi
„ la divinité aux planetes ; il prive Dieu de
„ ſens ; il veut que ſa forme ſoit verſatile, &
„ dans le même Livre il place le Ciel & la
„ Terre au nombre des Dieux.

Théophraſte.

„ Les variations de *Théophraſte* ne ſont pas
„ ſupportables. Tantôt il donne à l'eſprit la
„ puiſſance divine, tantôt il l'attribue au
„ Ciel, tantôt aux ſignes du Zodiaque & aux
„ Etoiles que nous voyons dans le Ciel.

Straton.

„ Son diſciple *Straton*, *celui qu'on nomme le*
„ *Phyſicien*, *ne mérite pas qu'on l'écoute. Il ne re-*
„ *connoît d'autre Dieu que la Nature, qui renferme*
„ *en elle toute l'énergie néceſſaire pour la généra-*
„ *tion, le progrès & le dépériſſement des êtres*, (*a*)
„ ſans avoir ni ſens, ni figure.

(*a*) C'eſt ſans doute de-là que *Straton* avoit eu le nom de *Phyſicien* : j'aurois volontiers traduit *l'Auteur du Syſtême de la Nature* ; car c'eſt, à ce que je crois, le ſens que préſente ce mot *Phyſicus* de φύσις la Nature. *Ariſtene* avoit auſſi

„ *Zénon* (car il eſt temps, *Balbus*, que j'en Zénon.
„ vienne à vos *Stoïciens*), penſe que la loi
„ naturelle eſt divine, qu'elle ordonne ce qui
„ eſt juſte, & défend ce qui eſt injuſte; mais
„ nous ne pouvons comprendre comment il
„ perſonnifie cette loi & l'anime : or, Dieu
„ eſt certainement animé. Dans un autre lieu,
„ il appelle l'*Æther*, *Dieu*, comme ſi on pou-
„ voit concevoir un Dieu deſtitué de ſenti-
„ ment, inacceſſible à nos prieres, à nos
„ deſirs, à nos vœux. Dans d'autres Livres,
„ il prétend qu'une raiſon divine eſt répan-
„ due par toute la nature; il la donne aux
„ aſtres, aux années, aux mois, aux ſaiſons;
„ mais lorſqu'il explique la *Théogonie* d'*Héſiode*,
„ il détruit toutes les notions, tant natu-
„ relles qu'acquiſes que nous avons des
„ Dieux; car il ne met au rang des Dieux,
„ ni *Jupiter*, ni *Junon*, ni *Veſta*, ni aucune
„ autre Divinité; mais il prétend que ces
„ noms furent donnés allégoriquement à des
„ êtres muets & inanimés.

„ L'opinion de ſon diſciple *Ariſton*, n'eſt Ariſton.
„ pas moins erronée. Il ne peut concevoir

---

compoſé un Livre intitulé le *Phyſicien*, comme on l'a vu plus haut, où il ſoutenoit un ſyſtême tout différent de celui-ci.

„ dans les Dieux, ni figure, ni ſentiment, &
„ doute ſi Dieu eſt animé ou non.

Cléante. „ *Cléante*, diſciple de *Zénon*, dit que le
„ monde eſt Dieu : il donne ce nom à l'eſ-
„ prit qui anime toute la nature ; enſuite il
„ l'applique particuliérement à l'*Æther*, ce
„ feu qui réſide dans la région la plus élevée
„ & environne toute la nature. Par un délire
„ non moins étrange, dans les Livres qu'il a
„ écrits contre la volupté, tantôt il attribue
„ aux Dieux une forme fantaſtique, tantôt
„ il diviniſe les aſtres ; enfin, il ne connoît
„ rien de plus divin que la raiſon humaine :
„ ainſi ce Dieu que nous connoiſſons par l'eſ-
„ prit, & dont nous cherchons dans nos idées
„ la notion la plus parfaite, n'exiſteroit nulle
„ part.

Perſée. „ *Perſée*, autre diſciple de *Zénon*, penſe que
„ les hommes ont mis au rang des Dieux
„ ceux d'entr'eux qui ont fait des découvertes
„ utiles à l'humanité. Quand ils ont trouvé aux
„ choſes inanimées des propriétés utiles &
„ ſalutaires, ils n'ont pas dit qu'elles étoient
„ un préſent des Dieux ; mais ils leur ont at-
„ tribué la divinité. Quoi de plus abſurde,
„ que de rendre des honneurs divins à des
„ êtres abjects & ſouvent difformes, ou à
„ des hommes qui ne ſont plus, & qui ne

„ doivent prétendre à d'autre culte qu'à celui
„ de nos larmes ?

„ *Chryſippe* qui paſſe pour le plus habile in- Chryſippe.
„ terprete des ſonges des Stoïciens, aſſemble
„ autour de lui un ſi grand nombre de
„ Dieux inconnus, que nous ne pouvons
„ nous en former une idée, quelque diſpoſée
„ que ſoit notre imagination à ſe repréſenter
„ des phantômes. Il dit que la divinité eſt
„ dans la raiſon humaine, & il en fait l'ame
„ de toute la nature ; il prétend que le monde
„ eſt Dieu, & que cette ame univerſelle ſe
„ répand dans tous les corps, mais que ſon
„ ſiege principal eſt dans l'eſprit & dans la
„ raiſon de l'homme ; enfin (*a*), il anime &
„ *perſonnifie la nature le grand tout qui ren-*
„ *ferme tous les êtres. Il attribue tous les événe-*
„ *mens à la fatalité ; il donne l'eſſence divine au*
„ *feu, à l'ÆTHER dont j'ai déjà parlé, à tous les*
„ *fluides, & à tous les ſolides, comme l'eau, la*
„ *terre, l'air, le ſoleil, la lune, les étoiles, en un*
„ *mot, à l'univers qui contient tous les êtres, &*
„ *aux hommes qui ſont parvenus à l'immortalité.*
„ *L'ÆTHER eſt, ſuivant lui, JUPITER. Cet*
„ *air qui pénetre juſque dans les abîmes de la*
„ *mer, c'eſt NEPTUNE ; la terre a été nommée*

(*a*) *N. B.* Vous retrouvez ici l'opinion de nos Athées modernes.

„ *CÉRÈS, & ainſi des autres Dieux : une loi*
„ *éternelle nous entraîne malgré nous ; elle eſt*
„ *le guide de notre vie, la regle de nos devoirs ;*
„ *il la nomme encore JUPITER : l'irréſiſtible*
„ *néceſſité, il la nomme L'ÉTERNELLE VÉ-*
„ *RITÉ DES CHOSES FUTURES :* toutes
„ choſes dans leſquelles il eſt impoſſible de
„ reconnoître la Divinité. Tel eſt le ſyſtême
„ qui remplit ſon premier livre. *Il eſſaye*
„ *dans le ſecond, d'appliquer à ces idées qu'il*
„ *nous a données des Dieux immortels, les fables*
„ *d'Orphée, de Muzée, d'Héſiode & d'Ho-*
„ *mere, afin d'agréger dans ſa ſecte ces*
„ *anciens Poëtes qui n'ont pas même ſoupçonné*
„ *ce ſyſtême.* C'eſt en ſuivant ce guide, que
Diogene le Babylonien. „ *Diogene le Babylonien*, dans ſon Livre inti-
„ tulé *de Minerve*, prétend expliquer phyſi-
„ quement l'enfantement de *Jupiter*, & la naiſ-
„ ſance de *Pallas.*

Réfutation de tous ces ſyſtêmes. (*a*) Je vous ai expoſé, non les opinions,
„ mais les rêves de preſque tous les Philoſo-
„ phes. Les fables que le charme de la poéſie

(*a*) *Expoſui ferè, non Philoſophorum judicia, ſed delirantium ſomnia, neque enim multa abſurdiora ſunt ea, quæ Poetarum vocibus fuſa, ipſâ ſuavitate nocuerunt qui & irâ inflammatos, & libidine furentes induxerunt Deos ; feceruntque ut eorum bella, pugnas, prælia, vulnera rideremus*, &c.

„ ont

„ a rendu ſi nuiſibles à la raiſon humaine,
„ ne ſont pas plus abſurdes. C'eſt ainſi qu'ils
„ préſentent aux hommes, comme les objets
„ de leur culte, des Dieux irrités ou agités
„ des paſſions les plus criminelles; qu'ils
„ mettent ſous leurs yeux, les haines des Dieux,
„ leurs diſſentions, leurs diſcordes, leur naiſ-
„ ſance, leur mort, leurs plaintes, leurs la-
„ mentations, les excès effrénés de leur in-
„ tempérance en tout genre, leurs adulteres,
„ leurs chaînes honteuſes, leurs commerces
„ criminels avec des hommes, & des mortels
„ nés des immortels. Vous pouvez joindre
„ aux erreurs des Poëtes les prodiges que les
„ Mages nous racontent, le culte inſenſé des
„ Egyptiens, & l'imbécille crédulité du vul-
„ gaire qui, embraſſant toutes les opinions,
„ flotte perpétuellement dans l'erreur.

„ Quel reſpect celui qui conſidérera ces
„ choſes de ſang-froid, & qui verra tous les
„ hommes plongés dans l'égarément, n'aura-
„ t-il pas pour *Epicure?* Ne ſe croira-t-il
„ pas obligé de le mettre lui-même au rang
„ des Dieux? Seul il a reconnu l'exiſtence
„ des Dieux par l'idée que la Nature en
„ a gravée en nous. Quelle nation en
„ effet, quel peuple barbare, plongé dans la
„ plus profonde ignorance ſur tout le reſte,

Epicure démontre l'exiſtence de Dieu.

» ne reconnoît l'exiſtence des Dieux ? C'eſt
» cette notion qu'Epicure appelle l'*idée*, pré-
» ſent de la Nature, ſans lequel nous ne
» pourrions, ni comprendre, ni raiſonner
» ſur aucun être, principe dont Epicure dé-
» montre la puiſſance & l'utilité dans ce Livre
» céleſte qu'il a intitulé *de la Regle & du Ju-*
» *gement*. C'eſt cette idée de la Divinité qui
» eſt la baſe de toutes les déciſions de ce Phi-
» loſophe.

» Lorſqu'une opinion ne tire ſa ſource, ni
» des mœurs d'aucun peuple en particulier,
» ni d'aucune loi, ni d'aucune inſtitution
» humaine, & que cependant tous les hommes
» ſe réuniſſent au même ſentiment, on ne
» peut douter que la Nature ne nous l'ait
» donnée, qu'elle ſoit née avec nous (*a*).
» Telle eſt l'opinion que tous les hommes
» ont de l'exiſtence de la Divinité. Il faut
» donc reconnoître qu'il exiſte des Dieux,
» dont les idées ſont empreintes, ou plutôt
» innées dans nos ames ; car on ne peut
» douter de la vérité d'une propoſition ſur
» laquelle la Nature ſemble réunir tous les

(*a*) *N. B.* Ajoutez, ou au moins qu'elle ne ſoit la conſéquence du ſentiment qui nous inſtruit de notre exiſtence, ſentiment qui eſt chez tous les hommes la baſe de toutes leurs connoiſſances.

» hommes ; puiſque cette vérité eſt recon-
» nue, non-ſeulement par les Philoſophes,
» mais par les ignorans même ; il faut que
» nous avouyons qu'il exiſte en nous une
» *prénotion* de la Divinité, nom qu'Epicure a
» fabriqué ; car il faut inventer des noms
» nouveaux, pour exprimer des vérités qui
» n'ont pas encore été découvertes.

» C'eſt ſur cette idée de la Nature divine
» gravée dans nos ames, que nous jugeons
» les Dieux *éternels & heureux*. S'il en eſt ainſi,
» il ne reſte plus qu'à définir le bonheur : or,
» la vérité de cette propoſition d'Epicure,
» eſt ſenſible, *que ce qui eſt heureux & éternel,*
» *n'a aucune affaire, & n'en donne point aux*
» *autres ; qu'ainſi, il ne peut s'irriter de rien,*
» *& qu'il ne doit de faveur à perſonne ; car*
» *l'un & l'autre ſont des marques de foi-*
» *bleſſes.*

Définition du bonheur, ſelon Epicure.

» Si nous ne portions pas plus loin nos re-
» cherches, c'en ſeroit aſſez pour nous enga-
» ger à un culte pieux envers les Dieux, &
» pour nous délivrer de la ſuperſtition. L'ex-
» cellente nature des Dieux ſeroit l'objet de
» nos hommages, puiſqu'elle eſt éternelle &
» heureuſe ; car tout ce qui excelle mérite
» notre vénération : mais la puiſſance & la
» colere des Dieux ne nous inſpireroit aucune

Il anéantit la Divinité, ſous prétexte de l'honorer.

» crainte ; puiſque la colere & la faveur ſont
» également contraires à la béatitude immor-
» telle renfermée dans l'idée de la Divinité,
» elle ne doit pas nous inſpirer de terreur ;
» mais pour confirmer l'opinion d'Epicure,
» vous deſirez connoître, la figure, la vie,
» les actions, les occupations des Dieux :

De la figure des Dieux, *ſelon Epicure.*

» *Premiérement*, quant à la figure, la nature
» nous en inſtruit & la raiſon nous l'apprend. La
» nature, car le ſuffrage de toutes les na-
» tions s'accorde à ne donner aux Dieux
» d'autre figure que la forme humaine. Sous
» quelle autre ſe préſentent-ils à notre eſprit,
» ſoit lorſque nous veillons, ſoit lorſque
» nous dormons ? Mais pour éviter de nous
» en rapporter en tout à nos idées, la raiſon
» nous parle le même langage ; car, ſi la na-
» ture la plus excellente convient aux Dieux,
» tant comme infiniment heureuſe, que comme
» immortelle ; il convient auſſi que leur
» forme ſoit la plus belle : or, quelle figure
» eſt plus belle que celle de l'homme ? Quel
» ordre dans ſes traits ! Quel port ! Quelle
» majeſté ! Je m'en rapporte à vous, *Balbus*,
» qui ſavez que vos Stoïciens, quand ils pré-
» tendent démontrer que notre corps eſt l'ou-
» vrage de la Divinité, obſervent avec quel
» art tout y eſt placé, non-ſeulement pour la

» commodité, mais encore pour la beauté &
» la majeſté. Si la figure humaine l'emporte
» ſur celle de tous les animaux, & que Dieu
» ſoit animé ; il jouit ſans doute de la forme
» qui eſt la plus belle. Il eſt certain que les
» Dieux jouiſſent de la ſuprême félicité : *or*,
» *perſonne ne peut être heureux ſans vertu, point*
» *de vertu ſans raiſon, point de raiſon ſans la*
» *forme humaine.*

» Ne croyez pas pourtant que cette figure
» des Dieux dont je vous parle, ſoit un
» corps, mais c'eſt quelque choſe d'appro-
» chant du corps ; ni qu'ils aient du ſang,
» mais quelque choſe qui reſſemble au ſang,
» & en tient lieu..... *Epicure* qui n'a pas
» ſeulement conçu, par la penſée, les choſes
» les plus abſtraites, mais qui les a rendu ſen-
» ſibles, & mis comme ſous la main, nous
» enſeigne que telle eſt la nature des Dieux
» qu'ils ne tombent pas ſous nos ſens, mais
» que leur nature ſe rend intelligible à la
» raiſon ; que ce ne ſont pas des corps
» ſolides, ni qu'on puiſſe compter, mais
» qui ſe rendent ſenſibles à notre eſprit par
» des images reſſemblantes & paſſageres ;
» qu'un nombre infini de ces images ex-
» traites des atomes de tous les corps afflue
» vers les Dieux, d'où elles reviennent vers

Si les Dieux ſont corporels, ſelon *Epicure.*

» nous, & nous donnent, quand nous ſommes
» attentifs à les conſidérer, l'idée du ſouve-
» rain bonheur de l'éternité.....

De la vie, des actions & des occupations des Dieux, ſelon Epicure.

» Vous me demanderez, *Balbus*, quelle
» eſt la vie des Dieux? Celle qui eſt la plus
» heureuſe, remplie de tous les biens imagi-
» nables. Un Dieu n'agit point, il ne s'em-
» barraſſe d'aucune affaire, il ne travaille à
» aucune choſe, il jouit de ſa ſageſſe & de
» ſa vertu, aſſûré qu'il poſſédera éternelle-
» ment la ſuprême félicité.

» Voilà un Dieu que nous pouvons dire
» véritablement heureux. Pour le vôtre, il
» eſt ſi laborieux, ſoit que vous imaginiez
» que ce ſoit ce monde, toujours en mouve-
» ment ſans aucun relâche, tournant autour
» de l'axe du Ciel avec une vîteſſe prodi-
» gieuſe, ſoit un Dieu placé dans l'Univers
» pour le régir & le gouverner, aſſûrer le
» cours des aſtres, l'ordre des ſaiſons, déter-
» miner les degrés de température de l'air, les
» yeux toujours fixés ſur les terres & les mers,
» pourvoyant aux commodités & à toutes les
» choſes néceſſaires à la conſervation de la
» vie des hommes, de combien d'affaires
» votre Dieu eſt-il embarraſſé? Or, ſans re-
» pos, il n'eſt point de bonheur; car, nous
» faiſons conſiſter le bonheur dans la paix

» de l'ame, & dans l'exemption de toute fonc-
» tion pénible.

» Celui qui nous a enſeigné toutes ces
» choſes, nous apprend que *la Nature a fait*
» *le monde ſans avoir beſoin d'aucun Archi-*
» *tecte, & que cet ouvrage, que vous niez avoir*
» *pu être fait ſans une intelligence divine, étoit*
» *une choſe ſi facile que la nature feroit encore,*
» *fait, & a fait des mondes innombrables,*
» *ſans le ſecours de l'intelligence divine :* mais
» parce que vous vous êtes perſuadé que la
» Nature n'a pu fabriquer l'Univers ſans
» une intelligence, vous imitez les Poëtes
» tragiques qui ont recours à quelque Dieu,
» lorſqu'ils ne peuvent trouver le dénoue-
» ment de leurs pieces ; ſecours qui vous ſe-
» roit inutile, *ſi vous portiez la vue ſur cette*
» *étendue immenſe, dans laquelle l'eſprit ſe perd,*
» *ſans y découvrir de bornes. Une multitude*
» *infinie d'atomes voltige perpétuellement dans*
» *cette étendue infinie, en largeur, en longueur,*
» *en hauteur ; ils s'accrochent malgré le vuide*
» *dans lequel ils nagent, & ſe liant les uns aux*
» *autres par la force du contact, ils forment une*
» *matiere ſolide, d'où réſultent ces formes & ces*
» *figures de tous les êtres, que vous croyez im-*
» *poſſibles de forger ſans ſoufflets & ſans enclu-*
» *mes. C'eſt ainſi que vous élevez ſur nos têtes*

Syſtême d'Epicure ſur la formation du monde.

» *un Maître qui nous effraie jour & nuit. Car*
» *qui ne craindroit un Dieu curieux, plein d'af-*
» *faires, pourvoyant à tout, penſant à tout &*
» *jugeant tout de ſon reſſort.* De ces chimeres
» eſt née cette *néceſſité* que vous nommez le
» *deſtin*, imaginant que tout ce qui arrive eſt
» produit par la vérité éternelle, *& par la*
» *liaiſon néceſſaire des cauſes avec leurs effets.*
» Quel cas peut-on faire de cette Philoſo-
» phie, qui, ſemblable aux vieilles igno-
» rantes, attribue toutes choſes au *deſtin &*
» à la *néceſſité abſolue?* A ces erreurs ſe joint
» votre *divination* qui nous remplit de ſu-
» perſtitions, au point, qu'à vous en croire,
» nous devrions honorer les augures, les
» auſpices, & tous ceux qui ſe mêlent de
» prédire l'avenir. *Délivrés de ces terreurs &*
» *mis en liberté par Epicure*, nous honorons
» par un culte pur & ſaint, l'excellente nature
» des Dieux, ſans les craindre, ſachant qu'il
» ne peuvent ſe donner à eux-mêmes aucun
» embarras, ni en procurer aux autres «.

§. II.

Comparaiſon de ces opinions avec le ſyſtême du fataliſme. Quelle eſt la ſource de nos erreurs ſur ce point?

Le ſyſtême de nos Sages renferme ceux de *Straton* & d'*Epicure*. Réfutation de ces deux ſyſtêmes l'un par l'autre.

DE ce détail des opinions de tous les Philoſophes de l'antiquité ſur la nature des Dieux que nous fournit Ciceron, il réſulte que le ſyſtême des Sages de notre ſiecle n'eſt autre que celui de *Straton*, ce Philoſophe que *Velleius* nous dit *n'être pas digne d'être écouté*, lorſqu'il *ſoutient que la Nature ſeule renferme en elle-même toute l'énergie néceſſaire pour la génération, le progrès & le dépériſſement des êtres, ſans avoir ni ſens, ni figure* (*a*). Mais en quoi ce ſentiment differe-t-il de celui d'Epicure, qui prétend (*b*) *que le monde a été fait par la Nature ſans aucun Architecte, & que la choſe*

(*a*) *Nec audiendus Strato, is qui Phyſicus appellatur, qui omnem vim divinam in natura ſitam eſſe cenſet, quæ cauſas gignendi, augendi, imminuendi habeat, ſed careat omni ſenſu & figurâ.*

(*b*) *Docuit enim nos idem qui cætera, naturâ effectum eſſe mundum, nihil opus fuiſſe fatricâ; tam que rem eſſe facilem quam vos effici negatis, ſine divina poſſe ſolertia, ut innumerabiles natura mundos effectura ſit, efficiat, effecerit.*

étoit ſi facile que la Nature fera, fait actuellement, & a fait une multitude de mondes, ſans le ſecours d'une intelligence divine. Je ne ceſſerai de vous demander quelle eſt cette Nature que vous perſonnifiez perpétuellement? Un Être intelligent & tout-puiſſant? C'eſt cet Être que j'appelle *Dieu.* Une matiere morte & inſenſible? Qu'eſt-elle autre choſe que le haſard, le concours fortuit des atomes d'Epicure? — Le haſard n'eſt qu'un mot, dites-vous. La cauſe premiere de tout ce qui exiſte eſt *l'eſſence des êtres, le deſtin, la néceſſité abſolue.* — Ainſi vous retombez dans le *fataliſme* des Stoïciens, ſi juſtement ridiculiſé par les Diſciples d'Epicure (*a*), ſyſtême qui n'explique rien; car, ce n'eſt rien dire, que ſe reporter à un *deſtin* aveugle, *à une énergie, à des qualités occultes* que vous ſuppoſez dans tous les êtres, ſans en faire connoître la cauſe. Votre néceſſité contrarie d'ailleurs le *ſens intime* de notre liberté, dont vos vaines ſubſtilités eſſayent en vain de nous diſtraire. Ce ſentiment lié avec celui de

---

(*a*) *Hinc vobis exiſtit primùm illa fatalis neceſſitas quam ειμαρμένην dicitis ut quid quid accidat, id aternâ veritate, cauſarumque continuatione fluxiſſe dicatis. Quanti autem hæc Philoſophia æſtimanda eſt, cui tanquam aniculis, & iis quidem indoctis, fato fieri videantur omnia?*

notre exiſtence, nous force de reconnoître un Être ſupérieur à la matiere morte & inſenſible par elle-même, par conſéquent incapable d'être le principe du ſentiment & de la penſée. Epicure reconnoiſſoit une *idée innée*, une *prénotion* de la Divinité gravée dans nos ames (*a*). Je rejette avec vous ces *idées innées* des Diſciples de *Deſcartes :* Je ſuppoſe que nous ne nous formons l'idée de Dieu même, que par la réflexion que nous faiſons ſur nos ſenſations ; mais une conſéquence que tous les hommes ont tirée du ſens intime de leur exiſtence, eſt-elle moins certaine qu'une idée innée ? Pourquoi, parmi tant de ſuffrages réunis, nous arrêterions-nous au délire de quelques inſenſés qui n'ont pu ſe convaincre eux-mêmes ? Demandez-leur s'ils ſont perſuadés de leur exiſtence ? ils n'oſeront le nier. Demandez-leur s'ils ont exiſté dans tous les temps ? ils n'oſeront le prétendre. Pourquoi exiſtent-ils ? C'eſt, diront-ils, qu'il étoit dans l'ordre des choſes que j'exiſtaſſe. Ainſi le vou-

(*a*) *De quo autem omnium natura conſentit, id verum eſſe neceſſe eſt. Igitur Deos eſſe conſitendum eſt ; quod quoniam fere conſtat inter omnes, non Philoſophos ſolùm, ſed etiam indoctos, fateamur conſtare illud etiam, hanc nos habere ſive anticipationem, ut ante dixi, ſive prænotionem Deorum.*

loit la néceſſité abſolue, le deſtin. Mais qu'eſt-ce que ce *deſtin* qui régit tous les êtres? Il leur eſt impoſſible de l'expliquer. S'ils dégradent leur être dans la théorie, juſqu'à le réduire à l'état d'un pur méchaniſme, peuvent-ils ſe refuſer d'agir comme convaincus de leur liberté. Mais cette Providence univerſelle qui a donné l'être à tout ce qui exiſte, qui s'étend ſur toute la Nature, pour veiller à ſa conſervation, peut-elle concourir avec la ſouveraine félicité? *Velleius* nous fournit la réponſe (*a*). On ne peut concevoir aucun travail pour celui à qui le ciel, le feu, la terre & la mer obéiſſent; mais ce même Epicure tomboit en contradiction avec lui-même, lorſqu'il ſuppoſoit les Dieux oiſifs, pour les faire jouir du bonheur : c'étoit détruire d'une main l'édifice qu'il bâtiſſoit de l'autre; Dieu ne ſeroit plus l'Être néceſſaire, le principe, la cauſe premiere de tout ce qui exiſte, ſi la nature n'étoit ſoumiſe à ſes loix.

L'incompréhenſibilité de l'eſſence divine ne doit pas nous engager à nier ſon exiſtence.

Mais quel eſt ce *Dieu?*

Cotta nous raconte dans le même Dialogue de Ciceron, que le Poëte Simonide (*b*)

(*a*) *Laborem ne fugiebat? At ille nec attingit Deum, nec erat ullus, cùm omnes natura numini divino cœlum, ignis, terra, maria parerent.*

(*b*) *Roges me quidnam & quale ſit Deus; autore utar Si-*

demanda d'abord un jour à *Hyeron*, tyran de Siracuſe, pour répondre à cette queſtion, enſuite deux, puis quatre, doublant toujours le délai demandé. Sur quoi, interrogé par le Tyran, pourquoi il en agiſſoit ainſi ? *Parce*, dit-il, *que plus je réflechis, plus la queſtion me paroît difficile à réſoudre.* — L'eſſence de l'Être infini eſt incompréhenſible à un être borné ; qui en doute ? Toutefois gardons-nous de nier ſon exiſtence, puiſqu'elle eſt la conſéquence du ſentiment intérieur qui nous inſtruit de la nôtre ; comment rejetterions-nous les conſéquences qui réſultent de ce premier principe !

Dieu eſt unique, car il eſt impoſſible de concevoir deux Êtres néceſſaires. Il eſt ſouverainement puiſſant, ſouverainement intelligent, puiſqu'il eſt la cauſe premiere de tous les êtres corporels ou intellectuels. Il eſt ſupérieur à la matiere, puiſque les loix qui reglent ſon mouvement, ſuppoſent un Légiſlateur. Enfin il eſt *Eternel*, autrement il ne ſeroit pas l'Être

---

monide, de quo cùm quæſiſſet hoc idem tyrannus Hyero deliberandi ſibi unum diem poſtulavit. Cùm idem ex eo poſtridie quæreret, biduum petivit : cùm ſæpius duplicaret numerum dierum, admirans Hyero requireret cur ita faceret : quia quantò, inquit, diutiùs conſidero, tantò mihi res videtur obſcurior.

néceſſaire, l'Être exiſtant par lui-même. Ces propoſitions ſont tellement dépendantes l'une de l'autre, que vous ne pouvez en nier une, ſans les rejeter toutes.

Si vous concluez avec l'Académicien *Cotta*, de ce que l'eſſence divine préſente à notre eſprit des difficultés inſolubles (*a*), *qu'il eſt difficile de nier en public l'exiſtence de Dieu, mais très-facile en particulier ;* je vous dirai qu'il faut admettre l'exiſtence de Dieu, ou ne reconnoître d'autre principe de tout ce qui exiſte, que la *néceſſité* abſolue, ce *fataliſme* qui ne porte aucune lumiere à notre eſprit. Prenez garde que dans un ſiecle qui ſe vante, avec raiſon, d'avoir fait plus de découvertes utiles que tous les autres enſembles, vous ne nous rejettiez premiérement dans les *qualités occultes* des Péripatéticiens, l'écueil de la Philoſophie, qui l'ont retenue ſi long-temps dans l'enfance, & enſuite dans tous les rêves, dans toutes les contradictions des anciens Philoſophes : c'eſt ce que je m'étois propoſé de prouver dans ce chapitre.

(*a*) *Quæritur primùm in ea quæſtione quæ eſt de Naturâ Deorum, ſint ne Dii, nec ne ? Difficile eſt negare, credo, ſi in concione quæratur, ſed in hujuſmodi ſermone & conceſſu facillimum.*

Mais oſons aborder ces énormes difficultés qui ont arrêté les Philoſophes de tous les ſiecles. Il ſemble qu'on peut les réduire à deux.

On réduit à deux objections les difficultés que préſente l'eſſence divine. Le fataliſme n'y répond pas. Renvoi.

La premiere eſt l'impoſſibilité de concevoir l'action d'un Être ſupérieur à la matiere, qu'il n'atteint par aucun point de contact. J'ai diſcuté cette objection dans ma premiere Partie. Je crois avoir prouvé, que, pour la réſoudre, il faudroit connoître toute l'eſſence & les premiers principes de la matiere & de l'eſprit, ce qui excede la portée de l'intelligence humaine; que cependant l'exiſtence d'un Être indépendant de la matiere, nous eſt mieux prouvée par les conſéquences qui réſultent du ſens intime de notre exiſtence & de notre liberté, que l'exiſtence de la matiere ne nous eſt démontrée par les ſenſations que les objets extérieurs produiſent en nous.

La ſeconde conſiſte dans la contradiction apparente du mal phyſique, & ſur-tout du mal moral, avec la toute-puiſſance & la bonté de Dieu. Les tentatives que les Philoſophes de tous les ſiecles ont faites, pour ſe tirer de ce labyrinthe, ont été la ſource de toutes leurs erreurs; & ſuivant Ciceron, le même raiſonnement s'applique à tous les coupables, de tous les crimes qui inondent la

terre (*a*) : mais le ſyſtême du fataliſme, l'athéiſme n'y répond pas mieux que tous les autres ; c'eſt ce que je me propoſe d'établir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Du mal phyſique & du mal moral ; que cette difficulté eſt inſoluble dans le ſyſtême du fataliſme, *comme dans tous les autres.*

Expoſé de la difficulté qui eſt l'objet de ce chapitre.

SI le méchaniſme de cette machine immenſe qu'on nomme l'Univers, ſi les loix immuables par leſquelles la matiere & le mouvement ſont régis, ne nous permettent pas de douter qu'il exiſte un Légiſlateur, dont la ſageſſe & la bonté égalent la puiſſance. Toutes nos

(*a*) *N. B.* Cotta met au nombre des athées les parjures, les impies & les ſacrileges, &c. » Que dirai-je des ſacrileges » & des impies ? Si *Tubulus*, *Lucius*, *Lupus*, *Carbon*, ou » *le fils de Neptune*, comme dit le Poëte Lucile, euſſent » cru qu'il étoit des Dieux (vengeurs), euſſent-ils été » ſi parjures, ou ſi impies ?

Quid de ſacrilegis, quid de impiis perjuriſque dicemus ?
Tubulus, ſi Lucius unquam,
Si Lupus, aut Carbo, aut Neptuni filius,
Ut ait Lucilius, putaſſet eſſe Deos ; tam perjurus, aut tam impius fuiſſet ?

idées

idées ſont confondues, lorſque, conſidérant la Nature ſous un autre aſpect, nous faiſons attention aux impefections qu'elle renferme, & aux maux qui en ont réſulté de tout temps pour notre eſpece, le monde, & notre globe en particulier, que nous connoiſſons mieux que les autres, ne nous préſentent que le chaos le plus affreux, un aſſemblage de ruines, un lieu de ſupplices préparé par un être malfaiſant attaché à nous nuire.

§. I.

Tableau abrégé du mal phyſique & du mal moral; de l'objection qu'on en tire contre l'exiſtence de Dieu.

On trace une légere eſquiſſe de l'étendue du mal phyſique.

» IL eſt peu vraiſemblable (dit l'Auteur du » Syſtême de la Nature (*a*)) que le déluge » dont parlent les Livres ſaints des Juifs & » des Chrétiens, ait été univerſel; mais il » y a tout lieu de croire que toutes les » parties de la terre ont, en différens temps, » éprouvé des déluges; c'eſt ce que nous » prouve la tradition uniforme de tous les » peuples du monde, & encore plus les veſ-

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 1, pag. 10, dans la note.

» tiges des corps marins que l'on trouve en » tous pays enfouis à plus ou moins de pro- » fondeur dans les couches de la terre : *ce- » pendant il pourroit ſe faire qu'une comete, en » venant heurter vivement notre globe, eût pro- » duit une ſecouſſe aſſez forte pour ſubmerger à » la fois le continent, ce qui a pu ſe faire ſans » miracle* «.

On ne peut en effet conteſter que toutes les parties de la terre n'aient éprouvé, ſoit dans le même temps, ſoit à des époques différentes, des révolutions qui ont occaſionné la deſtruction de preſque toute l'eſpece humaine.

Quels ravages ne cauſent pas ces feux ſouterrains que la terre allume dans ſon ſein, plus fréquens dans les régions que le ſoleil échauffe de plus près ; mais dont les glaces & les neiges n'exemptent pas entiérement les nations les plus voiſines du pole ?

Ces cometes, ces corps lumineux que nos ancêtres prenoient pour des ſignes de la colere du Ciel, ſont reconnus aujourd'hui pour des aſtres qui ont un cours réglé ; & l'Aſtronomie calcule les révolutions de pluſieurs : mais il en eſt un grand nombre dont la marche nous eſt inconnue, & il eſt très-vraiſem-

blable que leur approche cauſera un jour des révolutions ſur notre globe.

La déclinaiſon ſeule de l'écliptique, reconnue par les anciens, & calculée avec plus d'exactitude, par les modernes, doit changer la face de la terre. Joignez à ces déſaſtres ceux dont nos yeux ſont trop ſouvent les témoins, l'intempérie des ſaiſons, les famines, les maladies qu'elles occaſionnent.

Si du ſommet des ſpheres céleſtes nous deſcendons juſqu'à cette machine qui nous enveloppe, que nous nommons notre corps; en même temps que la ſtructure, la diſpoſition de ſes organes, ces glandes qui diſtribuent & élaborent le chile que l'eſtomac & les inteſtins ont formé, ce ſang qui, ſemblable à un fleuve majeſtueux, eſt porté par les arteres vers le cœur pour ſe diviſer dans toute notre machine par une multitude innombrable de ramifications proportionnées au terrein qu'elles abreuvent, ces nerfs, organes des ſenſations, qui reportent au cerveau les vibrations qu'ils ont reçus, tendus & animés par un fluide ſi delié, que l'œil ne peut l'appercevoir, mais dont la circulation, dans le canal qui lui eſt propre, eſt démontrée par l'expérience; ce méchaniſme divin, en un mot, excite notre admiration & notre reconnoiſſance : nous

demandons pourquoi une machine ſi excellente, que quelques Philoſophes l'ont regardée comme l'abrégé des merveilles de la Nature entiere, n'a ni plus de durée ni plus de ſolidité ? Pourquoi l'excès le plus léger, la moindre altération dans la multitude infinie de parties dont elle eſt compoſée, altérations que le temps ſeul & le contact de l'air extérieur occaſionnent néceſſairement, fait éprouver à l'homme des infirmités cruelles, qui le conduiſent enfin à la mort, c'eſt-à-dire, à la deſtruction totale de ſon organiſation, terme que les maux qu'il éprouve, le mettent quelquefois dans le cas de ſouhaiter avec ardeur ?

Eſquiſſe du mal moral.

Du phyſique paſſez-vous au moral ? Vous y rencontrez des crimes de toute nature, dignes d'attirer ſur les mortels les foudres d'un Dieu vengeur, & cependant trop ſouvent récompenſés par le ſuccès. L'homme ſauvage ne connoît d'autre droit que la force ; le foible redoute plus ſon ſemblable que les tigres & les ours. Parmi les nations qui ſe vantent du titre de policées, des Tyrans injuſtes ſacrifient le repos, le bien-être, la vie de leurs ſujets à une folle ambition, à des paſſions déraiſonnables qui les tyraniſent eux-mêmes. Les peuples ſe heurtent contre les peuples, le

ſang coule de toutes parts. Dans l'intérieur des cités, le pauvre a recours au meurtre pour enlever au riche des biens dont il abuſe; les loix effrayent inutilement les coupables par l'appareil du ſupplice; ſéveres contre le foible, l'homme puiſſant parvient trop ſouvent à ſe ſouſtraire à leur empire, & l'impunité l'enhardit à opprimer le malheureux. Ce flambeau donné à l'homme pour ſe conduire au milieu des écueils qui l'environnent, la raiſon preſque toujours eſclave des paſſions, ne ſert qu'à l'égarer; ce feu ſacré que la Nature a placé dans ſon cœur pour le porter à multiplier ſon eſpece, l'amour eſt devenu un préſent funeſte, le principe d'une multitude de crimes. Un libertinage honteux empoiſonne la ſource des plaiſirs les plus purs, & trahit les deſſeins de la Nature; la foi conjugale eſt violée, l'adultere & l'inceſte honorés, le meurtre & l'aſſaſſinat ſont trop ſouvent les ſuites affreuſes d'une paſſion que la Nature avoit deſtinée à être le lien de la ſociété. Tel eſt le ſpectacle que l'hiſtoire de tous les ſiecles offre à nos regards.

L'objection préſentée dans toute ſa force par l'Auteur du Syſtême de la Nature.

Ces contradictions avec la bonté, la juſtice & la toute-puiſſance qu'on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître dans l'Être néceſſaire, le Créateur, ou, ſi vous voulez, le Légiſlateur,

l'Ordonnateur univerſel, ſont frappantes ſans doute : ne craignons pas de les préſenter avec toute la force qu'y donne l'Auteur du Syſtême de la Nature.

(*a*) » Pourquoi, dira l'infortuné, à qui ſon » ſort refuſe avec rigueur des biens qu'il pro- » digue à tant d'autres ; pourquoi me ravir » une erreur qui m'eſt chere ? Pourquoi m'a- » néantir un Dieu dont l'idée conſolante » tarit la ſource de mes pleurs, & ſert à cal- » mer mes peines ? Pourquoi me priver d'un » objet que je regarde comme un pere com- » patiſſant & tendre qui m'éprouve en ce » monde, mais dans les bras duquel je me » jette avec confiance, lorſque la Nature en- » tiere ſemble m'abandonner ?

» Non, dirai-je à ces enthouſiaſtes, la vé- » rité ne peut jamais vous rendre malheu- » reux ; c'eſt elle qui conſole véritablement : » elle eſt un tréſor caché, qui, bien mieux » que des fantômes inventés par la crainte, » peut raſſûrer les cœurs & leur donner le » courage de ſupporter les fardeaux de la » vie. Elle éleve l'ame, elle la rend active, » elle lui fournit des moyens de réſiſter aux

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 7, pag. 203 & ſuivantes.

» attaques du ſort, & de combattre avec ſuc-
» cès la fortune ennemie. Je leur demanderai
» ſur quoi ils fondent cette bonté qu'ils attri-
» buent follement à leur Dieu : mais ce Dieu,
» leur dirai-je, eſt-il donc bienfaiſant pour
» tous les hommes ? Contre un mortel qui
» jouit de l'abondance & des faveurs de la
» fortune, n'en eſt-il pas des millions qui
» languiſſent dans le beſoin & la miſere ?
» Ceux qui prennent pour modele l'ordre
» dont on ſuppoſe Dieu l'Auteur, ſont-ils
» donc les plus heureux en ce monde ? La
» bonté de cet Être pour quelques individus
» favoriſés, ne ſe dement-elle jamais ? Ces
» conſolations même que l'imagination va
» chercher dans ſon ſein, n'annoncent-elles
» pas des infortunes amenées par ſes décrets,
» & dont il eſt l'Auteur ? La terre n'eſt-elle
» pas couverte de malheureux, qui ne
» ſemblent être venus que pour ſouffrir, gé-
» mir & mourir ? Cette Providence Divine
» ne ſe livre-t-elle pas au ſommeil durant ces
» contagions, ces pertes, ces guerres, ces
» déſordres, ces révolutions phyſiques &
» morales, dont la race humaine eſt conti-
» nuellement la victime ? Cette terre dont
» on regarde la fécondité, comme un bien-
» fait du Ciel, n'eſt-elle pas en mille endroits

» aride & inexorable ? Ne produit-elle pas
» des poiſons à côté des fruits les plus doux ?
» Ces rivieres, ces mers que l'on croit
» faites pour arroſer notre ſéjour, & faciliter
» notre commerce, ne viennent-elles pas ſou-
» vent inonder nos campagnes, renverſer
» nos demeures, entraîner les hommes &
» leurs troupeaux également malheureux ?
» Enfin, ce Dieu de l'Univers, qui veille
» ſans ceſſe à la conſervation de ſes créa-
» tures, *ne les livre-t-il pas preſque tous au*
» *fer de Souverains inhumains qui ſe font un*
» *jeu du malheur de leurs ſujets, tandis que*
» *ces infortunés s'adreſſent en vain au Ciel pour*
» *faire ceſſer des calamités multipliées, viſible-*
» *ment dues à une adminiſtration inſenſée, & non*
» *à la colere des Cieux* « ?

Réflexion qui ſe préſente ſouvent à la lecture des écrits de nos Sages.

A Dieu ne plaiſe que je cherche à diſſimuler les malheurs, que les vices des Souverains n'attirent que trop ſouvent ſur leurs peuples ! Pourrois-je cependant omettre une obſervation qui ſe préſentera, ſans doute, à l'eſprit de tous ceux qui liront l'ouvrage que je réfute ici, & preſque tous les écrits de cette nature. Exiſte-t-il donc une telle liaiſon entre le culte que nous rendons à l'Être ſuprême, & le reſpect, l'obéiſſance que le maintien de la tranquillité publique exigent de nous envers les

Souverains qui nous gouvernent, qu'on ne puiſſe attaquer l'un, ſans eſſayer de déraciner l'autre de l'eſprit des peuples? J'ai développé cette réflexion avec plus d'étendue dans ma premiere Partie; ſuivons les raiſonnemens de notre Auteur.

Suite de l'objection dans l'Auteur du Syſtême de la Nature.

(a) » Le malheureux qui cherche à ſe con-
» ſoler dans les bras de ſon Dieu, devroit
» au moins ſe ſouvenir que c'eſt ce même
» Dieu qui étant le maître de tout, diſtribue
» le bien & le mal..... Si le dévot moins
» prévenu & plus conſéquent, vouloit un peu
» raiſonner, il ſe défieroit d'un Dieu capri-
» cieux, qui ſouvent le fait ſouffrir lui-même;
» il n'iroit point ſe conſoler dans les bras de
» ſon bourreau, qu'il a la folie de prendre
» pour ſon ami ou pour ſon pere.

» Ne voyons-nous pas en effet dans la Na-
» ture un mêlange conſtant de biens & de
» maux?..... Chaque individu de l'eſpece
» humaine, eſt un mêlange néceſſaire de
» bonnes & de mauvaiſes qualités. Toutes
» les nations nous préſentent le ſpectacle bi-
» zarre des vices & des vertus; ce qui ré-
» jouit un individu, en plonge d'autres dans

(a) Syſt. de la Nat. *Ibid.* Pag. 205 & 206.

» le deuil & dans la triſteſſe..... Les in-
» ſectes trouvent une retraite ſûre dans les
» débris de ce palais qui vient d'écraſer des
» hommes dans ſa chûte. N'eſt-ce pas pour les
» corbeaux, les bêtes féroces & les vers que ce
» Conquérant ſemble livrer des batailles?.....
» *L'Halcyon* égayé par la tempête, ſe joue
» ſur les flots ſoulevés, tandis que ſur les
» bords de ſon navire briſé, le matelot éleve
» au Ciel ſes mains tremblantes. Nous voyons
» les êtres engagés dans une guerre perpé-
» tuelle, vivant les uns aux dépens des au-
» tres, & profitant des infortunes qui les dé-
» ſolent & les détruiſent réciproquement. La
» Nature enviſagée dans ſon enſemble, nous
» montre tous les êtres alternativement ſujets
» au plaiſir & à la douleur, naiſſant pour
» mourir, expoſés à des viciſſitudes conti-
» nuelles, dont aucuns ne ſont exempts. Le
» coup-d'œil le plus ſuperficiel ſuffit donc
» pour nous détromper de l'idée que l'homme
» eſt la *cauſe finale* de la création, l'objet
» conſtant des travaux de la Nature, ou de
» ſon Auteur, à qui l'on ne peut attribuer,
» d'après l'état viſible des choſes, & les ré-
» volutions continuelles de la race humaine,
» ni bonté, ni malice, ni injuſtice, ni intel-
» ligence, ni déraiſon.....

(*a*) » Appellerions-nous bon, raiſonnable, » juſte, clément, miſéricordieux, *un pere qui* » *armeroit la main d'un enfant pétulant, d'un* » *couteau dangereux & tranchant*, & qui le pu- » niroit, pendant toute ſa vie, de s'être lui- » même bleſſé ? Appellerions-nous juſte, clé- » ment, miſéricordieux, un Prince qui ne pro- » portionnant point le châtiment à l'offenſe, » ne mettroit point de fin aux tourmens d'un » ſujet qui, dans l'ivreſſe, auroit paſſagérement » bleſſé ſa vanité, ſans pourtant lui cauſer au- » cun préjudice réel, ſur-tout après avoir » pris ſoin lui-même de l'enivrer ? Regarde- » rions-nous comme tout-puiſſant un Mo- » narque, dont les Etats ſeroient ſous une » telle Anarchie, qu'à l'exception d'un petit » nombre de ſujets fideles, tous les autres » pourroient à chaque inſtant mépriſer ſes » loix, l'inſulter lui-même, fruſtrer ſes vo- » lontés?..... «

(*a*) Syſt. de la Nat. Tome 2, chap. 3, pag. 71 & 72.

§. II.

Des deux Syſtêmes principaux, par leſquels les Anciens ont eſſayé de répondre à cette objection.

De l'opinion que le mal phyſique & la pente de l'homme au mal moral, ſont la peine d'un crime. Combien elle eſt ancienne?

DE l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral, les plus anciens peuples ont conclu que la Nature avoit été autre qu'elle n'eſt aujourd'hui; & rapportant à l'homme tous les deſſeins de l'Être infini, ils l'ont regardé comme coupable d'un crime, dont les maux qu'il éprouve, dont cette funeſte liberté qu'il a pour le crime comme pour la vertu, dont la révolte de ſes ſens qui l'entraîne vers le crime, eſt la juſte peine. C'eſt l'idée que nous préſentent ces trois âges du monde imaginés par les Poëtes; l'un d'or, empire de Rhée, les autres d'airain & de fer, corrompus par les crimes des hommes: » Capable de tous » les crimes (dit Horace (*a*) ſuivant le lan-

(*a*) *Audax omnia perpeti*
Gens humana ruit in vetitum nefas;
Audax Iapeti genus
Ignem fraude malâ gentibus intulit;
Poſt ignem æthereâ domo
Subductum, macies & nova febrium
Terris incubuit cohors,
Semotique priùs tarda neceſſitas
Leti corripuit gradum.
Horace, Odes, Liv. 1, Ode 3.

» gage de la Mythologie que les Romains » tenoient des Grecs), la race des humains » ſe précipite vers l'objet qui lui eſt défendu. » L'audacieux, fils de Japhet, déroba le feu » du Ciel. En punition de ce crime, les ma- » ladies, une cohorte de maux ſe répandirent » ſur la terre, & la mort hâta ſa marche juſ- » qu'alors tardive «.

La Religion Chrétienne & celle des Juifs ont conſacré cette explication, ſoit que les Juifs, ainſi que les Grecs, tinſſent ces traditions des Egyptiens, ſoit que les Egyptiens les euſſent reçues des Juifs, qui ont demeuré ſi long-temps parmi eux, ce que je n'examine pas maintenant.

Syſtême de la *Métempſycoſe*, s'il mérite d'être réfuté.

De la même ſource eſt née le ſyſtême de la *Métempſycoſe*, ſi répandu dans le monde, & qu'une grande partie de l'Orient conſerve encore. Il ſuppoſe dans l'homme une ame immortelle, émanation de la Divinité, punie ou récompenſée des maux qu'elle a faits en ce monde par ſa tranſmigration dans d'autres corps, pour y éprouver des ſenſations pénibles ou agréables, juſqu'à ce qu'elle ſoit réunie à l'Être infini, dont elle tire ſa ſource.

Ce ſyſtême mérite-t-il une réfutation ſérieuſe?

Il eſt abſurde de ſuppoſer une diviſion dans l'Être infini. Une portion de Dieu deviendroit-elle criminelle & malheureuſe ? Pourquoi la partie détachée de cet Être univerſel ne conſerveroit-elle pas ſon eſſence, la juſtice, la bonté ſuprême ? Pourquoi mériteroit-elle d'être punie ? Dieu dont elle tire ſon eſſence, ne pouvoit-il pas la préſerver des maux qu'elle éprouve ? Quelle eſt cette funeſte liberté qu'il lui a donnée pour commettre le crime, & encourir la peine que la Juſtice Divine lui inflige ?

Ce que le Dogme de la Religion Chrétienne, tient de cette ſyſtême.

Cette tranſmigration des eſprits, dans le ſyſtême de la *Métempſycoſe*, tient lieu de ce que nous nommons *l'Enfer* & le *Purgatoire ;* car, le *Paradis* eſt proprement la réunion de l'ame humaine à l'Être infini, dont *Pithagore* la croyoit émanée ; mais l'idée d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ſemble gravée auſſi univerſellement dans les eſprits de tous les hommes, que celle de l'exiſtence de l'Être néceſſaire ; les Champs *Eliſées* & le *Tartare* des Anciens, ne ſont autre choſe que notre *Enfer* & notre *Paradis*, préſentés ſous des emblêmes & des allégories analogues aux fables du Paganiſme.

§. III.

De l'Optimiſme de Leibnitz, & du ſyſtême des Manichéens.

Exposition humaine du syſtême de l'Optimiſme.

SUR les racines de tous les ſyſtêmes, *Leibnitz* éleva ſon *Optimiſme*.

Il n'eſt pas poſſible, diſoit-il, que l'Être infini qui a arrangé toutes choſes, ne l'ait fait de la meilleure maniere poſſible : Dieu a pu manifeſter ſa puiſſance par la variété infinie des êtres & des mondes; mais l'homme étant l'ouvrage le plus excellent que le Créateur ait formé, doit habiter le meilleur des mondes. S'il s'y trouve des imperfections, elles étoient inévitables; car l'Être infini ne pouvoit rien créer de ſouverainement parfait : il ſe fût multiplié lui-même, ce qui repugne. Les imperfections de ce monde, les maux que nous ſouffrons, les crimes des hommes entrent donc dans la chaîne d'événemens liés les uns aux autres dans le plan du Créateur. Cette néceſſité même, cette chaîne des événemens, ne préjudicie pas à la liberté de l'homme; car il ſuffit, pour qu'il ſoit libre, qu'il ſoit déterminé dans ſes actions par ſa volonté, quoique le Créateur qui a prévu cette détermination, l'ait

placée dans la chaîne des événemens arrangés par ſa ſageſſe éternelle.

De l'*harmonie* préétablie de *Leibnitz*. Contradiction de ce ſyſtême.

» Dans l'hypotheſe de Leibnitz (dit M. de » Voltaire (*a*)), l'ame n'a aucun commerce » avec ſon corps ; ce ſont deux horloges que » Dieu a faites, qui ont chacune un reſſort, » & qui ſont un certain temps dans une cor- » reſpondance parfaite ; l'une montre les » heures, & l'autre les ſonne : l'horloge qui » montre les heures, ne la montre pas, parce » que l'autre ſonne ; mais Dieu a établi leur » mouvement de façon que l'aiguille & la ſon- » nerie ſe rapportent continuellement : ainſi, » l'ame de *Virgile* produiſoit l'*Eneïde*, & ſa » main écrivoit l'*Eneïde*, ſans que cette main » obéît en aucune façon à l'intention de l'Au- » teur ; mais Dieu avoit réglé de tout temps, » que l'ame de *Virgile* feroit des vers, & » qu'une main attachée au corps de *Virgile* les » mettroit par écrit.

» Sans parler (ajoute M. de Voltaire) de » l'extrême embarras qu'on a à concilier la li- » berté avec l'*harmonie préétablie* (c'eſt le » nom que *Leibnitz* donne à ſon ſyſtême), il » y a une objection bien forte à faire, c'eſt

(*a*) Mélanges de Philoſophie, IIe. Partie, chap. 7.

que,

» que, ſelon *Leibnitz*, rien ne ſe fait ſans une » raiſon ſuffiſante, priſe du fond des choſes. » Quelle raiſon a eu DIEU, d'unir enſemble » deux êtres incommenſurables, deux êtres » auſſi hétérogenes, auſſi infiniment différens » que l'ame & le corps, & dont l'un n'influe » en rien ſur l'autre ? Autant valoit placer » mon ame dans *Saturne*, que dans mon » corps ; l'union de l'ame & du corps eſt ici » une choſe très-ſuperflue.....« Diſons plutôt qu'il n'y auroit pas d'union dans ce ſyſtême ; car l'union entre ces deux êtres d'une nature ſi différente, ne peut conſiſter que dans la réciprocité des mouvemens, ou des impreſſions de l'un, & des penſées & de la volonté de l'autre : or, ſelon vous, M. de Voltaire, *Leibnitz* n'admettroit pas cette réciprocité ; ce qui eſt abſurde.

Il ne répond pas à la difficulté.

Mais ce ſyſtême ne répond pas à la difficulté qui réſulte de l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral. De quel droit faiſons-nous le centre de l'Univers ? Pourquoi ce petit globe que nous habitons, ſeroit-il le meilleur des mondes infinis, dont l'Univers eſt compoſé ? Comment concilier la bonté de Dieu avec le malheur de tant de créatures raiſonnables ? Un Roi paſſeroit-il pour bon, pour juſte, s'il ſacrifioit un million

d'hommes à ſes caprices pour le bonheur d'un ſeul ? & encore quel bonheur !

Du ſyſtême des *Manichéens*, & de ſon abſurdité.

Si l'ordre qui regne dans la Nature & les loix du mouvement, prouvent l'exiſtence d'un Légiſlateur, Auteur de cet ordre ; les *Manichéens* ont conclu du mal phyſique & du mal moral, qu'un adverſaire puiſſant, qui l'emporte ſouvent ſur Dieu même, s'oppoſoit aux deſſeins de la ſageſſe infinie.

» Je vous avoue (dit un Philoſophe Ma-
» nichéen dans M. de Voltaire (*a*)), qu'en
» jetant la vue ſur ce globe, ou plutôt
» ſur ce globule, je penſe que Dieu l'a
» abandonné à quelque être malfaiſant ; je
» n'ai guere vu de ville qui ne deſirât la
» ruine de la ville voiſine, point de fa-
» mille qui ne voulût exterminer quelque au-
» tre famille. Par-tout les foibles ont en exé-
» cration les puiſſans, devant leſquels ils
» rampent, & les puiſſans les traitent comme
» des troupeaux dont ils vendent la laine & la
» chair. Un million d'aſſaſſins enrégimentés,
» courant d'un bout de l'Europe à l'autre,
» exercent le meurtre & le brigandage avec
» diſcipline pour gagner du pain, parce qu'il
» n'y a pas de métier plus honnête ; & dans
» les villes qui paroiſſent jouir de la paix, &

(*a*) Candide, chap. 20.

» où les Arts fleuriſſent, les hommes ſont dé-
» vorés de plus d'envie, de ſoins & d'inquié-
» tudes, qu'une ville aſſiégée n'éprouve de
» fléaux. Les chagrins ſecrets ſont encore plus
» cruels que les miſeres publiques..... «

Voilà encore l'objection du mal phyſique & du mal moral qui reparoît dans toute ſa force.

Mais de prétendre qu'il exiſte deux êtres néceſſaires indépendans l'un de l'autre, l'un, auteur du bien, l'autre, auteur du mal; c'eſt un ſyſtême trop abſurde pour nous en occuper: comme ſi l'Être néceſſaire n'étoit pas bon par nature: comme ſi tout être ne tendoit pas eſſentiellement à ſa propre conſervation & à ſon bonheur. Un être ne peut donc être méchant que par impuiſſance, par le deſir de s'élever par l'oppreſſion des autres, ou par la poſſeſſion excluſive de biens inſuffiſans pour ſatisfaire aux deſirs de tous; ce qui ne peut, ſous aucun point de vue, convenir à l'Être qui exiſte par lui-même, au principe de tous les êtres.

§. IV.

Qu'il eſt abſurde en admettant l'exiſtence d'un Dieu, de nier ſa Providence univerſelle.

Expoſé & réfutation de ce ſyſtême.

(*a*) » IL y avoit dans le voiſinage de » Conſtantinople, (dit M. de Voltaire dans un » Roman philoſophique où il a mis le ſyſtême » de Leibnitz en action), un Derviche très- » fameux qui paſſoit pour le meilleur Philo- » ſophe de la Turquie; ils allerent le con- » ſulter. Pangloſſ porta la parole, & lui dit: » Maître, nous venons vous prier de nous » dire pourquoi un auſſi étrange animal que » l'homme a été formé ?

» De quoi te mêles-tu, dit le Derviche, » eſt-ce là ton affaire ? — Mais mon Révérend » Pere, dit Candide, il y a horriblement de » mal ſur la terre. Qu'importe, dit le Der- » viche, qu'il y ait du mal ou du bien. Quand » Sa Hauteſſe envoie un vaiſſeau en Egypte, » s'embarraſſe-t-elle ſi les ſouris qui ſont dans » le vaiſſeau, ſont à leur aiſe ou non? — Que » faire donc, dit Pangloſſ ? Te taire, dit le » Derviche..... «

Ce ſyſtême eſt celui des Athées de notre

(*a*) Candide, chap. 30.

ſiecle, à la ſeule différence que le Derviche place au deſſus de la matiere un Être tellement élevé, qu'il ne peut, ou qu'il ne veut s'occuper de détails auſſi minutieux pour lui, que le bonheur ou le malheur des hommes; au lieu que nos Sages écartent entiérement cet Être ſuprême, comme inutile, pour y ſubſtituer le mouvement d'une nature inſenſible, la néceſſité, l'ordre invariable du deſtin, ce qui revient à peu près au même; car, il eſt contradictoire de ſuppoſer un Être infini, & de lui refuſer le pouvoir & la volonté de faire le bonheur de tous, ſans être fatigué par les détails de l'adminiſtration univerſelle; comme ſi l'Être infini pouvoit être borné dans ſes connoiſſances & dans ſes vues; comme s'il étoit ſuſceptible de travail & de peine, qui ſont les ſuites de l'infirmité de notre nature.

§. V.

Si l'homme a tort de ſe regarder comme la plus excellente créature qui exiſte ſur la terre, & de l'avantage que les Athées *tirent de cette ſuppoſition qu'ils n'admettent pas.*

De l'opinion que l'homme a de l'excellence de ſa na-

Vous vous faites, nous dit-on, le centre de l'Univers. — J'ai tort, ſi ma vanité me porte à croire qu'il n'exiſte pas d'êtres ſupérieurs à

ture. On reprend quelques vérités démontrées.

moi dans le monde. Je vous ai prouvé que nous ne connoiſſions parfaitement, ni l'eſſence de la *matiere*, ni celle de l'être qui penſe, que je nomme *Eſprit* : pourquoi n'exiſteroit-il pas une communication entre ces deux êtres qui me ſeroit inconnue ? Quand je jette les yeux ſur les animaux qui m'environnent, je trouve entr'eux & moi des reſſemblances & des différences marquées, des nuances caractériſées. La Religion Chrétienne, la Religion Juive, le Paganiſme même reconnoiſſent des êtres intelligens ſupérieurs à l'homme, qui rempliſſent l'eſpace immenſe qui ſe trouve entre l'homme & l'Être infini ; tels étoient chez les Grecs & les Romains, les demi-Dieux, les Génies, les Dieux infernaux ; & tels ſont chez les Juifs, & parmi nous, les Anges & les Démons. La raiſon ne m'apprend rien ſur l'exiſtence de ces êtres ; mais quand je juge par analogie avec ce que je connois, je ne trouve pas que cette exiſtence contrediſe ma raiſon. J'aurois donc tort de me faire le centre de l'Univers, & de ſuppoſer l'Être infini uniquement occupé de moi. Toutefois quand je veux connoître les autres êtres, je ne le peux que par les relations qu'ils ont avec moi, & par les connoiſſances que le ſens intime me donne de mon exiſtence ; c'eſt une vérité

premiere que je vous prie de ne jamais perdre de vue. Suis-je déraiſonnable de refuſer de m'abaiſſer juſqu'à me ſuppoſer indigne des penſées de l'Être infini ? Je vous ai prouvé que cette idée tendroit à dégrader l'Être ſuprême : mais eſſayons de nous mettre à notre place, je ne dis pas dans l'Uunivers ; car les habitans des autres globes, s'il en exiſte, nous ſont entiérement inconnus : mais ſur le globe ou globule que nous habitons. Je n'employerai ici que les réflexions du Citoyen de Geneve.

Réflexions tirées de l'Émile, ſur la prééminence de l'homme.

(*a*) » Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la Nature de Dieu, que » je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires ; un homme ſage ne doit » s'y livrer qu'en tremblant, aſſûré qu'il n'eſt » pas fait pour les approfondir.

» Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtence, » je reviens à moi, & je cherche quel rang » j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je peux examiner (*b*). Je me » trouve inconteſtablement au premier par

(*a*) Emile, converſation du Vicaire Savoyard.

(*b*) Tout ceci eſt tiré de Cicéron, *de Natura Deorum*, Liv. 2, n°. 53, & ſuivans. *Quorum igitur causâ quis di-*

» mon eſpece ; car, par ma volonté & par les » inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour » l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur » tous les corps qui m'environnent, pour » me prêter, ou me dérober, comme il me » plaît, à leur action, qu'aucun d'eux n'en » a pour agir ſur moi malgré moi, par la ſeule » impulſion phyſique ; & par mon intelli- » gence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur » le tout. Quel Être ici bas, hors l'homme, » ſait obſerver tous les autres, meſurer, cal- » culer, prévoir leurs mouvemens, leurs » effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſenti- » ment de l'exiſtence commune à celui de ſon » exiſtence individuelle ? Qu'y a-t-il de ſi ri- » dicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi » je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à » lui ?

» Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi » de la terre qu'il habite ; car, non-ſeulement » il dompte les animaux, non-ſeulement il » diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais » lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il

---

xerit effectum eſſe mundum, &c ? Balbus, Stoïcien, en réfutant Velleius, développe en cet endroit le méchaniſme du corps humain, qu'il eſt impoſſible d'attribuer à une nature aveugle, & au n. 60, juſqu'au n. 65. Il explique les avantages que l'homme a ſur les autres animaux, par la raiſon.

» s'approprie encore par la contemplation,
» les aſtres même dont il ne peut approcher.
» Qu'on me montre un autre animal ſur la
» terre qui ſache faire uſage du feu, & qui
» ſache admirer le ſoleil. Quoi ! je puis ob-
» ſerver, connoître les êtres & leurs rapports ;
» je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté,
» vertu ; je puis contempler l'Univers, m'é-
» lever à la main qui le gouverne ; je puis
» aimer le bien, le faire, & je me compare-
» rois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte
» philoſophie qui te rend ſemblable à elles !
» Ou plutôt, tu veux en vain t'avilir ; ton
» génie dépoſe contre tes principes ; ton cœur
» bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus
» même de tes facultés prouve leur excel-
» lence en dépit de toi.

» Pour moi qui n'ai point de ſyſtême à ſou-
» tenir, moi homme ſimple & vrai, que la
» fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aſ-
» pire point à l'honneur d'être chef de ſecte ;
» content de ma place dans l'ordre des êtres,
» que pourrois-je choiſir de plus que d'être
» homme ?

» Cette réflexion m'enorgueillit moins
» qu'elle ne me touche ; car, cet état n'eſt
» point de mon choix, & il n'étoit pas dû au
» mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore.

» Puis-je me voir ainſi diſtingué, ſans me fé-
» liciter de remplir ce poſte honorable, & ſans
» bénir la main qui m'y a placé ? De mon pre-
» mier retour ſur moi, naît dans mon cœur
» un ſentiment de reconnoiſſance & de béné-
» diction pour l'auteur de mon eſpece, & de
» ce ſentiment mon premier hommage à la
» Divinité bienfaiſante. J'adore la Puiſſance
» ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bien-
» faits (*a*). *Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne*
» *ce culte*, il m'eſt dicté par la Nature elle-
» même : n'eſt-ce pas une conſéquence de l'a-
» mour de ſoi, d'honorer ce qui nous pro-
» tege, & d'aimer ce qui nous veut du
» bien ?.....« Je ne m'occuperai pas plus

(*a*) *N. B.* Ceci eſt relatif à l'opinion qui n'admet d'autre Religion que la Religion naturelle.

Je me propoſe d'examiner par la ſuite s'il n'étoit pas néceſſaire que Dieu preſcrivît aux hommes un culte qui leur rappellât perpétuellement leur dépendance de l'Être ſuprême. Cette preuve ſera faite, ſi je démontre que toutes les objections qu'on forme contre la révélation, ne ſont qu'un cercle qui roule ſur cette difficulté inexplicable, dans tous les ſyſtêmes, de l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral, & que cette difficulté eſt moindre pour ceux qui admettent la révélation, telle que la Religion Chrétienne nous la préſente.

long-temps de cette queſtion, à laquelle j'aurai occaſion de revenir.

Arrêtez, nous dit-on ; ne voyez-vous pas que plus vous relevez la Nature humaine, plus vous rendez inexplicable la difficulté qui réſulte de l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral, plus il ſera évident qu'une nature inſenſible, un deſtin aveugle gouverne tous les événemens, puiſque le Roi de tous les êtres qui ſont ſur la terre, l'homme eſt expoſé aux caprices perpétuels de l'irréſiſtible néceſſité ; qu'aucun homme n'eſt heureux ; qu'il en eſt qui ſont éternellement malheureux ; que preſque tous ſont eux-mêmes les auteurs des maux qu'ils ſouffrent, par les fautes & les crimes dans leſquels leurs paſſions, & cette funeſte liberté que vous leur attribuez les précipitent : n'eſt-il pas plus naturel de penſer que cette liberté qui ſuppoſeroit un être cruel & injuſte au deſſus de la matiere, n'exiſte que dans notre imagination, que l'homme n'eſt qu'une machine organiſée, forcée de ſuivre les impreſſions & les mouvemens qu'il reçoit de la Nature, que la complication de cette machine eſt la ſeule cauſe qui nous

D'une objection à laquelle on répondra dans le §. ſuivant.

empêche d'appercevoir le reſſort qui la met en mouvement (*a*).

§. VI.

Que le ſyſtême de nos Athées eſt contradictoire, & qu'il ne répond pas à la difficulté qu'on examine dans ce chapitre. Cercle dans lequel l'eſprit humain s'égare, lorſqu'il veut ſonder les profondeurs de l'infini.

Ce ſyſtême coupe le nœud gordien, sans le réſoudre. Difficultés qu'il préſente.

CE ſyſtême coupe le nœud gordien, au lieu de le réſoudre; mais la prétendue ſolution de nos Sages ne préſente-t-elle pas des difficultés

---

(*a*) *N. B.* C'eſt l'argument du ſceptique, Cotta dans le traité de Cicéron, *de Naturâ Deorum*, liv. 3 n. 26, & ſuivans. *Nequaquam igitur ita ibit*, &c. ..... juſqu'au n. 39. *Hæc fere dicere habui de Naturâ Deorum, non ut eam tollerem, ſed ut intelligeretis quam eſſet obſcura, & quam difficiles exitus haberet.* » Voilà ce que j'avois à vous dire » ſur la Nature des Dieux, non que je nie leur exiſtence, » mais pour vous faire connoître les difficultés qui en ré- » ſultent; « & au n. 39, Cicéron préſente dans toute ſa force l'argument tiré du mal phyſique, & ſur-tout du mal moral : *itaque aut neſcit quid poſſit, aut negligit res humanas, aut quid ſit optimum non poteſt judicare :* » (ſi Dieu » qui peut tout, ſouffre le mal) ou il ne connoît pas l'éten- » due de ſon pouvoir, ou il néglige d'en faire uſage, ou » il ne peut diſcerner ce qui eſt le plus utile aux hommes.

Balbus répond dans un autre lieu du même traité, que le

plus grandes, des contradictions plus évidentes,

---

mal physique est une suite des élémens dont le monde est composé, ce qui est conforme au système des Stoïciens qui croyoient la matiere éternelle : je me propose d'examiner, par la suite, quelle est la force de cet argument, & de le refuter.

Cotta insiste au n. 31, sur le mal moral : » *Sed urgetis* » *identidem hominum esse istam culpam, non Deorum.....* » *In hominum vitiis ais esse culpam..... Eam dedisses* » *rationem qua vitia culpamque excluderet ? Ubi igitur locus* » *fuit errori Deorum ?* « Vous m'objectez que ces crimes » viennent des hommes, non des Dieux..... Vous leur » eussiez donné une raison incapable de vices & de fautes ? » Car, la nature des Dieux ne permet pas de leur supposer » quelque erreur. « La réponse est dans la liberté que le Septique Cotta n'osoit refuser à l'homme, & dans le cri de la conscience. N. 35. *Invita in hoc loco versatur oratio, videtur enim authoritatem afferre peccandi ; rectè videtur, nisi & virtutis & vitiorum, sine ulla divina ratione, grave ipsius conscientiæ pondus esset, quâ sublatâ, jacent omnia.* » C'est à regret que je propose ces argumens, qui » semblent autoriser les crimes des hommes. L'objection » seroit sans replique, si la conscience n'étoit pas en nous » un juge sévere, qui, sans le secours de la Divinité, nous » met en état de distinguer la vertu du vice, le seul frein » qui puisse arrêter les mortels «. Telle étoit l'opinion des anciens.

» Que Jupiter, dit Horace, me donne la vie & les ri- » chesses ; je me donnerai à moi-même l'équité «.

Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo.

Horace, Epit. 18.

que celles qui réſultent du mal phyſique & du mal moral dans le ſyſtême religieux ?

Contradiction avec ce ſens intime, & avec tous principes de morale.

Je crois avoir prouvé que le fataliſme contredit le ſens intime que nous avons de notre liberté ; que dès-lors, il nous plonge dans toutes les abſurdités du Pyrrhoniſme, en nous privant du ſeul guide que la Nature nous ait donné pour parvenir à la connoiſſance de la vérité, le ſentiment de notre propre exiſtence. J'ai obſervé les contradictions, dans leſquelles les défenſeurs de ce ſyſtême ſont forcés de tomber, lorſqu'ils nous tracent des regles d'éducation, de morale, de légiſlation, de politique, analogues à la nature de l'homme (*a*) : *Cet être matériel*, ſelon leur définition, *organiſé, conformé de maniere à ſentir, à penſer, à être modifié de certaines façons propres à lui ſeul, à ſon organiſation, aux combinaiſons particulieres des matieres qui ſe trouvent renfermées en lui*..... (*b*) *Cette*

Mais ſi vous tenez votre être de la Divinité, n'eſt-ce pas d'Elle que vous tenez cette conſcience qui vous fait diſtinguer le juſte de l'injuſte, qui vous rappelle par ſes remords, du ſentier du vice dans lequel votre imprudence ou vos paſſions vous avoient engagé ? De quel droit vous plaignez-vous de l'excellence de votre Nature ?

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 1, chap. 6, pag. 80. Voyez ci-deſſus, ſect. 1re.

(*b*) *Ibid.* Chap. 7, pag. 101.

harpe qui rend des ſons par elle-même, & ſe demande enſuite qui les lui fait rendre, qui ne voit pas qu'elle ſe pince elle-même, & qu'elle eſt pincée par tout ce qui la touche. Un tel être eſt-il ſuſceptible d'une morale?

Mettons à l'écart ces réflexions développées avec étendue dans la premiere Partie de cet ouvrage, pour nous borner à conſidérer l'objection que l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral fournit à ſes défenſeurs.

On rapproche les argumens reſpectifs, & on les compare.

L'ordre que je vois regner dans la Nature, la deſtination de tous les êtres pour un but commun, leur propre conſervation, & celle du tout, le ſentiment de ma liberté, la connoiſſance de l'honnête & de l'utile que nous acquérons par la contemplation de nous-mêmes, par la réflexion ſur la place que nous occupons dans la ſociété, ſur nos devoirs envers nos ſemblables, toutes ces preuves réunies m'ont démontré l'exiſtence d'un Être ſuprême à tout ce que mes ſens me préſentent, qui regle la marche de l'Univers, qui m'a donné les facultés dont je jouis pour me connoître moi-même, pour découvrir ce qui m'eſt le plus utile, & parvenir juſqu'à la connoiſſance de lui-même, autant que mes foibles lumieres peuvent l'appercevoir.

Vous concluez, au contraire, du déſordre

qui regne dans la Nature, des révolutions qu'éprouvent tous les êtres & l'homme en particulier, des inconſéquences que j'apperçois dans le monde, de l'abus que l'homme fait ſi ſouvent de ſa liberté pour ſon propre malheur & pour celui de ſes ſemblables, des crimes qui couvrent la face de la terre, qu'il n'eſt aucune Loi, aucun Légiſlateur éternel, que l'homme moral eſt une chimere, que tout eſt phyſique dans le monde, & que tous les mouvemens de la Nature ſont déterminés par une nature aveugle, par une *force occulte*, *par des propriétés*, *des eſſences*, *des énergies* qu'il vous eſt impoſſible de définir.

Qui de nous raiſonne plus conſéquemment ?

Que le tout ne peut avoir de but ; objection qui roule ſur une équivoque.

» Pour être à portée, dites-vous, de » juſtifier la Providence, des maux, des » vices, des déſordres que nous voyons dans » le tout que l'on ſuppoſe ſon ouvrage; il » faudroit connoître le but du tout. Or, le » tout ne peut avoir un but, une tendance » vers une fin; il ne ſeroit plus le tout. «

Ainſi, ſelon vous, tous les êtres ſont régis par le pur *haſard*, ſans aucune deſtination qui leur ſoit propre. Je ſais que ce mot *haſard* vous choque; cependant, quel mot trouverez-vous dans aucune langue pour exprimer

ce

ce qui agit ſans *but*, ſans *deſtination*, ſans *loi*, ſans *regle ?* — *Si le tout avoit un but, une tendance vers une fin, il ne ſeroit pas le tout.* — Ne voyez-vous pas que ce raiſonnement ne roule que ſur une miſérable équivoque ? L'Être néceſſaire, l'Être exiſtant par lui-même, eſt infini par eſſence : qui auroit pu le borner ? Un être créé ? Cela eſt impoſſible. Un autre être exiſtant par lui-même ? Cette propoſition renferme contradiction dans les termes : ſi l'être néceſſaire a un concurrent, l'un des deux n'eſt pas néceſſaire, un ſeul Être infini ayant pu faire tout ce qui exiſte ; ſi la matiere étoit l'Être néceſſaire, il n'exiſteroit rien que de matériel, & la matiere ſeroit infinie ; elle n'auroit donc point de *fin*, point de *bornes*, point de *limites ;* elle n'auroit donc pas de *but*, c'eſt-à-dire, de *déſtination ;* s'il en étoit ainſi, le lien commun réſulteroit du concours fortuit des parties de matiere ; mais rien ne ſeroit ſtable, rien ne ſeroit réglé dans l'Univers. Vous convenez vous-même dans un autre lieu, que tous les êtres ont une deſtination, une tendance vers leur propre conſervation & celle du tout : il faut copier vos expreſſions pour faire mieux ſentir la contradiction qui regne dans votre ſyſtême.

L'Auteur du Syſtême de la Nature, eſt forcé de reconnoître une ſérie de mouvemens tendans à une même fin. Contradiction.

» L'ordre, dites-vous (*a*), dans ſa ſignifi-
» cation primitive ne ſignifie, ne repréſente
» qu'une façon d'enviſager & d'appercevoir
» avec facilité *l'enſemble & les différens rap-*
» *ports d'un tout*, dans lequel nous trouvons
» par ſa façon d'agir, une certaine confor-
» mité avec la nôtre..... Si l'on veut
» appliquer l'ordre à la Nature, cet ordre ne
» ſera qu'une ſuite d'actions ou de mouve-
» mens que nous jugeons conſpirer à une fin
» commune; ainſi dans un corps qui ſe meut
» l'ordre eſt la ſérie, la chaîne des actions, ou
» des mouvemens propres à le conſtituer ce
» qu'il eſt, & à le maintenir dans ſon exiſ-
» tence actuelle : *l'ordre relativement à la Na-*
» *ture entiere eſt la chaîne des cauſes & des effets*
» *néceſſaires à ſon exiſtence active, & au main-*
» *tien de ſon exiſtence actuelle..... Tous*
» *les êtres particuliers dans le rang qu'ils oc-*
» *cupent, ſont forcés de concourir à ce but* «.

Le tout, la Nature entiere a donc un *but*, la conſervation de ſon *enſemble éternel*, de ſon exiſtence. Chacun des êtres qui la compoſent concourent *à ce but* par la tendance vers leur propre conſervation; ce qui ſuppoſe, quelques efforts que vous faſſiez pour diſſimuler

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 1, pag. 56, 57 & 58.

cette conſéquence, un ordre, un plan, une deſtination commune de tous les êtres : or, c'eſt cet ordre, cette deſtination qui ne peut exiſter ſans une loi dictée par une intelligence dont une matiere inſenſible, incohérente eſt incapable.

(*a*) » Le déſordre, (dites-vous) n'eſt qu'un » terme relatif fait pour déſigner les actions » ou les mouvemens par leſquels des êtres » particuliers ſont néceſſairement altérés & » troublés dans leur façon d'exiſter inſtanta- » née ; & forcés de changer de façon d'agir, » ſans qu'aucune de ces actions, aucun de ces » mouvemens puiſſent un ſeul inſtant contre- » dire ou déranger l'ordre général de la Na- » ture, de laquelle tous les êtres tiennent » leur exiſtence, leurs propriétés, leurs » mouvemens particuliers. Le déſordre pour » un être, n'eſt que ſon paſſage à un ordre » nouveau, à une nouvelle façon d'exiſter qui » entraîne néceſſairement une nouvelle ſuite » d'actions ou de mouvemens différens de » ceux dont cet Être ſe trouvoit précédem- » ment ſuſceptible «.

Prenez garde, Monſieur, que vous ne retombiez, par ces définitions, dans le ſyſtême

(*b*) Syſt. de la Nat. *Ibid.*

de l'Optimiſme, ou dans celui du Derviche de M. de Voltaire, ſans vous tirer de l'objection que le *but*, la *tendance* de tous les êtres à leur propre conſervation, & à celle de *l'enſemble univerſel*, démontrent l'exiſtence d'un Être ſupérieur à la matiere, beaucoup mieux que ce que nous nommons le *déſordre*, le *mal phyſique* & *le mal moral* ne combattent cette exiſtence.

Cercle dans lequel l'eſprit humain s'égare. Réſumé de ce chapitre.

Remarquez le cercle que parcourt l'eſprit humain, lorſqu'il veut ſonder des abymes inacceſſibles à tout être borné.

Les Egyptiens, & après eux les Grecs & les Romains, d'accord en ce point avec la Religion Juive & le Chriſtianiſme, ont cru que les déſordres de la Nature, tant au phyſique, qu'au moral, démontroient un Dieu irrité qui puniſſoit les hommes d'un crime qui avoit affecté toute la race.

Pythagore a eſſayé de ſe tirer des difficultés que renferme cette explication, par le ſyſtême de la *Métempſycoſe*, & il n'a fait qu'augmenter l'embarras.

Manès admet deux principes éternels; l'un du bien, l'autre du mal; & ce ſyſtême renferme des abſurdités plus grandes.

Leibnitz, diſciple de Deſcartes, eſſaya de démontrer *à priori*, que tout étoit bien & le

mieux poſſible, parce qu'il ſeroit contradictoire que l'ouvrage d'un Être infini fût autre que le meilleur poſſible ; mais une expérience trop journaliere, prouve l'illuſion de ce ſyſtême.

Quelques Philoſophes ont ſuppoſé que Dieu étoit trop grand, & l'homme trop petit pour concevoir que l'Être infini s'occupât des intérêts, des beſoins & des actions des hommes ; c'eſt admettre dans Dieu une impuiſſance & un défaut de lumieres contradictoires avec ſon eſſence.

Quelques Sages de notre ſiecle nient l'exiſtence de Dieu, parce que ſes opérations paſſent leur intelligence. Mais vous êtes obligé dans ce ſyſtême de ſoumettre la Nature entiere à des loix inconnues, à des qualités occultes qui ſont des effets ſans cauſes : l'ordre qui regne dans l'Univers, l'intelligence qui ſe manifeſte de toutes parts, les regles immuables auxquelles la matiere eſt aſſujettie, enfin le ſentiment intime qui vous inſtruit de votre liberté, deviennent pour vous des contradictions plus révoltantes, que le mal phyſique & le mal moral n'offrent de difficultés à vos adverſaires.

O homme ! qui es-tu pour ſonder ce myſtere impénétrable ? Tu ne connois l'infini que par la réflexion ſur le fini ; tes ſens étant bor-

nés, ne peuvent te repréſenter un être ſans bornes; je ne dis pas ſeulement en intelligence, en ſageſſe, en puiſſance, mais en étendue, en durée (*a*). Ces difficultés ne t'arrêteront pas cependant, ſi tu écoutes ta raiſon. C'eſt elle qui t'apprendra que l'Être infini ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, ſi la vue d'un être borné pouvoit ſaiſir l'enſemble de ſa nature & de ſes opérations. Quel excès de délire te porteroit à nier ce que tu vois clairement, les conſéquences immédiates du ſentiment de ton exiſtence, parce qu'il en réſulte des difficultés inſolubles à ton intelligence! Ce principe unique doit donc ſuffire pour calmer tes vaines inquiétudes.

(*a*) M. Loke, liv. 2, chap. 17, démontre que notre eſprit ne peut ſe repréſenter un infini, même en étendue, ni en durée; d'où il tire cette conſéquence que nous n'avons l'idée de l'infini, que par la réflexion que nous faiſons ſur les objets bornés qui frappent nos ſens.

CHAPITRE IV.

DE la réponſe la plus vraiſemblable aux objections qu'on tire de l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral.

§. I.

Sentiment de M. Rouſſeau ſur cette queſtion, comparé à l'Optimiſme de Leibnitz.

(a) » QUAND, pour connoître ma place in- Comment concilier le mal moral avec la bonté & la puiſſance de Dieu ?
» dividuelle dans mon eſpece, j'en conſidere
» les divers rangs & les hommes qui les rem-
» pliſſent ; que deviens-je ? Quel ſpectacle !
» Où eſt l'ordre que j'avois obſervé ? Le ta-
» bleau de la Nature ne m'offroit qu'harmo-
» nie & proportion, celui du genre humain
» ne m'offre que confuſion & déſordre ! Le
» concert regne entre les élémens, & les
» hommes ſont dans le chaos ! Les animaux
» ſont heureux ; leur roi ſeul eſt miſérable. O
» ſageſſe ! où ſont tes loix ? O Providence !
» eſt-ce ainſi que tu régis le monde ? Être
» bienfaiſant, qu'eſt devenu ton pouvoir. Je
» vois le mal ſur la terre. Croiriez-vous, mon

(a) Emile, liv. 4, converſation du Vicaire Savoyard.

» bon ami, que de ces triſtes réflexions & de » ces contradictions apparentes, ſe formerent » dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame » qui n'avoient point réſulté juſques-là de mes » recherches (*a*). ..... «

» Le principe de toute action eſt dans la vo- » lonté d'un être libre. On ne ſauroit remon- » ter au delà : ce n'eſt pas le mot de *liberté* » qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de *néceſſité*. » Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne » dérive pas d'un principe actif, c'eſt vrai- » ment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt » tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a » point de premiere impulſion, ou toute pre- » miere impulſion à une cauſe antérieure, & il » n'y a point de véritable volonté ſans liberté ; » l'homme eſt donc libre dans ſes actions..... » Si l'homme eſt libre & actif, il agit de lui- » même; *tout ce qu'il fait librement n'entre point* » *dans le ſyſtême ordonné par la Providence*, & » *ne peut lui être imputé* (*b*) : elle ne veut

(*a*) Je paſſe ce qui regarde la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, qui ſeront l'objet d'un chapitre exprès de ma troiſieme Partie.

(*b*) *N. B.* Remarquez que le Vicaire Savoyard, dit *ordonné*, non *prévu* ; car, la préſcience univerſelle eſt un attribut eſſentiel de la Divinité : mais cette préſcience ne gêne pas la liberté. Comment Dieu prévoit-il les actions

» point le mal que fait l'homme, en abuſant
» de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne
» l'empêche pas de le faire, ſoit que de la part
» d'un être ſi foible, ce mal ſoit nul à ſes yeux,
» ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa
» liberté, & faire un mal plus grand en dé-
» rangeant ſa nature. Elle l'a fait libre afin
» qu'il fît, non le mal, mais le bien, par choix.
» Elle l'a mis en état de faire ce choix en
» uſant bien des facultés dont elle l'a doué ;
» mais elle a tellement borné ſes forces, que
» l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe ne peut
» troubler l'ordre général. Le mal que l'homme
» fait retombe ſur lui ſans rien changer au
» ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſ-
» pece humaine elle-même ne ſe conſerve
» malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que
» Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt
» murmurer de ce qu'il l'a fait d'une nature
» excellente, de ce qu'il met à ſes actions la
» moralité qui les ennoblit, & qu'il lui donne
» droit à la vertu..... Que pouvoit de plus
» en notre faveur la Puiſſance divine elle-
» même ? Pouvoit-elle mettre la contra-

---

d'un être libre ? Je l'ignore ; car je ne trouve rien dans ma nature qui puiſſe me l'apprendre, & je ne ſais rien que par la réflexion que je fais ſur le ſentiment de ma propre exiſtence. ; c'eſt un principe qu'il ne faut pas perdre de vue.

» diction dans notre nature, & donner le
» prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le
» pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empê-
» cher l'homme d'être méchant, falloit-il le
» borner à l'inſtinct & le faire bête ? Non,
» Dieu de mon ame, je ne te reprocherai ja-
» mais de l'avoir faite à ton image, afin que
» je fuſſe libre, bon & heureux comme toi ?

Le mal phyſique n'eſt tel que par l'abus de nos facultés.

» C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend
» malheureux & méchans. Nos chagrins, nos
» ſoucis & nos peines nous viennent de nous.
» Le mal moral eſt inconteſtablement notre
» ouvrage ; & le mal phyſique ne ſeroit rien
» ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſen-
» ſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que
» la Nature nous a fait ſentir nos beſoins ? La
» douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que
» la machine ſe dérange, & un avertiſſement
» d'y pourvoir ? La mort..... les méchans
» n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ?
» Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La
» mort eſt le remede aux maux que vous vous
» faites. La Nature a voulu que vous ne ſouf-
» friſſiez pas toujours. Combien l'homme vi-
» vant dans la ſimplicité de la nature, eſt
» ſujet à peu de maux ! Il vit preſque ſans
» maladies, ainſi que ſans paſſions, & ne pré-
» voit ni ne ſent la mort. Quand il la ſent,

» ſes miſeres la lui rendent deſirable : dès-
» lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous
» nous contentions d'être ce que nous ſom-
» mes, nous n'aurions point à déplorer notre
» ſort ; mais pour chercher un bien imagi-
» naire, nous nous donnons mille maux réels.
» Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouf-
» france, doit s'attendre à beaucoup ſouffrir.
» Quand on a gâté ſa conſtitution par une
» vie déréglée, on la veut rétablir par des re-
» medes. Au mal qu'on ſent, on ajoute celui
» qu'on craint ; la prévoyance de la mort la
» rend horrible & l'accélere : plus on la veut
» fuir, plus on la ſent, & l'on meurt de
» frayeur durant toute ſa vie, en murmurant
» contre la nature des maux qu'on s'eſt faits en
» l'offenſant.

Conſéquences des vérités expoſées

» Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ;
» cet auteur, c'eſt toi-même. Il n'exiſte point
» d'autre mal que celui que tu te fais, ou que
» tu ſouffre, & l'un & l'autre vient de toi.
» Le mal général ne peut être que dans le
» déſordre ; & je vois dans le ſyſtême du
» monde un ordre qui ne ſe dément point.
» Le mal particulier n'eſt que le ſentiment de
» l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme
» ne l'a pas reçu de la nature, il ſe l'eſt
» donné ; la douleur a peu de priſe ſur qui-

» conque ayant réflechi, n'a ni ſouvenir ni » prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, » ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ou- » vrage de l'homme, & tout eſt bien «.

Combien ce ſyſtême differe de l'Optimiſme de *Leibnitz*.

Nous voilà, me direz-vous, ramenés à l'Optimiſme de *Leibnitz* ! — Point du tout ; car ce Philoſophe eſſaye de concilier la liberté de l'homme avec une néceſſité abſolue, ce qui eſt impoſſible & contradictoire, ce qui rend Dieu l'Auteur, non-ſeulement du mal phyſique, mais de tout le mal moral occaſionné par nos paſſions ; au lieu que le Citoyen de Geneve ne voit dans le mal phyſique que des effets particuliers réſultans de l'ordre immuable de la Nature, la conſéquence des propriétés de la matière. Nous plaindre de ces maux que l'imagination exagere à nos yeux, & que nous rendons plus cuiſans par nos paſſions, par nos préjugés, par nos inquiétudes, c'eſt murmurer contre l'ordre éternel, contre la nature des êtres, que la Toute-puiſſance divine n'a pu changer. Le mal moral eſt l'abus que les hommes font de leur liberté. — Préſent funeſte : — Oui, par votre faute ; mais qui ne doit pas exciter vos murmures contre celui qui vous l'a fait ; car il ne tenoit qu'à vous de n'en pas abuſer ; c'eſt dans cette liberté que conſiſte l'excellence de notre nature.

§. II.

Que le plaiſir & la douleur partent de la même ſource ; que nos paſſions ne nous nuiſent, que par l'abus que nous en faiſons, abus qu'il eſt injuſte d'imputer à la Divinité. Cauſes de la multiplicité de ces abus ; elles nous conduiſent à la néceſſité d'une Religion révélée.

On développe l'opinion de M. Rouſſeau, par quelques définitions de M. Loke, du *plaiſir* & de la *douleur*.

CES vérités vous paroîtront plus ſenſibles, ſi vous y joignez quelques réflexions qui n'ont été qu'indiquées par le Citoyen de Geneve ; & que M. Loke a plus développées (*a*).

Le ſentiment n'eſt pas ſuſceptible de définition, c'eſt le don de la Nature ou de ſon Auteur, par lequel nous parvenons à la connoiſſance de nous-mêmes, & des autres êtres, par les relations ou l'analogie qu'ils ont avec nous. *Le plaiſir & la douleur* ne ſe connoiſſent donc que par l'expérience. Si vous l'écoutez, elle vous apprendra que ces deux ſentimens ſi contradictoires en apparence, ont une liaiſon tellement intime, qu'ils ne different l'un de l'autre, que pour la meſure & le degré de la ſenſation. C'eſt ainſi que l'appétit porté à

(*a*) Traité de l'entendement humain, Liv. 2, chap. 20.

l'excès, devient *douleur*. Cet affaiſſement qu'on nomme *faim*, n'eſt autre que l'excès de cette ſenſation délicate qui aſſaiſonne nos mets. Prolongez, augmentez ce chatouillement qu'occaſionne la ſenſation du *tact*, ſource des plaiſirs qui nous affectent le plus vivement, il excitera en vous les douleurs les plus vives & les plus inſupportables : je pourrois parcourir ainſi toutes les ſenſations. Souvent l'habitude nous fait trouver du plaiſir dans les choſes qui nous paroiſſoient le plus déſagréables ; il y a quelques goûts que nous n'acquerrrons que par l'habitude, après avoir ſurmonté une premiere répugnance. Notre délicateſſe nous rend ſenſibles à des mouvemens qui ne feroient aucune impreſſion ſur d'autres, & ſouvent elle convertit en douleur pour l'un, ce qui eût donné du plaiſir à d'autres. Il n'eſt donc pas vrai que le mal phyſique ſoit abſolument & dans toutes les circonſtances indépendant de nous.

De l'*amour* & de la *haine*.

» En réflechiſſant ſur le *plaiſir* & la *douleur* » qu'une choſe préſente ou abſente peut pro» duire en nous (dit M. Loke (*a*)), nous » avons l'idée de ce que nous appelons *amour*... » Au contraire, la réflexion du déſagrément

(*a*) M. Loke. *Ibid.*

» ou de la douleur qu'une choſe préſente ou » abſente peut produire en nous, nous donne » l'idée de ce que nous appelons *haine*..... » Ces idées paſſent facilement des choſes qui » excitent en nous ces ſentimens, aux per- » ſonnes qui nous les fourniſſent, ou qui les » mettent en mouvement «: paſſions utiles, le lien de la ſociété, lorſque nous les contenons dans les bornes de leur deſtination, de rechercher ce qui nous eſt utile, & de fuir ce qui peut nous nuire, principes de tous les crimes, lorſque nous nous y livrons avec excès; c'eſt ordinairement par notre faute qu'elles dominent, par la force que notre imagination & l'habitude de nous y livrer leur a donnée.

Du *deſir* de l'*inquiétude*, de la *crainte*, de l'*eſpérance*.

Le deſir, *l'inquiétude*, *la crainte*, *l'eſpérance* ſont une même paſſion diverſement modifiée par ſon objet. La perſpective d'un objet abſent qui peut nous cauſer du *plaiſir* ou de la *douleur*, la produit; modérée, elle donne du reſſort à l'ame, elle amène le ſuccès; portée à l'excès, elle empoiſonne notre vie, elle trouble la ſociété.

De la *joie* & de la *triſteſſe*.

La joie eſt le ſentiment qui naît de la jouiſſance d'un bien préſent, ou regardé comme tel; elle eſt le charme de la vie, ſi ſa pétu-

lance ne la porte *au délire*. La *triſteſſe* (*a*) eſt une » inquiétude de l'ame, lorſqu'elle penſe » à un bien perdu dont elle auroit pu jouir » plus long-temps, ou quand elle eſt tour- » mentée actuellement «; elle produit les réflexions les plus utiles, ſi l'ame ne s'y abandonne pas entiérement.

De la *colere* & de l'*envie*.

(*b*) » *La colere* eſt cette inquiétude, ou ce » déſordre que nous reſſentons après avoir » reçu quelque injure, & qui eſt accompa- » gné du deſir préſent de nous venger.

(*c*) » *L'envie* eſt une inquiétude de l'ame » cauſée par la conſidération d'un bien que » nous deſirons, lequel eſt poſſédé par une » autre perſonne qui, à notre avis, n'auroit » pas dû l'avoir préférablement à nous «.

Elle ne differe que par le degré de cette émulation qui anime les talens & inſpire les vertus.

(*d*) » Comme ces deux dernieres paſſions, » l'*envie* & la *colere* ne ſont pas ſimplement pro- » duites en elles-mêmes par la douleur ou par » le plaiſir; mais qu'elles renferment certaines » conſidérations de nous-mêmes & des autres,

(*a*) M. Loke. *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.*

jointes

» jointes enſemble ; elles ne ſe rencontrent » point dans tous les hommes, parce qu'ils » n'ont pas tous cette eſtime de leur propre » mérite, ou ce deſir de vengeance qui font » partie de ces paſſions «.

Si vous y faites attention, ce détail ſi court vous développe l'origine de tous les vices & de tous les crimes des hommes. Cette *ambition*, ſource de tant de cruautés & de perfidies, qui livre la tête du *Viſir* à l'aſſaſſin, qui enfonce le poignard dans le cœur d'un ami dont l'élévation nous paroît redoutable, qui ſacrifie des milliers d'hommes à la folie d'un ſeul, qu'eſt-elle autre choſe qu'un deſir exceſſif & déſordonné de la gloire, des commodités & de l'abondance attachées à une condition au deſſus du commun, ou même du plaiſir & de la conſidération ſi légitimes attachés aux occaſions multipliées de faire des heureux ? Cette *avarice* qui réduit le riche à la miſere ; cette *avarice*, ſource de tant d'injuſtices, qu'eſt-elle que la crainte exceſſive de la *douleur*, des incommodités qui accompagnent la pauvreté, ou l'amour des plaiſirs que la richeſſe nous fournit, dont l'avare ſe repaît en idée, même lorſqu'il s'en prive réellement ? Cette *vengeance* que tant d'hommes regardent comme ſi douce, n'eſt-elle pas le délire d'un

Comment les paſſions diverſement dirigées, produiſent les crimes & les vertus ?

homme qui croit trouver un ſoulagement dans le malheur d'autrui, ſans ſonger qu'en envenimant la haine de ſon ennemi il le rend plus redoutable, lorſqu'il pourroit l'acquérir par les bienfaits.

Injuſtice d'imputer à DIEU l'abus que nous faiſons de ſes dons, de la *honte* & des *remords*.

Pourquoi imputer à la Divinité l'abus que nous faiſons volontairement de ſes dons? Elle n'a pas même négligé de nous rappeler à la vertu par la *honte* & le *remords* qui eſt (*a*) » une inquiétude de l'ame, qu'on reſſent quand » on vient à conſidérer qu'on a fait quelque » choſe d'indécent, ou qui peut diminuer » l'eſtime que les autres font de nous «, ſuite inévitable du crime, lorſque l'habitude de le commettre n'a pas étouffé en nous les ſentimens naturels qui empoiſonnent la jouiſſance de l'hypocrite même, quelque étude qu'il ſe ſoit faite, pour arrêter ſur ſon front la rougeur qui déceleroit le trouble qui l'agite.

Définition de la *bonté* & la *juſtice* en DIEU, ſelon M. Rouſſeau.

(*b*) » Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La » juſtice eſt inſéparable de la bonté : or, la » bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance » ſans bornes, & de l'amour eſſentiel à tout » être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, » étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence

(*a*) M. Loke, *Ibid.*

(*b*) Converſation du Vicaire Savoyard. *Ibid.*

» avec celle des êtres. Produire & conſerver
» ſont l'acte perpétuel de la puiſſance : elle
» n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt
» pas le Dieu des morts, il ne pourroit être
» deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui
» qui peut tout, ne peut vouloir que ce qui
» eſt bien (*a*) : donc l'Être ſouverainement
» bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſ-
» ſant, doit être ſouverainement juſte ; au-
» trement il ſe contrediroit lui-même ; car
» l'amour de l'ordre qui le produit, s'appelle
» *bonté ;* & l'amour de l'ordre qui le conſerve,
» s'appelle *juſtice.*

» Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures :
» je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur a
» promis en leur donnant l'être. Or, c'eſt leur
» promettre un bien que de leur en donner
» l'idée, & de leur en faire ſentir le beſoin.
» Plus je rentre en moi-même, plus je me
» conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans
» mon ame : *ſois juſte, & tu ſeras heureux.*
» Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état
» préſent des choſes ; le méchant proſpere,

Ce que DIEU doit à ſes créatures. *Sois juſte, & tu ſeras heureux.*

(*a*) » Quand les Anciens appeloient *Optimus Maximus*, » le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai : mais en diſant » *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, » puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance ; il eſt bon, parce » qu'il eſt grand «. M. Rouſſeau. *Ibid.*

» & le juſte eſt opprimé. Voyez auſſi quelle » indignation s'allume en nous, quand cette » attente eſt fruſtrée ! La conſcience s'éleve & » murmure contre ſon auteur ; elle lui crie en » gémiſſant, tu m'as trompé !

On commence à preſſentir les preuves de *l'immortalité de l'ame.*

» Je t'ai trompé, téméraire ? Et qui te l'a » dit ? Ton ame eſt-elle anéantie ? As-tu ceſſé » d'exiſter ? O Brutus ! ô mon fils ! ne ſouille » point ta noble vie en la finiſſant, ne laiſſe » point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps » aux champs de Philippe. Pourquoi, dis-tu, » la vertu n'eſt rien quand tu vas jouir du » prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes- » tu ? Non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je » te tiendrai tout ce que je t'ai promis.

» On diroit, aux murmures des impatiens » mortels, que Dieu leur doit la récompenſe » avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer » leur vertu d'avance. O ! ſoyons bons, pre- » miérement, & puis nous ſerons heureux ; » n'exigeons pas le prix avant la victoire, ni » le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point » dans la lice, diſoit Plutarque, que les » vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couron- » nés, c'eſt après l'avoir parcourue (*a*).

(*a*) S. Paul a employé la même image : » Ne ſavez-vous » pas que vous reſſemblez à ceux qui courent dans la lice ;

» Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſur-
» vivre au corps (*a*), & ſi elle lui ſurvit, la
» Providence eſt juſtifiée..... «

Ainſi l'exiſtence du mal phyſique & du mal moral, conduit le Vicaire Savoyard à la connoiſſance du dogme de l'immortalité de l'ame.

Que ces idées nous conduiſent à la preuve de la néceſſité d'une révélation. Renvoi.

Quel eſt l'homme dont l'eſprit ſoit aſſez juſte, l'équilibre des mouvemens aſſez exact, pour marcher conſtamment dans le chemin de la vertu par ce ſeul principe : *Sois juſte, & tu ſeras heureux*, malgré les préjugés d'une éducation ſouvent vitieuſe, malgré des habitudes enracinées, avant que la réflexion lui fît connoître ce qui lui étoit plus utile? Si l'ame de Socrate avoit cette force, peut-on l'eſpérer de la multitude? La vertu n'eſt opprimée dans ce monde que par le grand nombre des méchans, & ces méchans ſont des

---

» tous courent, mais un ſeul emporte le prix : courez de
» maniere à l'emporter. « *Neſcitis quod ii qui in ſtadio currunt, omnes quidem currunt, ſed unus accipit bravium; ſic currite, ut comprehendatis.* I. aux Cor. chap. 9, ℣. 24.

(*a*) *N. B.* Quand Dieu auroit donné, comme M. Loke a penſé qu'il le pouvoit faire, la faculté de penſer & de ſentir à une portion de la matiere, ne pouvoit-il pas la conſerver éternellement avec les mêmes facultés? Voyez le chapitre *de la ſpiritualité de l'immortalité de l'ame.*

hommes qui ont mal jugé de leur véritable intérêt. Ces réflexions nous conduiſent à penſer qu'il étoit de la juſtice & de la bonté de Dieu d'inſtruire l'homme de ſon intérêt & de ſes devoirs par des loix plus palpables, s'il eſt permis de parler ainſi, que celle que lui dicte ſa foible raiſon. Mais ce n'eſt pas dans ce chapitre que je me ſuis propoſé de traiter cette queſtion.

CHAPITRE V.

Examen des moyens par leſquels l'Auteur du Syſtême de la Nature prétend que l'opinion de l'exiſtence de Dieu s'eſt accréditée chez tous les peuples.

Comment l'opinion de l'exiſtence de Dieu s'eſt accréditée, ſelon l'Auteur du Syſtême de la Nature.

J'AI obſervé avec tous ceux qui ont traité cette matiere, que tous les peuples de la terre ont admis l'exiſtence de Dieu, comme une conſéquence de la preuve acquiſe de leur exiſtence perſonnelle, de l'ordre que nous appercevons dans le mouvement de la matiere, & des loix qu'elle obſerve. L'Auteur du Syſtême de la Nature convient de ce conſentement unanime; mais il en nie les conſéquences.

Vous n'avez pas assez réflechi, nous dit-il, sur l'effet que produit, sur l'homme sauvage, le mal physique qu'il éprouve : avec plus d'attention, vous en auriez conclu que ce seul principe a été la cause des idées que les hommes se sont formées de la Divinité.

Idée de la Divinité ; comment produite dans l'homme sauvage, suivant l'Auteur du Système de la Nature.

(a) » Les premiers instans de l'homme sont » marqués par des besoins..... Ces besoins » dans un être sensible, se manifestent par un » désordre, un affaissement, une langueur » dans sa machine qui lui donnent la con- » science d'une sensation pénible..... *Sans besoins nous ne serions que des machines insensibles, semblables aux végétaux, incapables comme eux de nous conserver, ou de prendre les moyens de persévérer dans l'existence que nous avons reçue ; c'est à nos besoins que sont dus nos passions, nos desirs, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles..... Le mal est* (donc) *nécessaire à l'homme, sans lui il ne pourroit, ni connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être....* » S'il » n'existoit point de mal dans le monde,

(a) Syst. de la Nat. Tom. 1, chap. 1 & 2. On trouve dans ce morceau quelques vérités mêlées à beaucoup d'erreurs. Le caractere *italique* marque ce que je regarde comme vrai, ou au moins vraisemblable.

» l'homme n'eût point ſongé à la Divinité.....
» L'homme toujours content ne s'occuperoit
» qu'à ſatisfaire ſes beſoins, à jouir du pré-
» ſent..... Rien n'alarmeroit ſon cœur ; il
» n'éprouveroit, ni crainte, ni défiance, ni
» inquiétude pour l'avenir..... *Indépendamment des beſoins qui ſe renouvellent à chaque inſtant dans l'homme, & que ſouvent il ſe trouve dans l'impoſſibilité de ſatisfaire, tout homme a ſenti une foule de maux ; il ſouffrit de la part de l'inclémence des ſaiſons, des diſettes, des contagions, des accidens, des maladies, & voilà pourquoi tout homme eſt craintif & défiant.... Peu d'hommes, même de nos jours, ont ſuffiſamment étudié la Nature, ou ſe ſont mis au fait des cauſes phyſiques & des effets qu'elles ont dû produire. Cette ignorance étoit ſans doute plus grande encore dans des temps plus reculés..... Les éclipſes, les cometes, les météores furent autrefois des ſujets d'alarmes pour tous les peuples de la terre..... Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles dans tous les effets frappans dont il ne peut ſe rendre compte : il nomme ſurnaturelles toutes les cauſes qui les produiſent, ce qui ſignifie ſimplement qu'il n'eſt pas familiariſé avec elles, qu'il ne les connoît pas, ou que dans la Nature il n'y a pas d'agent dont l'énergie fût ca-*

pable de produire des effets auſſi rares que ceux dont ſes yeux ſont frappés.

Outre les phénomenes naturels & ordinaires dont les nations furent témoins ſans en deviner les cauſes, elles ont, dans des temps très-éloignés de nous, éprouvé des calamités, ſoit générales, ſoit particulieres, qui durent les plonger dans la conſternation & dans les inquiétudes les plus cruelles : » les annales des tous les » peuples en font mention, nos yeux ſuffi- » roient pour nous convaincre *que toutes les parties de notre globe ont dû être & ſeront encore ſucceſſivement & dans les différens temps ébranlées, altérées, inondées, embraſées.....* » Ce fut dans ces circonſtaces fatales que les » Nations ne voyant pas ſur la terre d'agens » aſſez puiſſans pour opérer les effets qui la » troubloient d'une façon ſi marquée, por- » terent leurs regards inquiets & leurs yeux » baignés de larmes vers le Ciel, où elles » ſuppoſerent que devoient réſider des agens » inconnus dont l'inimitié détruiſoit ici bas » leur félicité..... Si les Dieux des nations » furent enfantés dans le ſein des alarmes, ce » fut encore dans celui de la douleur que » chaque homme façonna la puiſſance in- » connue qu'il ſe fit à lui-même..... Quel- » quefois les circonſtances favoriſerent ces

» idées ; le concours fortuit d'objets parti-
» culiers au moment auquel ils éprouvoient
» des malheurs, ou recevoient des ſecours
» que devoit leur procurer infailliblement la
» chaîne non interrompue & néceſſaire des
» événemens ; un ſerpent, une roche, une
» pierre, les porterent à attribuer à ces objets
» la cauſe des maux & des biens qu'ils éprou-
» voient ; ainſi le bien & le mal contribuerent
» à jeter les hommes dans l'erreur, quelques
» expériences favoriſerent ces erreurs, le peu
» d'obſervations que fit l'homme ignorant ne
» ſervit qu'à le rendre plus ſuperſtitieux. *Il vit que certains oiſeaux annonçoient par leur vol & par leurs cris des changemens du froid, du chaud, du beau temps, des orages ; il vit qu'en certain temps il ſortoit des vapeurs du fond des cavernes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire que ces êtres connoiſſoient l'avenir, & jouiſſoient du don de prophétie.*

» Bientôt prêtant à leurs Dieux imagi-
» naires les mêmes affections qu'ils ſentoient
» en eux-mêmes ; ils ſe perſuaderent que la
» Divinité ſe laiſſoit fléchir par les prieres,
» qu'elle étoit ſenſible aux dons qu'on lui
» offroit. Des Prêtres furent inſtitués pour la
» rendre favorable aux vœux des mortels, &
» leur intérêt les porta à accréditer ces erreurs.

(a) *Ceux qui les premiers ſurent prendre l'aſcendant ſur des hommes ſauvages, groſſiers & diſperſés dans les bois..... furent toujours des obſervateurs plus expérimentés, plus inſtruits des voies de la Nature que les peuples, ou plutôt que les individus épars qu'ils trouverent ignorans & denués d'expérience; ils s'attirerent leur amour en leur faiſant du bien..... Le Sauvage eſt un être qui demeure dans une enfance perpétuelle, ou qui n'en ſortiroit point, ſi on ne venoit le tirer de ſa miſere; farouche d'abord, il s'apprivoiſe peu-à-peu avec ceux qui lui font du bien: une fois gagné par les bienfaits, il leur donne ſa confiance, à la fin il va juſqu'à leur ſacrifier ſa liberté: ceux qui apporterent aux hommes Sauvages les principes de ſociabilité, les Loix, l'Agriculture, les Arts, plus inſtruits des ſecrets de la Nature, étonnerent leurs concitoyens par les merveilles qu'ils opérerent à leurs yeux, & qu'il leur fut facile de faire paſſer pour l'ouvrage de la Divinité qui les inſpiroit. Pluſieurs d'entre eux furent placés au nombre des Dieux.*

Abus de la crédulité de l'homme ſauvage, par ſes premiers Maîtres.

S'ils dévoilerent aux hommes les loix de la Nature, ce fut dans un langage allégorique, plus capable de fortifier les préjugés que de les

Allégories qu'ils employerent; origine de la Mythologie.

(a) Syſt. de la Nat. *Ibid.* Chap. 2.

détruire (a). Le Ciel, cet immenſe eſpace qui nous entoure, devint le premier des Dieux; le Temps, ſon fils, qui détruit ſes propres ouvrages, fut une Divinité inexorable qu'on craignit, & que l'on reverra ſous le nom de SATURNE; *la matiere étherée, ce feu inviſible qui vivifie la Nature, qui pénetre & féconde tous les êtres, qui eſt le principe du mouvement & de la chaleur, fut appelé* JUPITER; *il épouſa* JUNON, *Déeſſe des Airs; ſes combinaiſons avec tous les*

(n) N. B. Ce qui ſuit eſt tiré preſque mot à mot du traité de Cicéron de *Naturâ Deorum. Nam vetus hæc opinio ex ſectum cœlum à filio Saturno*, &c. Liv. 2, n. 24, 25, 26 & 27.

Balbus prouve que les bienfaits de la Nature ont été déſignés par les Poëtes ſous les emblêmes de leurs Divinités. Ainſi le nom de *Pluton* deſigne *la force de la terre*, qui eſt la ſource de toutes les richeſſes. La Fable feint que ce Dieu fut enlevé par *Proſerpine*, dont le nom exprime la ſemence des fruits. C'eſt ainſi qu'ils ſuppoſent que *Cérès* (nom qui exprime les fruits dont elle eſt chargée) cherche ſa fille au ſein de la terre. *Terrena autem vis omnis atque Natura Diti patri dedicata eſt: qui dives ut apud Græcos* Πλοῦτων, *quia & recidant omnia in terras, & oriantur à terris. Is rapuit Proſerpinam quod Græcorum nomen eſt, ea enim quæ* Περσεφόνη *græcè nominatur, quam frugum ſemen eſſe volunt, abſconditamque quæri à matre fingunt. Mater autem à gerendis fructibus* CERÈS, *tanquàm* GERES; *caſuque prima littera itidem immutata, ut à Græcis; nam ab illis quoque* Δημήτηρ, *quaſi* Γημήτηρ, *nominata eſt.*

êtres de la Nature, furent exprimées par ſes métamorphoſes & ſes fréquens adulteres. On l'arma de la foudre, par où l'on voulut indiquer qu'il produiſoit les météores. Suivant les mêmes fictions, le Soleil, cet aſtre bienfaiſant qui influe d'une façon ſi marquée ſur la terre, devint un OSIRIS, *un* BELUS, *un* MITHRAS, *un* ADONIS, *un* APOLLON : *la Nature attriſtée de ſon éloignement périodique, fut une* ISIS, *une* VENUS, *une* CIBELE ; *enfin toutes les parties de la Nature furent perſonnifiées : la mer fut l'empire de* NEPTUNE, *le feu fut adoré par les Egyptiens ſous le nom de* SERAPIS, *ſous celui d'*ORMUS *&* D'OROMASE *par les Perſes, ſous les noms de* VESTA ET DE VULCAIN, *chez les Romains.*

» Telle eſt la véritable origine de la My-
» thologie, fille de la Phyſique, embellie par
» la Poéſie ; elle ne fut deſtinée qu'à peindre
» la Nature & ſes parties. Pour peu que l'on
» daigne conſulter l'antiquité, on s'apperce-
» vra ſans peine que ces Sages fameux, ces
» Légiſlateurs, ces Prêtres, ces Conquérans
» qui inſtruiſirent les Nations dans l'enfance,
» adoroient eux-mêmes ou faiſoient adorer au
» vulgaire la Nature agiſſante, ou le grand
» tout enviſagé ſuivant ſes différentes opéra-
» tions ou qualités ; c'eſt ce grand tout qu'ils

» ont diviniſé ; ce ſont ſes parties qu'ils ont » perſonnifiées ; c'eſt de la néceſſité de ſes loix » qu'ils ont fait *le deſtin* ; l'allégorie marque » ſa façon d'agir ; & enfin, ce furent les par- » ties de ce grand tout que l'Idolâtrie repré- » ſenta ſous des ſymboles, des figures.

On développe l'allégorie du Dieu *Pan*, le grand tout.

C'eſt le grand tout que les Poëtes ont chanté ſous l'allégorie de PAN ; *la peau mouchetée du léopard, dont ce Dieu ſe couvroit, étoit l'image des Cieux remplis d'étoiles & de conſtellations. Sa perſonne étoit compoſée de parties, dont les unes conviennent à l'animal raiſonnable, c'eſt-à-dire, à l'homme, & d'autres à l'animal dépourvu de raiſon, tel que le bouc. C'eſt ainſi que l'Univers* EST COMPOSÉ D'UNE INTELLIGENCE QUI GOUVERNE TOUT, *& des élémens féconds & prolifiques du feu, de l'eau, de la terre & de l'air.* PAN *aime à pourſuivre les Nymphes, ce qui annonce le beſoin que la Nature a de l'humidité pour toutes ſes productions ; & que ce Dieu, comme la Nature, eſt fortement enclin à la génération. Selon les Egyptiens, & les plus anciens Sages de la Grece, Pan n'avoit ni pere ni mere ; il étoit ſorti de* Demogorgon, *au même inſtant que les Parques, ces ſœurs fatales : belles façons d'exprimer que l'Univers étoit l'ouvrage d'un* POUVOIR INCONNU, *& qu'il avoit été formé*

d'après les rapports invariables & les loix éternelles de la néceſſité! Mais le ſymbole le plus ſignificatif & le plus propre à exprimer l'harmonie de l'Univers, c'eſt ſon chalumeau myſtérieux compoſé de ſept tuyaux inégaux, mais propres à produire les accords les plus juſtes & les plus parfaits. Les orbes qui décrivent les ſept Planetes dans notre ſyſtême ſolaire, ont des diametres différens, & ſont parcourus en des temps divers par des corps inégaux pour la maſſe; cependant c'eſt de l'ordre de leurs mouvemens que réſulte l'harmonie que nous voyons dans les ſpheres.

D'une prétendue hymne d'*Orphée* au Dieu *Pan*.

L'Auteur fortifie ce ſyſtême d'une ancienne hymne adreſſée à ce dieu Pan, qu'il ſuppoſe d'Orphée.

O Pan! je t'invoque, ô Dieu puiſſant, ô Nature univerſelle! Les Cieux, les Mers, la Terre qui nourrit tout, & le feu éternel; car ce ſont tes membres, ô Pan tout puiſſant! &c.

Du Polythéiſme; d'où il tire ſa ſource? L'unité de Dieu, fruit tardif de la réflexion.

» A force de raiſonner, de méditer ſur » cette Nature ainſi ornée, ou plutôt défi- » gurée, les ſpéculateurs ſubſéquens ne recon- » nurent plus la ſource, d'où leurs prédéceſ- » ſeurs avoient puiſé les Dieux & les orne- » mens fanatiques dont ils les avoient parés. » Des Phyſiciens, des Poëtes transformés par » le loiſir & par de vaines recherches en

» Métaphyſiciens ou en Théologiens, crurent » avoir fait une importante découverte, en » diſtinguant ſubtilement la Nature d'elle-» même, de ſa propre énergie, de ſa faculté » d'agir : ils firent peu à peu de cette énergie » un être incompréhenſible qu'ils perſonni-» fierent ſous le nom de *Dieu*, & dont ja-» mais ils ne peuvent ſe former d'idées » certaines..... L'idée de l'unité de Dieu fut » une ſuite de l'opinion que ce Dieu étoit » l'ame de l'Univers. Cependant elle ne peut » être que le fruit tardif des méditations hu-» maines. La vue des effets oppoſés, & ſou-» vent contradictoires qui s'opéroient dans le » monde, dut perſuader qu'il devoit y avoir » un grand nombre de puiſſances ou de cauſes » diſtinctes & indépendantes les unes des au-» tres. Les hommes ne purent imaginer que » les effets ſi divers qu'ils voyoient, partiſſent » d'une ſeule & même cauſe.

Deux ordres de divinités.

» Telle eſt l'origine du Politéiſme ; tels » ſont les fondemens & les titres de l'hié-» rarchie que les hommes établirent entre les » Dieux..... *Chez les Grecs & chez les Romains, nous voyons en conſéquence les Dieux partagés en deux claſſes ; les uns furent appelés les* grands Dieux, *& formerent un ordre ariſtocratique que l'on diſtingua des* petits Dieux, *ou de la foule des*

des Divinités Payennes ; cependant les premiers comme les derniers furent ſoumis au fatum, *c'eſt-à-dire, au* deſtin, *qui n'eſt viſiblement que la nature agiſſante par des loix immuables. Ce deſtin fut regardé comme le Dieu des Dieux mêmes.*

» Ce qui vient d'être dit nous montre encore la ſource d'une foule de puiſſances mitoyennes ſubordonnées aux Dieux, mais ſupérieures aux hommes, dont on a rempli l'Univers. Elles furent révérées ſous les noms de *Nymphes*, de *demi-Dieux*, *d'Anges*, de *Démons*, de bons & de mauvais *Génies*, *d'Eſprits*, de *Héros*, de *Saints*, &c. Ces êtres conſtituerent différentes claſſes de Divinités intermédiaires qui devinrent les objets des eſpérances & des craintes, des conſolations & des frayeurs des mortels. Ceux-ci ne les inventerent que dans l'impoſſibilité de concevoir l'Être incompréhenſible qui gouvernoit le monde en chef, & dans le déſeſpoir de pouvoir traiter directement avec lui.

Titans, Anges rebelles, inventés pour réſoudre l'objection du mal phyſique & du mal moral.

» Néanmoins, à force de méditer, quelques penſeurs ſont parvenus à n'admettre dans l'Univers qu'une ſeule Divinité dont la puiſſance & la ſageſſe ſuffiſoient pour le gouverner..... En ſuppoſant un Dieu

» unique, l'Auteur de toutes choſes, on ne
» put ſe diſpenſer de lui attribuer une ſa-
» geſſe, un pouvoir ſans limites, d'après ſes
» bienfaits, d'après l'ordre que l'on crut voir
» régner dans le monde, d'après les effets
» merveilleux qu'il opéroit. Mais d'un autre
» côté, comment s'empêcher de lui attribuer
» de la malice, de l'imprudence, du caprice,
» à la vue des déſordres fréquens & des maux
» ſans nombre, dont le genre humain eſt ſou-
» vent le théatre ?..... On crut trancher les
» difficultés en leur créant des ennemis.....
» Telle eſt l'origine de la fable des *Titans* ou
» des *Anges rebelles* que leur orgueil fit plon-
» ger dans des abymes de miſeres, & qui fu-
» rent changés en *Démons*, en *Génies mal-*
» *faiſans.*

L'Auteur obſerve dans une note, que *la fable des Titans ou Anges rebelles eſt très-ancienne & très-répandue dans le monde, qu'elle ſert de fondement à la Théologie des Bramines de l'Indoſtan, ainſi que des Prêtres Européens. Selon les Bramines, tous les corps vivans ſont animés par des Anges déchus qui, ſous ces formes expient leur rebellion.*

Concluſion que l'Auteur du Syſtême de la Nature tire de cet hiſtorique.

De cet hiſtorique, l'Auteur du Syſtême de la Nature conclut que l'idée d'un Dieu moteur univerſel eſt factice, produite chez les

Sauvages par la crainte & par l'eſpérance, fortifiée par l'intérêt des Prêtres qui en reconnoiſſoient la fauſſeté, & qui ont voilé, ſous des allégories, le véritable Syſtême de la Nature, accréditée enfin avec celle de l'unité de Dieu, par des Métaphyſiciens abſtraits qui ſe ſont creuſés à eux-mêmes un abyme d'abſurdités pour cacher les contradictions que leur ſyſtême renfermoit ; qu'ainſi *les hommes ſe ſentirent toujours incapables de s'élever juſqu'à l'Être incompréhenſible qu'ils avoient reconnu pour le Souverain unique de la Nature, ſans en avoir des idées bien diſtinctes.*

Examen de ce ſyſtême.

C'eſt ce ſyſtême que je me propoſe maintenant d'examiner.

Pour rendre ma diſcuſſion plus ſenſible, je me ſuppoſe engagé dans une converſation avec l'Auteur ; il me ſemble que je lui répondrois ainſi.

On recueille un aveu important de l'Auteur du ſyſtême de la Nature.

J'admets la progreſſion que vous ſuppoſez dans les idées de l'homme ſauvage, & de l'homme policé ſur la Divinité. Je conviens avec vous de notre impuiſſance pour concilier les perfections de l'Être infini. J'examinerai par la ſuite ſi la raiſon, ſi les bornes de nos connoiſſances que nous ne pouvons nous diſſimuler, ne doivent pas nous déterminer à croire des choſes au deſſus de notre portée, lorſque nous

ſommes aſſûrés que l'Être infini nous les a révélées. Il s'agit maintenant de l'exiſtence de cet Être : or, de la progreſſion même que vous ſuppoſez dans nos idées & dans nos ſyſtêmes ſur la Divinité, il me paroît réſulter que tous les hommes, dans tous les temps, dans tous les lieux, ſe ſont accordés à reconnoître un Être intelligent, Auteur des Loix que nous voyons obſervées ſi exactement dans le monde phyſique.

Si le mal phyſique a été l'origine de cette opinion. Contradiction.

S'il n'exiſtoit point de mal dans le monde, (dites-vous) *l'homme n'eût point ſongé à la Divinité ; toujours content, il ne s'occuperoit qu'à ſatisfaire ſes beſoins, & qu'à jouir du préſent.*

Je ne ſais ſi je m'abuſe ; mais ceci me paroît renfermer une contradiction. Vous venez de dire, & rien n'eſt plus vrai, que *le beſoin dans un être ſenſible, ſe manifeſtoit par un déſordre, un affaiſſement, une langueur dans ſa machine qui lui donnoit la conſcience d'une ſenſation pénible ;* le beſoin eſt donc par lui-même un mal phyſique ; mais c'eſt un mal néceſſaire que l'homme a conçu ne pouvoir provenir que d'un Être intelligent & puiſſant qui lui avoit donné une ſenſation pénible pour l'avertir du ſecours qu'exigeoit la nature défaillante, qui l'a engagé à avoir recours à cet Être ſupérieur à lui.

lorſqu'il manquoit des choſes dont il avoit beſoin ; & vous voulez que ſi l'homme eût trouvé ſous ſa main à tous les inſtans tout ce dont il avoit beſoin, il n'eût pas admiré la ſageſſe de l'Être qui lui avoit donné un avertiſſement utile, & procuré en même temps les moyens de ſoulager ſon beſoin !

Conſéquence que le Sauvage a tirée des phénomenes, plus évidente dans l'homme éclairé.

L'homme ſauvage eſt peu inſtruit des loix de la Nature ; il a vu des miracles dans les cometes, dans les éclipſes, dans les météores, dans les révolutions qui ont changé pluſieurs fois la ſurface de la terre ; il en a conclu que ces effets ne pouvoient être produits que par un Être qui tînt les élemens ſous ſon empire ; mais s'il eût connu auſſi parfaitement que vous la cauſe phyſique de tous ces phénomenes, n'eût-il pas conclu, à plus forte raiſon, qu'une matiere deſtituée de ſentiment & d'intelligence n'avoit pu ſe donner à elle-même de telles loix ? Vous fourniſſez donc à vos adverſaires un argument invincible, par la ſagacité même avec laquelle vous développez *les loix immuables de la Nature ?*

On revient à l'opinion d'*Epicure* & à celle des *Stoïciens*, réfutées par *Cicéron*.

» Qu'eſt-ce que la Nature (dit *Balbus*, dans » le Dialogue de Cicéron (*a*)) ?..... Les uns

(*a*) *De Naturâ Deorum*, Liv. 2, n. 32.

» penſent que c'eſt une force aveugle deſtituée » de raiſon qui excite dans le corps des mou- » vemens néceſſaires..... « Voilà votre ſyſ- tême qui differe peu de celui d'Epicure..... (*a*) » Il en eſt, ajoute Balbus, qui appellent le » *tout* la Nature, comme Epicure, qui diviſe » tout ce qui exiſte en deux parties, *les corps* & » *le vuide*, & leurs accidens.

Voici au contraire la définition des Stoïciens (*b*) : » D'autres diſent que la Nature eſt » une force douée de raiſon & d'ordre qui » marche par degrés, & qui nous fait con- » noître la cauſe de tout ce qu'elle fait, & de » ce qu'elle fera, dont l'intelligence eſt telle, » qu'aucun Art, aucune main, aucun Ar- » tiſte ne peut parvenir à l'imiter parfaite- » ment..... (*c*) Mépriſant toutes ces fables, » reconnoiſſons un Dieu qui s'étend par toute » la Nature, & qui s'applique à chacun des

---

(*a*) *Sunt autem, qui omnia naturæ nomine appellant, ut* EPICURUS, *qui ita dividit, omnium quæ ſint, naturam eſſe, corpora & inane, quæque his accidant.* Ibid.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *His fabulis ſpretis ac repudiatis, Deus pertinens per naturam cujuſque rei, per terras* CÉRÈS, *per maria* NEPTUNUS, *alii per alia potuerunt intelligi, qui, qualeſque ſint, quoque eos nomine conſuetudo nuncupaverit, quos Deos & venerari & colere debemus.* Ibid. n. 28.

» êtres qui la compoſent, qui ſe nomme dans » la terre *Céres*, dans la mer *Neptune*, & ainſi » des autres noms par leſquels les coutumes » ont déſigné les Divinités, pour nous appren- » dre le culte qui leur eſt dû «.

Du feu artiſte de *Zénon.*

Si les Stoïciens croyoient la matiere éternelle, s'il communiquoient ainſi l'eſſence divine à tous les êtres ; ils penſoient néanmoins que l'intelligence ſuprême réſidoit dans un ſeul, qui les pénétroit tous, & les animoit & les régloit, le feu (*a*) : » Zénon définit la » Nature, *ce feu artiſte* qui procede métho- » diquement à la génération ; car il croit » que l'action de créer & d'engendrer appar- » tient proprement à l'art. Ce que la main » de l'Artiſte produit dans les ouvrages des » hommes, la Nature l'opere, ſelon lui, » dans tous les êtres, & cette Nature n'eſt » autre que ce *feu artiſte*, maître de tous les » autres arts.

Platon diſtingue deux ſortes de mouvemens.

Platon remonta juſqu'à la diſtinction des

(*a*) ZENO *igitur ita naturam definit, ut eam dicat, ignem eſſe artificioſum ad gignendum progredientem via. Cenſet enim artis maxime proprium eſſe, creare & gignere, quodque in operibus noſtrarum artium manus efficiat, id multò artificioſius naturam efficere, id eſt, ut dixi, ignem artificioſum, magiſtrum artium reliquarum.....* Ibid. n. 22.

mouvemens *ſpontanés*, & des mouvemens *communiqués* (*a*). » Ecoutons Platon, qui, comme » le Dieu des Philoſophes, remarque deux » ſortes de mouvemens, l'un propre à l'être » mû, qu'il tire de ſa nature; l'autre qui » lui eſt étranger. Le mouvement ſpontanée » porte le caractere de la Divinité, non celui » qui eſt excité que par une impulſion étran- » gere. Ce mouvement ſpontanée n'exiſte que » dans les eſprits; & c'eſt d'eux auſſi, ſelon » *Platon*, que dérive tout le mouvement qui » exiſte dans le monde. Ainſi, comme tout le » mouvement des corps vient du feu qui les » pénetre, & que ce feu ſe meut de lui-même, » & ſans impulſion étrangere il le regarde » comme un eſprit; ainſi le monde eſt un grand » animal «.

Socrate s'explique plus clairement dans Xénophon.

Socrate s'élevoit encore plus haut (*b*) » : D'*où*

(*a*) *Audiamus* PLATONEM, *quaſi quemdam Deum Philoſophorum, cui duo placet eſſe motus, unum ſuum, alterum externum : eſſe autem divinius, quod ipſum ex ſe ſuâ ſponte moveatur, quam quod pulſu agitatur alieno. Hunc autem motum in ſolis animis eſſe ponit, ab hiſque principium motus eſſe ductum putat. Quapropter quoniam ex mundi ardore motus omnis oritur ; is autem ardor, non alieno impulſu, ſed ſuâ ſponte movetur ; animus ſit neceſſe eſt. Ex quo efficitur animantem eſſe mundum.* Ibid. n 12.

(*b*) *Et tamen ex ipſa hominum ſolertia, eſſe aliquam mentem & eam quidem acriorem & divinam, exiſtimare debemus. Unde*

» *viendroit à l'homme* (dit-il dans Xénophon)
» cette *intelligence que nous remarquons en*
» *lui?* C'eſt à un peu de terre, d'eau, de feu
» & d'air que nous devons les parties ſolides
» de notre corps, la chaleur & l'humidité y
» ſont répandues, le ſouffle même qui nous
» anime : mais ce qui eſt bien au deſſus de
» tout cela, j'entends la *raiſon*, & pour s'ex-
» primer en pluſieurs termes, *l'intelligence*, *le*
» *conſeil*, *la penſée*, *la prudence*, où l'avons-
» nous trouvée? De qui la tenons-nous?
» Quoi donc! le monde contiendra tous les
» autres biens, & n'aura pas ce qui ſurpaſſe en
» bonté tout le reſte?..... «

J'ai réuni toutes ces citations tirées du même livre de Cicéron, dans lequel vous avez pris votre hiſtoire allégorique des Dieux,

Syſtême d'une nature aveugle, rejeté par les Sages de l'antiquité. *Pan*, divinité ſecondaire.

enim hanc homo aripuerit? ut ait apud XENOPHONTEM SOCRATES. *Quin & humorem & calorem qui eſt fuſus in corpore, & terrenam ipſam viſcerum ſoliditatem, animum denique illum ſpirabilem, ſi quis quærat unde habemus; apparet quod aliud à terra ſumpſimus, aliud ab humore, aliud ab igne, aliud ab aere eo, quem ſpiritu ducimus.*

Illud autem quod vincit hæc omnia, rationem dico, &, ſi placet pluribus verbis, mentem, conſilium, cogitationem, prudentiam, ubi invenimus? Unde ſuſtulimus? An cætera mundus habebit omnia, hoc unum, quod plurimi eſt, non habebit? Ibid. n. 6 & 7.

pour vous prouver que le ſyſtême d'une nature aveugle a été rejeté par les hommes les plus ſages de l'antiquité. Ajoutons que ſes fables même y réſiſtent : jamais elle ne plaça le Dieu *Pan* qu'au nombre des Divinités du ſecond ordre.

De la prétendue *hymne d'Orphée*, du dieu *Pan*, de *Demogorgon* & des *Parques* ; ce qui réſulte de ces fables ?

Quant à votre *hymne d'Orphée*, par laquelle vous prétendez expliquer les emblêmes ſous leſquels les anciens repréſentoient le grand *tout* ; cette *hymne* (*a*) *qu'un ami vous a fournie*, dites-vous, tirée d'un livre Anglois, intitulé *Lettres Concerning Mythology* ; Ariſtote cité par Cicéron (*b*), prétend qu'Orphée n'exiſta jamais, & que le Poëme que nous avons ſous ſon nom, eſt d'un Pithagoricien nommé *Cercorps*. Mais enfin, admettons ce monument ſi peu authentique ; qu'en conclure ? Que les anciens repréſentoient l'ordre qui regne dans l'Univers ſous l'emblême du Dieu *Pan*, qui en Grec ſignifie *tout*, & ſous celui des attributs qui l'accompagnent, ſur-tout par

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 2. Note au bas de la pag. 35.

(*b*) *ORPHEUM Poëtam docet ARISTOTELES nunquam fuiſſe, & hoc ORPHICUM CARMEN, PITHAGOREI ferunt cujusdam eſſe CERCOPIS. Cic. de Naturâ Deorum.* Liv. 1, n. 38.

ſon chalumeau myſtérieux. Je le veux ſuppoſer ; mais cet ordre de l'Univers, deſigné par ces emblêmes, prouve l'exiſtence d'un Légiſlateur éternel : auſſi les anciens ne ſuppoſoient-ils pas, d'après vous-même, que le *Dieu Pan* fût éternel, le principe de tous les êtres. — *Il n'avoit ni pere ni mere*, dites-vous. — Mais il étoit ſorti de *Demogorgon*, & ce mot ſeul détruit votre ſyſtême ; car ce *Demogorgon* eſt un mot Grec qui ſignifie l'Architecte, le Fabricateur (*a*) ; il étoit ſorti de *Demogorgon* avec les *Parques*, ces ſœurs fatales dont le fil regle le cours de notre vie. N'étoit-ce pas dire que le monde n'a d'autre principe que l'intelligence ſuprême qui en a reglé les mouvemens, diſpoſé toutes les parties, qu'en un mot, *une feuille ne tombe pas ſur la terre, un cheveu ne ſe détache pas de notre tête ſans l'ordre du Pere céleſte ;* ſelon la ſublime expreſſion de l'Evangile.

(*a*) *Demogorgon* eſt compoſé des mots Grecs δῆμιν bâtir, & ἔργον ouvrage.

Fin de la Seconde Partie.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans cette ſeconde Partie.

CHAPITRE PREMIER. *Que l'exiſtence de Dieu eſt une conſéquence néceſſaire de la conviction que l'homme a de ſa liberté, de la volonté & la liberté dans Dieu ; réunion des preuves qui ne nous permettent pas de douter de l'exiſtence de l'Être infini.* Page 1

Ce que c'eſt que Dieu ? Ibid.

La matiere eſt-elle l'être néceſſaire ? C'eſt le ſyſtême du fataliſme déjà réfuté. 2

Preuves poſitives de l'exiſtence de Dieu. Elles ne peuvent être tirées que de nous-mêmes ; pourquoi ? Ibid.

Sommes-nous compoſés de deux êtres ? Doute de M. Loke, fondé ſur la puiſſance infinie de Dieu. Renvoi. 3

§. I. *Preuve de l'exiſtence de Dieu que M. Loke tire de la penſée & de l'intelligence que nous ſentons en nous-mêmes, & des objections de l'Auteur du Syſtême de la Nature, contre cette preuve.* 4

M. Loke démontre que la matiere n'eſt point l'être exiſtant par lui-même. Ibid.

D'une équivoque de l'Auteur du Syſtême de la Nature. 8

Suite du raiſonnement de M. Loke. Dieu eſt immatériel. Ibid.

Si le ſentiment & la penſée ſont éternels dans quelque partie de la matiere? Réponſe de M. Loke. 11
Réſumé du ſentiment de M. Loke. 14

§. II. *Application du raiſonnement de M. Loke à la* volonté *& à la* liberté *que nous ſentons en nous : ſi nos Sages ont raiſon de prétendre que ces qualités ne peuvent convenir à l'Être infini.* 17
Application du raiſonnemeut de M. Loke à la volonté *& à la* liberté *que nous ſentons en nous.* Ibid.
Objection. La volonté *& la* liberté *ſont incompatibles avec la Nature de l'Être exiſtant par lui-même.* 19
Avant de répondre à l'objection, on définit la volonté *& la* liberté. 23
Sentiment de M. Loke ſur la liberté de l'homme. Ibid.
Diſtinction ſubtile de M. Loke. 24
On développe les définitions ci-deſſus. 26
L'Être infini eſt-il libre? On reprend l'objection, & on y répond. 27
On écarte ce qui regarde le mal phyſique & le mal moral. Renvoi. 28
Différence de la liberté de l'homme & de celle de Dieu. Ibid.
Preſcience de Dieu, des actions libres des hommes, incompréhenſible, mais démontrée. 31
Dieu a établi librement les loix phyſiques. Digreſſion ſur les miracles. Renvoi. Ibid.
De la liberté d'indifference en Dieu. M. de Voltaire réſume les opinions de Newton *& de* Leibnitz. 33

Ces difficultés insolubles ne doivent pas nous porter à nier des vérités démontrées. 37
Elles sont les mêmes dans le système d'une matiere éternelle. Nota, *le mot* Créateur *dans M. de Voltaire.* Ibid.
L'homme, image de Dieu. Ibid.
De l'objection que l'homme a fait Dieu à son image. *Résumé de ce* §. 38
§. III. *Seconde preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'ordre de la nature, & des* causes finales. 40
Marche de la Nature dans les trois regnes, extrait du Système de la Nature. Ibid.
Circulation dans les trois regnes. Ibid.
Les animaux. 41
Les végétaux. 43
Les minéraux. 44
Les trois regnes forment de nouvelles combinaisons par leur dissolution. 45
Système planétaire, organisation de l'homme. Renvoi. 46
Il est vraisemblable que la loi de la gravitation opere tous ces effets. Ibid.
La gravitation ne suppose, dit-on, aucun ordre dans le mouvement. Ibid.
L'expérience démontre l'absurdité de ce système. 47
Conséquence que l'Auteur du Système de la Nature tire de ces prémices. 48
On écarte tous les objets étrangers à ce chapitre, pour recueillir les aveux de l'Auteur du Système de la Nature. 50
§. IV. *Résumé de ces deux preuves, tiré de l'Emile de M. Rousseau, avec la réponse aux objections*

de l'Auteur du Syſtême de la Nature. 51
Extrait de l'Emile de M. Rouſſeau. Ibid.
On rapproche de ces réflexions une prétendue expérience citée par l'Auteur du Syſtême de la Nature. 58
Réponſe. 59
Suite de l'extrait de l'Emile. 61
L'Auteur du Syſtême de la Nature eſſaye de répondre à la comparaiſon de la montre. 62
Tous ces raiſonnemens roulent ſur une pétition de principe. 65 & 66
Suite de l'extrait de l'Emile. Sa concluſion. 68

§. V. *Que la preuve qu'on tire de l'idée de Dieu, ſuppoſée innée en nous, eſt moins forte que celles qui ont été expoſées; de la diverſité des idées des hommes ſur la Divinité: conſéquence qui en réſulte, que la preuve de l'exiſtence de Dieu répond à l'une des principales objections qu'on éleve contre l'exiſtence d'une Religion révélée.* 71
La preuve de l'exiſtence de Dieu n'eſt pas moins forte, quoiqu'il ſoit peut-être impoſſible de la démontrer à priori. Ibid.
Il n'eſt pas démontré que tous les hommes aient la même idée de Dieu. Objection de l'Auteur du Syſtême de la Nature. 72
On reconnoît ces vérités, & on en tire la preuve de l'exiſtence de Dieu. 73
Réponſe à l'une des principales objections contre la révélation tirée de cette diverſité même. 75

CHAPITRE II. *Des différentes opinions des Philoſophes ſur la Nature Divine, extrait du Traité de Cicéron* ſur la nature des Dieux. 77

Utilité de la recherche des opinions des anciens Philoſophes ſur la Divinité. 77

§. I. *Variété des opinions des anciens Philoſophes ſur l'eſſence divine.* 78

Tableau abrégé des opinions des anciens Philoſophes ſur la Divinité. Ibid.

Combien ces queſtions influent ſur les mœurs. 80

Objections de nos Sages, miſes dans la bouche de Velleius, *diſciple d'Epicure.* Ibid.

Tales de Milet. 84

Anaximandre. 85

Anaximenes. Ibid.

Anaxagore. 86

Alcmeon de Crotone. Ibid.

Pithagore. 87

Xenophante. Ibid.

Parmenide. Ibid.

Empedocle. 88

Protagore. Ibid.

Démocrite. Ibid.

Diogene d'Apollonie. 89

Platon. Ibid.

Xenophon & Socrate. 90

Antiſtène. Ibid.

Speuſippe. Ibid.

Ariſtote. Ibid.

Xenocrate. 91

Heraclide du Pont. 92

Théophraſte. Ibid.

Staton. Ibid.

Zenon. 93

Ariſton. Ibid.

Cléante. 94

Perſée.

Perſée. Ibid.
Criſippe. 95
Diogene le Babylonien. 96
Réfutation de tous ces ſyſtêmes. Ibid.
Epicure démontre l'exiſtence de Dieu. 97
Définition du bonheur, ſelon Epicure. 99
Il anéantit la Divinité, ſous prétexte de l'honorer. Ibid.
De la figure des Dieux, ſelon Epicure. 100
Si les Dieux ſont corporels, ſelon Epicure. 101
De la vie & des occupations des Dieux, ſelon Epicure. 102
Syſtême d'Epicure, ſur la formation du monde. 103
§. II. *Comparaiſon de ces opinions avec le ſyſtême du fataliſme. Quelle eſt la ſource de nos erreurs ſur ce point?* 105
Le ſyſtême de nos Sages renferme ceux de Straton *& d'*Epicure. *Réfutation de ces deux ſyſtêmes l'un par l'autre.* Ibid.
L'incompréhenſibilité de l'eſſence Divine ne doit pas nous engager à nier ſon exiſtence. 108
On réduit à deux objections les difficultés que renferme l'eſſence Divine; le fataliſme n'y répond pas. Renvoi. 111
CHAPITRE III. *Du mal phyſique & du mal moral; que cette difficulté eſt inſoluble dans le ſyſtême du fataliſme, comme dans tous les autres.* 112
Expoſé de la difficulté qui eſt l'objet de ce chapitre. Ibid.
§. I. *Tableau abrégé du mal phyſique & du mal*

moral; de l'objection qu'on en tire contre l'existence de Dieu. 311
On trace une légere esquisse de l'étendue du mal physique. Ibid.
Esquisse du mal moral. 116
L'objection présentée dans toute sa force par l'Auteur du Système de la Nature. 117
Réflexion qui se présente souvent à la lecture des écrits de nos Sages. 120
Suite de l'objection de l'Auteur du Système de la Nature. 121
§. II. *Des deux systêmes principaux par lesquels les Anciens ont essayé de répondre à cette objection.* 124
De l'opinion que le mal physique & la peine des hommes au mal moral sont la peine d'un crime; combien elle est ancienne? Ibid.
Système de la Métempsycose; *s'il mérite d'être réfuté.* 125
Ce que le Dogme de la Religion Chrétienne tient de ce système. 126
§. III. *De l'Optimisme de* Leibnitz, *& du système des Manichéens.* 127
Exposition sommaire du système de l'Optimisme. Ibid.
De l'harmonie préétablie de Leibnitz. *Contradiction de ce système.* 128
Il ne répond pas à la difficulté. 129
Du système des Manichéens *& de son absurdité.* 130
§. IV. *Qu'il est absurde en admettant l'existence d'un Dieu, de nier sa Providence universelle.* 132

Exposé & réfutation de ce système. Ibid.

§. V. *Si l'homme a tort de se regarder comme la plus excellente créature qui existe sur la terre, & de l'avantage que les Athées tirent de cette supposition qu'ils n'admettent pas.* 133

De l'opinion que l'homme a de l'excellence de sa nature. On reprend quelques vérités démontrées. Ibid. & 134.

Réflexions tirées de l'Emile sur la prééminence de l'homme. 135

D'une objection à laquelle on répondra dans le §. suivant. 139

§. VI. *Que le système des Athées est contradictoire, & qu'il ne répond pas à la difficulté qu'on examine dans ce chapitre. Cercle dans lequel l'esprit humain s'égare, lorsqu'il veut sonder les profondeurs de l'Infini.* 140

Ce système coupe le nœud-gordien sans le resoudre. Difficultés qu'il présente. Ibid.

Contradiction avec le sens intime, & avec tous les principes de morale. 142

On rapproche les argumens respectifs, & on les compare. 143

Que le tout ne peut avoir de but : *objection qui roule sur une équivoque.* 144

L'Auteur du Système de la Nature est forcé de reconnoître une série de mouvemens tendant à une même fin. Contradiction. 146

Cercle dans lequel l'esprit humain s'égare. Résumé de ce chapitre. 148

CHAPITRE IV. *De la réponse la plus vraisemblable aux objections qu'on tire de l'existence du mal physique & du mal moral.* 151

§. I. *Sentiment de M. Rouſſeau ſur cette queſtion, comparé à l'Optimiſme de* Leibnitz. Ibid.
Comment concilier le mal moral avec la bonté & la puiſſance de Dieu? Ibid.
Le mal phyſique n'eſt que l'abus de nos facultés. 154
Conſéquences des vérités expoſées. 155
Combien ce ſyſtême differe de l'Optimiſme de Leibnitz! 156

§. II. *Que le plaiſir & la douleur partent de la même ſource; que nos paſſions ne nous nuiſent que par l'abus que nous en faiſons, abus qu'il eſt injuſte d'imputer à la Divinité. Cauſes de la multitude de ces abus; elles nous conduiſent à la néceſſité d'une Religion révélée.* 157
On développe l'opinion de M. Rouſſeau, par quelques définitions de M. Loke, du plaiſir *& de la* douleur. Ibid.
*De l'*amour *& de la* haine. 158
Du deſir, *de l'*inquiétude, *de la* crainte *& de l'*eſpérance. 159
De la joie *& de la* triſteſſe. Ibid.
De la colere *& de* l'envie. 60
Comment les paſſions diverſement dirigées, produiſent les crimes & les vertus? 161
Injuſtice d'imputer à Dieu l'abus que nous faiſons de ſes dons, de la honte *& des* remords. 168
Définition de la bonté & de la juſtice en Dieu, ſelon M. Rouſſeau. Ibid.
Ce que Dieu doit à ſes créatures. Sois juſte & tu ſeras heureux. 163
*On commence à preſſentir les preuves de l'*immor-

talité de l'ame. 164
Que ces idées nous conduiſent à la preuve de la néceſſité d'une révélation. Renvoi. 165

CHAPITRE V. *Examen des moyens par leſquels l'Auteur du Syſtême de la Nature prétend que l'opinion de l'exiſtence de Dieu s'eſt accréditée chez tous les peuples.* 166
Comment l'opinion de l'exiſtence de Dieu s'eſt accréditée ſelon l'Auteur du Syſtême de la Nature. Ibid.
Idée de la Divinité ; comment produite dans l'homme ſauvage, ſuivant l'Auteur du Syſtême de la Nature. 167
Abus de la crédulité de l'homme ſauvage, pour ſes premiers maîtres. 171
Allégories qu'ils employerent ; origine de la Mythologie. Ibid.
On développe l'allégorie du Dieu Pan, le grand tout. 174
D'une prétendue hymne d'Orphée au Dieu Pan. 175
Du Polythéiſme, d'où il tire ſa ſource. L'unité de Dieu, fruit tardif de la réflexion. Ibid.
Deux ordres de Divinités. 176
Titans, Anges rebelles, *inventés pour reſoudre l'objection du mal phyſique & du mal moral.* 177
Concluſion que l'Auteur du Syſtême de la Nature tire de cet hiſtorique. 178
Examen de ce ſyſtême. 179
On recueille un aveu important de l'Auteur du Syſtême de la Nature. Ibid.
Si le mal phyſique a été l'origine de cette opinion. 180

Conſéquence que le Sauvage a tirée des phénomenes plus évidente dans l'homme éclairé. 181
On revient à l'opinion d'Epicure & à celle des Anciens réfutée par Ciceron. Ibid.
Du feu artiſte de Zenon. 183
Platon *diſtingue deux ſortes de mouvemens.* Ibid.
Socrate *s'explique plus clairement dans* Xénophon. 184
Syſtême d'une nature aveugle, rejeté par les Sages de l'antiquité. Pan, *Divinité ſecondaire.* 185
De la prétendue hymne d'Orphée, *du Dieu* Pan, *de* Demogorgon & Parques : *ce qui reſulte de ces Fables.* 186

Fin de la ſeconde Partie.

A01 4453375

11338

Digitized by Google